

## - Une vie -

Premier cri.  
Première larme.  
Premier mot.  
Première peur.  
Premier baiser.  
Première fois.  
Premier diplôme.  
Premier boulot.  
Premier succès.  
Première rencontre.  
Première voiture.  
Premier je t'aime.  
Premier voyage.  
Premier enfant.  
Premier divorce.  
Premier million.  
Premier cheveu blanc.  
Premier échec.  
Premier deuil.  
Premier bilan.  
Dernier souffle.

## - Deux destins -

Un soir d'été en ville.

Les larges trottoirs bordant le boulevard sont presque déserts. Le soleil a tiré sa révérence derrière les hautes tours barrant l'horizon. Les vitrines des magasins ont remplacé la clarté astrale, illuminant le pavé. Quelques rares passants remontent la grande allée, chacun, chacune imprimant à ses pas son propre style. Là, une grande dame courbée par de trop longues enjambées, le regard fixé sur l'asphalte, ici un groupe d'adolescents trainant leurs baskets, laissant s'échapper quelques exclamations, borborygmes d'un langage imperméable. Un couple tendrement enlacé flâne en jetant de brefs coups d'œil aux vitrines, une vieille dame promène un chien qui a plutôt l'air d'être le maître, encore quelques passants, anonymes, sans réel intérêt à moins de se pencher sur leur quotidien. On serait presque étonné d'y trouver quelque passion. Cette femme pressée n'est-elle pas sur le point de mettre au point un nouveau vaccin? Dans la rue, elle continue à méditer sur ses recherches, n'apercevant rien autour d'elle, concentrée sur ses travaux, les expériences en cours, les hypothèses à démontrer. Parmi les quatre jeunes gens écervelés se cache un futur ailier droit de l'équipe de rugby de la capitale, un prochain ministre des finances, un photographe de grand renom et un simple boulanger, mais il est des activités humbles qui valent tous les honneurs auxquelles elles n'ont pas droit. Ce couple, si amoureux ce soir, se déchirera dans quelques mois, penseront leurs vies perdues à jamais, puis rencontreront à nouveau l'amour avec plus ou moins de succès. Ils auront des

enfants, demi-frères, demi-sœurs, bardée de cousins. Ils tisseront des amitiés choisies parmi leurs voisinage, leurs collègues de travail, puis des rencontres purement hasardeuses. Ils divorceront, changeront de métier, déménageront plusieurs fois, partiront en vacances à l'autre bout de la planète ou simplement chez une vague tante en Normandie, ils paieront des traites, râleront devant leur feuille d'imposition, se tourmenteront sur le présent et l'avenir de leurs propres enfants. Il y aura des jours de joie et des nuits d'interminable tristesse comme il existe des jours de franc soleil et des journées pluvieuses à en mourir. Justement, un jour on les mettra sous terre avec beaucoup de larmes et quelques parapluies ouverts sous un fin crachin. Toute une vie. Comme des milliers de vies. Rien d'extraordinaire en somme. Mais passionnante car aucun destin ne ressemble à son voisin. Chacun trace sa propre route, parsemée de surprises, de hasards et de coïncidences. Ils avancent tous, charriant leurs espoirs et leurs désirs, leurs peurs et leurs angoisses, leurs joies et leurs peines. Cette vieille dame par exemple, qui se laisse emporter par les soixante kilos de muscles de son labrador, qui pourrait penser qu'elle fut un célèbre modèle jadis? Elle faisait la une des plus prestigieux magazines de mode, dinait tous les soirs entourée du gratin parisien, comédiens jeunes premiers, loups de la politique, sportifs de haut niveau et grands patrons. Elle défilait sur les podiums du monde entier, toujours entre deux avions, jamais une minute à elle. Lorsque le molosse cesse de tirer sur la laisse, on remarque aisément l'aisance de sa démarche, son port de tête, la parfaite symétrie de ses épaules, son maintien exceptionnel. Nul doute que cette vieille dame fut une Grande Dame. Belle. Inaccessible. A tel point qu'aucun homme n'a su, n'a osé la garder. Et elle se retrouve seule au crépuscule de sa vie, condamnée à être trainé par un cerbère fougueux mais affectueux.

Des vies qui s'entrecroisent sur cette bande de trottoir parisien, un soir d'été un peu frais. Des milliers de paires de jambes arpentant les rues. Où vont-elles? Où vont-ils?

Celui-ci ne va nulle part, apparemment. Il traîne d'un bas-côté à l'autre, semblant chercher il ne sait quoi.

Son allure n'est pas celle d'un clochard, pourtant ses manières font penser à un de ces nombreux Sdf qui errent sans but dans la ville avant de s'effondrer lourdement sur un banc, sous un porche, au pied d'un arbre.

Il y a différentes façons de marcher dans la rue. Certains pressent le pas vers un important rendez-vous, espérant combler un retard qui s'accumule depuis le matin ou simplement impatients de rentrer chez eux. Cette allure forcée, tout comme la flânerie, révèle beaucoup sur la personne. Les pas sont espacés, parfois le pied carrément lancé comme pour shooter dans un ballon. Le déhanchement provoqué par ce rythme peu naturel varie beaucoup d'une personne à l'autre. Il y a des dos courbés comme si un vent violent les empêchaient d'avancer, la tête pliée, le regard fixé sur le bout des chaussures. Quelquefois le maintien est impeccable, digne d'un sportif ou d'une danseuse, la colonne vertébrale bien droite, le regard posé sur l'horizon, la démarche souple, les pieds bien parallèles. Il y a des pieds en canard, ou encore rentrés, des genoux semblant se déboîter à chaque pas, des cuisses contractées, des chevilles tourmentées. L'importance des bras n'est pas à négliger. Si beaucoup accompagnent le mouvement des jambes par une sorte de balancier, certains les gardent pressés sur un porte document ou bien tout près du corps, les mains enfoncées dans les poches. Enfin, l'oscillation des épaules est primordiale. Toutes ces caractéristiques de la marche rapide se retrouvent à des degrés différents lorsqu'on se promène, à cette exception près, que dans ce cas, l'aspect primordial est le regard. Marcher vite en ville oblige à une concentration minimum, les yeux ne peuvent s'abandonner comme ils le veulent. Baguenauder permet l'observation. On musarde autant avec les yeux qu'avec ses pieds. La façon de poser son regard a tout autant de singularité et d'importance que les objets sur lesquels se fixe notre attention.

Cet homme qui erre sans but, observons-le.

Sa démarche n'est pas celle d'un laissé pour compte. Son pas est lent, certes, mais nullement affaibli comme peut l'être celui d'une personne qui sait très bien que ses pas ne le porteront

nulle part, juste quelques mètres plus avant dans l'inconsistance d'une vie gâchée, ruinée.

Lui avance doucement, pas mollement. Son pas, ralenti, n'en est pas moins ferme. On devine l'homme sûr, aimant prendre les décisions rapidement, maîtrisant sa vie. Il paraît simplement terrassé d'une hésitation qui englué tous ses membres, embrume son esprit si prompt à réagir d'habitude.

Il longe un trottoir, puis, comme si une mouche l'avait soudainement piqué, il traverse la rue pour repartir en face, dans l'autre sens.

Il a relevé le col de son manteau. Pas un simple duffle-coat fatigué, non, un pardessus fait de la meilleure étoffe, encore en état, juste un peu sali aux encoignures. L'homme semble errer ainsi depuis quelques jours. Une semaine tout au plus. Il n'a pas les repères dont bénéficient les clochards patentés. Il se trouve en fait dans cet espace un peu flou qui l'exclue du flot humain qui avance dans leur vie bien remplie où rien n'est laissé au hasard, du moins pas ce vagabondage incertain de celui qui hésite sur le pavé. Mais il ne fait pas partie, pas encore, du résidu dont la société en perpétuel mouvement a rejeté sur le côté comme un fleuve en crue laisse ses reliefs lorsqu'il regagne son lit. Il vagabonde, perdu dans la grande ville, cherchant un chemin dans ses pensées plutôt qu'une route à suivre. Il imprime donc des aller-retour, des cercles de plus en plus grands, pour revenir toujours au même point.

Son regard est éteint. Ou plutôt, il regarde à l'intérieur de lui-même, cherchant une réponse imprécise à une question mal formulée, une clé n'ouvrant aucune porte.

Bref, c'est un homme perdu, comme il en existe des milliers dans cette mégapole aujourd'hui. Ces hommes qui ne sont plus que des ombres furtives, transparentes.

Ses épaules ne sont pas voûtées. Pas encore. Mais il a perdu sa prestance qui le faisait craindre et imposait le respect d'emblée où qu'il soit. Qu'il entre quelque part, un restaurant, un hall de conférence, un bureau administratif, une salle de réunion, tout le monde posait un regard bienveillant sur lui, déjà prêt à lui rendre service, à suivre ses directives. Il était un chef, un meneur. Il

n'est plus qu'un atome libre, tel un chien abandonné qui espère encore un foyer et une écuelle.

Ses gestes sont encore enveloppés de dignité. Ca ne durera pas. La chute est rapide, la descente infernale, comme dans un puits sans fond. Il passe la main gauche dans ses cheveux toujours soyeux d'un geste entendu, comme s'il avait pris une importante décision. Mais rien. Il ralentit encore son pas, en proie à la plus grande incertitude qu'il n'ait jamais connue. Les événements récents l'ont déstabilisé, il a perdu ses repères, doit en forger de nouveaux, baliser une route incertaine. Et cela prendra du temps. Il doit changer de vie. Il ne le sait pas encore et ça le mine.

Il s'est arrêté, la tête penchée en avant, son torse se soulevant à peine sous une respiration réduite au minimum vital, comme si l'air était devenu précieux, rare, comme s'il se sentait un voleur en inspirant trop fort, comme s'il n'avait plus droit à sa part d'oxygène.

Il fait demi tour, l'aspect toujours aussi misérable, n'accélérait en rien son train de sénateur, cherchant des yeux on ne sait quoi, expirant longuement dans un soupir, espérant se vider de cette poix qui l'englué depuis trop longtemps, l'empêchant d'avancer. Il fait quelques pas sur le large trottoir, s'arrête devant une benne mal refermée, débordant de débris, la gueule vomissant les excès d'une consommation outrancière, enveloppée proprement dans des sacs plastiques bien résistants et d'un noir brillant. Les ordures des riches, dont il faisait partie il n'y a pas si longtemps, luxueusement emballée dans ses sacs poubelles qu'il ne connaît même pas, puisque c'était la femme de ménage qui descendait les déchets de sa vie de nanti chaque soir.

Il reste quelques minutes devant la benne.

Il repense à l'une de ses formules toutes faites, du temps de sa splendeur.

- Il y a deux sortes de créatures vivantes sur la planète. Celles qui passent toute leur vie, chaque jour, à trouver de la nourriture, et puis les autres pour qui la pitance quotidienne tombe directement dans l'assiette. Celles-ci sont des parasites, et nous en faisons tous partie, nous l'humanité, au même titre que nos chiens, nos vaches et nos chèvres, pareils aux pucerons et aux

poux.

Oui, c'est ça. Il y a dix mille ans, l'homme a commencé à partager le travail. Une majorité, devenue depuis moins d'un siècle une minorité de plus en plus réduite s'est occupée à nourrir la planète, accessoirement les animaux qui l'alimentaient. Lorsqu'on délègue une tâche, quelle qu'elle soit, on perd un peu de liberté. A ses yeux, l'homme est devenu esclave de son confort et lui était peut-être le plus enchaîné de tous. Perdre le confort c'est donc retrouver la liberté.

Une première décision prend forme dans son esprit enfiévré. D'un coup d'ongle, il déchire un sac qui dégorge aussitôt des pots de yaourts vidés, des peaux de bananes, un journal froissé et des feuilles de salade devenues noires. Il griffe un second sac, éparpillant une demi baguette trempée dans un pot de crème de jour à moitié entamée au milieu de gobelets en plastique et d'une dizaine d'oranges. Le tri sélectif n'est visiblement pas encore entré dans les mœurs des bourgeois qui ne s'intéressent à l'écologie que lors des discussions dans les grands diners et les prises de position publiques.

Faites ce que je dis, ne dites pas ce que je fais.

Il renifle les oranges. Un parfum agréable de fruits gorgés de soleil parvient à ses muqueuses nasales. Il épluche maladroitement deux d'entre elles et aspire le jus acidulé. Il fourre le reste dans sa poche.

Qui peut prévoir le destin d'un homme?

Par quels méandres, par quels chemins tortueux traverse-t-il l'existence? Quelle est sa route? Sait-on jamais de quoi demain sera fait? Quelle est la part de chance, la place du hasard dans notre destinée? Faut-il y voir une quelconque volonté divine, la main de Dieu? Ou bien n'est-on simplement pas tous à la fois acteurs et spectateurs de notre vie? Nous agissons sur notre histoire en modifiant celle des autres. Les rencontres ne sont que les carrefours qui parsèment notre parcours, nos décisions souvent influencées par notre environnement.

Si la majorité suit un mouvement commun comme les milliers de gouttes d'eau sont emportées malgré elles par le large fleuve,

il est des destins singuliers, des vies extraordinaires, portés par des individus hors norme, ou simplement de humbles citoyens qui n'ont pas pu ou pas voulu suivre un trajet tracé d'avance pour eux.

Cet homme qui, pour la première fois de sa vie, remue le contenu d'une benne à ordures d'un quartier chic, est de cette trempe. Il a suivi sa route comme on suit son étoile, opportuniste, sachant quelle direction prendre à n'importe quel moment de sa vie. On dira de lui qu'il a eu de la chance, les plus déterminés ajouteront qu'il a su saisir la sienne. Là, sur le trottoir illuminé d'une grand rue parisienne, il repense à cette ascension sans accroc. Puis la chute. Inévitable. Comme un grand empire qui s'effondre. Il suffit d'un simple grain de sable pour enrayer une mécanique de précision. Trop de sophistication engendre une trop grande fragilité.

Il marche, toujours aussi lentement, sentant les oranges remuer dans sa poche à chaque pas. Ces fruits sont devenus son seul but, une idée fixe.

Non, ce n'est pas du vol. Lorsqu'on saisit ce qui a été jeté, c'est de la récupération, du recyclage, à la manière de ces insectes, de ces vers qui nettoient la vie après la mort. Rien ne subsiste jamais longtemps dans le milieu naturel. En fouillant dans les déchets des autres, il ne fait que réinsérer des produits morts, leur donnant une nouvelle vie.

Finalement, il n'a jamais rien fait d'autre.

Ce n'est pas un voleur, juste un habile meneur sachant utiliser les opportunités offertes à son propre compte.

Il ne vivait pas en dehors de toute morale. Il avait la sienne, partagée par bon nombre de ceux qui réussissent. C'est même la condition sine que non dans cette société du toujours plus. Savoir saisir sa chance ne suffit plus, il faut savoir la provoquer. Répondre aux besoins d'autrui n'est pas assez, il faut devancer leurs goûts, leurs envies, créer le besoin.

Proposer des marchandises, des services, de l'aide n'est pas assez agressif dans ce monde de concurrence acharnée. Il faut leur enfoncer la nourriture dans la gueule, les obliger à consommer coûte que coûte, se débrouiller pour qu'ils



deviennent les esclaves de ce que vous avez à leur proposer. Pour y arriver, tous les moyens sont bons et chaudement recommandés dans les plus grandes écoles de commerce du monde. Il existe une arme implacable, irrésistible, parfois cruelle. La publicité.

Une bonne réclame, une bonne communication pour parler le langage de ces loups du commerce, vendrait même du vent.

Il était un de ces loups des temps modernes.

Un loup tel qu'on ne le rencontre plus dans les contes oubliés de nos enfances évanouies, effrayant la fillette et le garçonnet au fil des pages jaunies et cornées. Non, un loup, un vrai. Bien actuel, moderne, ne ressemblant pas à son image de bête sanguinaire. Ses dents sont bien alignées, toutes blanches. Pas d'écume ne lui sort de la bouche. Le pelage est lisse, taillé sur mesure. Les griffes ont disparu, les pieds chaussés dans des chaussures à dix smic la paire, les mains parfaitement manucurées. Il ne hurle plus, tout juste susurre-t-il de doux messages, de tendres paroles. Le loup est dans la bergerie. Il en est même le berger.

Déambulant mollement sur l'asphalte tiède, où va-t-il? Vers quel refuge? A vrai dire, il n'a plus guère où aller. Sa vie d'avant n'est plus qu'un souvenir, une vague réminiscence d'un passé désormais révolu.

Les mains enfoncées dans les larges poches de son pardessus, il avance lentement, mesurant chaque enjambée, qui le rapproche de nulle part. Sa vie d'avant ne lui laissait pas le temps de cogiter. Toujours dans l'action, toujours une décision à prendre, un choix à faire, un ordre à donner. Réfléchir se faisait dans la seconde. Pas le temps de tourner cent fois des pensées dans son cerveau en ébullition. Aujourd'hui, moins d'un an après le début de sa chute, il vit au ralenti. Ce n'est pas seulement son pas qui s'est bridé, mais tout en lui semble engoncé, embarrassé, gêné. Une force le plaque à terre. Il pèse des tonnes.

## - Trois hommes -

Vingt sixième étage d'une tour de la défense, quartier des affaires. Un vaste bureau modestement meublé. Une table en châtaignier impose son verni sous l'éclairage devenu inutile devant la large baie vitrée donnant une idée du vide. Une petite armoire placée près de la porte où sont stockés quelques dossiers, une machine à expresso, un poster de Wall Street recouvrant tout un pan de mur et le fauteuil en cuir noir, dos à la baie. C'est tout. L'important ici, c'est la matière grise. Le cerveau en effervescence sous une coupe de cheveux impeccable, dominant un homme cravaté négligemment, ses gestes sûrs, presque narquois, à la limite du contentement de soi, imbu de sa réussite et n'hésitant pas à la faire remarquer à autrui, à la projeter en avant comme on brandit un curriculum pour prouver ce que l'on est, ce que l'on représente.

Bien entendu, artifice obligé, un ordinateur portable est posé sur la table nue. L'informatique a tout remplacé. Aucune feuille ne traîne, pas la moindre boîte à stylos, pas même une lampe ni une photo dans son cadre.

L'homme se détend en allongeant ses jambes tout en parlant à un interlocuteur invisible par le biais de son téléphone cellulaire. Un éclat de rire factice achève la conversation et d'un geste hautain, l'homme range son minuscule appareil dans la poche revolver de sa veste à six mille euros, taillée par l'un des couturiers londoniens les plus réputés. Puis, il se lève, enclenche la machine à café et sirote un gobelet corsé, debout comme Alexandre ou César contemplant son empire par la large baie vitrée. D'un geste, il froisse puis jette le gobelet comme on tire un panier au basket, ôte la clé Usb de son ordinateur, fait tourner de trois quarts le fauteuil en cuir et quitte le bureau du vingt sixième étage en songeant qu'il aurait tout aussi bien pu louer une remise dans une cave pourrie puisque aucun client ne vient

jamais ici. Tout se passe par téléphone, mail et rendez-vous à l'extérieur, principalement autour d'une bonne table.

Il est quatorze heures et il se rend près de Montparnasse où il doit finaliser un contrat juteux avec un grand groupe Chinois.

Comment définir son travail?

Il n'est pas financier même s'il manipule d'énormes sommes d'argent, investissant rapidement ce qu'il gagne tout aussi vite.

Homme d'affaires? Créateur d'idées nouvelles? Sûrement un peu des deux. Avec cynisme, il dirait qu'il vend des stupidités à des imbéciles.

Il gare son scooter sans lequel il ne se déplace jamais dans Paris. La voiture n'est plus assez rapide dans une ville engorgée et réservée de plus en plus aux taxis, aux bus et aux vélib. Le métro? Pas pour l'odeur c'est sûr et puis être serré comme dans une boîte de sardines pas fraîches, suffit!

Il ôte son casque, a ce geste de la main gauche dans ses cheveux. Il lisse son costume, balayant une poussière imaginaire, rectifiant un pli qui n'existe pas. Examine ses chaussures. Parfait. D'une démarche aisée, comme si le monde lui appartenait, il s'engage dans l'immense immeuble, choisit le bon ascenseur et, en quelques secondes, il est devant la lourde porte acajou qui s'ouvre sur le marché chinois. Là, il ne sera plus question de millions, il faudra y ajouter deux zéros supplémentaires. Un sourire carnassier détend ses traits. Avant de pousser la porte, il se recompose une mine sérieuse. Devant la secrétaire, il reste glacial, un être de verre. Les subalternes ne sont que des rouages, plus ou moins importants, qu'il convient de ne pas froisser, tout en les laissant à leur place. On ne sympathise pas avec un chauffeur, un attaché, pas plus qu'avec une femme de ménage ou un réceptionniste, pas plus qu'avec une machine à expresso ou un scooter.

Il n'attend pas cinq minutes, puis est introduit dans un salon qui respire la douceur d'une matinée d'Avril. Tous les meubles sont blancs, les fauteuils d'un même éclat avec un liseré bleu clair. Le sol semble un ciel d'été ennuagé, on a l'impression de marcher la tête à l'envers. Une baie vitrée, de dimensions comparables à celle de son propre bureau, laisse entrevoir les

toits parisiens. Un homme s'avance, tendant une main. C'est l'interprète. Un gars d'une trentaine d'années, arborant un large sourire.

Il lui répond de la même façon, l'homme de verre laissant place à une cordialité commerciale, plus prononcée. Il lâche deux phrases en anglais à l'attention de l'interprète, puis, prononce en mandarin quelques mots de bienvenue où il essaye de retrouver le bon accent. Cette salutation en version originale s'accompagne d'un sourire à peine esquissé. Les convenances orientales n'étant pas identiques au code Européen ou Américain. Les hommes d'affaires chinois semblent apprécier.

L'interprète se charge des présentations.

Face à lui, un important industriel de la région de Shanghai, spécialisé dans la fabrication de petits objets en plastique, de jouets pour les nouveaux nés, de bouchons de bouteille d'eau minérale, de capuchons, de boîtes hermétiques diverses, de bidules... La liste ne semble pas vouloir finir. A ses côtés, le commercial de la gigantesque entreprise. Un homme parcourant le monde, inondant les marchés, décrochant succès sur succès. A l'époque des grandes découvertes, il aurait été à la proue des navires sillonnant les océans.

Enfin, un homme discret. De petite taille, très typé asiatique, semblant avoir le double de l'âge des deux autres personnages. L'interprète reste évasif sur le rôle qu'il tient dans l'entreprise, mais il se doute que son avis est primordial. Pendant tout l'entretien, le vieil homme ne dira pas un mot, gardera son opinion pour lui seul, mais enregistrera tout. A la fois la traduction, mais également la façon dont les mots seront prononcés, l'attitude, la contenance, une foule de petits détails qui vous trahissent. Il aura l'impression que le petit homme pourrait scruter le moindre changement dans l'organisation moléculaire de cette pièce, qu'il sentait les tensions, appréciait les sentiments qui émanaient de chaque esprit. Ce troisième personnage, à priori inutile, le déstabilisa à un point qu'il n'avait jamais encore éprouvé. Lui, si sûr de son pouvoir, de son influence, tellement à l'aise dans ses rapports professionnels, se sentait tout d'un coup comme un petit enfant, incapable

d'ordonner ses idées, de peaufiner ses arguments. Le sol semblait devenir mouvant, l'air l'emprisonnait. Il ne put alors se concentrer. La présence du vieil homme accaparait toutes ses pensées, comme un vampire aspirant son aisance naturelle. Il ne voyait que lui, pourtant en retrait, presque effacé de la scène, dans l'ombre. Il ne pensait qu'à son regard perçant. Sa tête devenait vide, son esprit débile. Un moment, il pensa à une sorte de sorcier, de marabout, toutes sortes de choses qui, cinq minutes auparavant l'auraient bien fait rire, avec cette sorte de condescendance qu'ont ceux à qui tout réussit pour ceux qui ratent tout ce qu'ils entreprennent. En moins de cinq minutes, un simple bonhomme effacé, n'ayant proféré aucune parole, à l'air réservé et timide, avait lézardé toute sa confiance personnelle. Le ver était désormais dans le fruit. D'un seul coup, il se rendit compte de la futilité de son existence, mais avant tout qu'il n'était qu'un parasite ayant bâti sa fortune sur l'incrédulité de ses contemporains qu'il méprisait de se laisser posséder comme des gamins. En quelques dizaines de seconde, il se vit comme un salaud qui vivait, grassement, sur le dos de milliers de gens, ses clients en quelque sorte, des gens simples qui lui avaient fait confiance. Jamais auparavant, il ne s'était analysé de la sorte. Quel pouvoir avait donc ce vieil homme, debout dans un coin de la pièce?

L'échange qui suivit était perdu d'avance. Toute bonne négociation doit être menée avec une acuité complète, ne laissant aucune brèche s'ouvrir par où la partie adverse pourrait pénétrer, tandis qu'il faut sans cesse essayer de déstabiliser l'adversaire. Une réunion commerciale n'est rien d'autre qu'un duel du temps jadis, une joute moyenâgeuse, à ceci près que les règles y sont plus souples et qu'elles peuvent changer à tout moment. Le monde du business n'est pas la jungle comme pourrait le penser le novice, car dans la jungle, il existe une loi bien précise, claire et nette, sans détour, simple : manger ou être mangé. Le commerce, les affaires, sont un monde plus retord où rien n'est ni tout noir ni tout blanc, où les amis d'hier peuvent devenir les pires adversaires demain, où les associations peuvent être remises en cause sur un simple

clignement d'œil. Toujours être sur ses gardes, ne jamais s'avouer vainqueur et se méfier constamment de ses prétendus amis, savoir qu'un sourire peut être aussi dangereux qu'un coup de couteau dans le dos.

Les hommes d'affaires se quittèrent en bons termes enrobés d'une politesse excessive, mais il savait déjà que le juteux contrat allait lui échapper. Pourtant sa nouvelle idée dépassait largement ses coups d'essais passés.

C'est en remarquant que les propriétaires de chiens non seulement parlaient à leur compagnon mais qu'ils semblaient traduire l'attitude de leur ami canidé que lui était venue sa première grande idée. Il avait passé plusieurs semaines à collecter des informations auprès de spécialistes du comportement animalier. Il avait rencontré des professeurs de psychologie animale, il s'était fait embaucher dans un chenil puis auprès d'un éleveur dresseur de chiens. De toutes ces informations, il ressortait que le chien, peu importe l'espèce, ne disposait que d'un nombre limité de signes indiquant son humeur. L'attitude du chien était le plus important, restant un animal évoluant sur le rapport dominant dominé. Cependant, l'intensité et la tonalité de l'aboiement indiquaient généralement son état d'esprit. Le concept de traducteur audio était né tout naturellement. Et ça marchait! Le petit appareil fixé autour du cou de l'animal à la façon d'un collier sur lequel on aurait fixé un boîtier de téléphone portable possédait une trentaine de phrases toutes faites qu'une infime différence dans la puissance ou le timbre de l'aboiement déclenchait. Parmi ces expressions basiques, on retrouvait bien entendu : je suis content, j'ai faim, je suis triste, j'ai envie de jouer, je suis fatigué, j'ai chaud, etc... Mais aussi quelques expressions plus subtiles et davantage humanisées. Et c'est cela qui plut aux propriétaires. Entendre le traducteur posé autour du cou de son chien annoncer : tu n'as pas l'air en forme, ce coin me plaît bien, si l'on faisait une promenade? mon déjeuner ne passe pas et surtout le plus grand succès : j'ai envie de faire pipi.

L'inflexion des aboiements déclenchait le processus à partir

d'une base simple de comportements canins : joie, abattement, excitation, apathie... Ensuite, le traducteur improvisait. Si bien que la base des sentiments du chien était plus ou moins respectée, mais le succès n'aurait été possible sans cette propension à transférer ses propres sentiments sur son animal de compagnie, lequel étant au contact régulier de son maître savait se montrer conciliant, adoptant une attitude en rapport direct avec l'humeur de son patron. Si le maître était triste, le chien l'était aussi. Ajouté au fait que le propriétaire n'aimait rien de plus que d'interpréter l'attitude de son chien, le traducteur connut un succès immense.

Ce fut le premier gadget futile d'une longue série. Il y eut les morceaux du mur de Berlin, l'air de l'Himalaya en pulvérisateur, les bracelets magiques censés réguler la pression sanguine, des casquettes et chapeaux anti chute de cheveux, même des morceaux de roche martienne qui connurent un franc succès aux Etats-Unis, les américains n'étant, chacun le sait, pas des lumières en matière d'histoire et de géographie, et confondaient surement leur succès lunaire avec la planète rouge si abondante dans leur littérature fantastique.

Ainsi, il s'était construit très vite un petit empire où il n'était que l'unique employé de sa société. Les idées lui venaient naturellement. Il travaillait alors avec un ou plusieurs chercheurs, techniciens, mettant au point le gadget. La roche martienne n'était rien d'autre que du calcaire rendu plus lourd, arborant une belle couleur rougeâtre par un procédé chimique dûment breveté, la composition de l'air de montagne restait secrète alors qu'elle était simplement allégée en oxygène. Rien n'était laissé au hasard. Il chargeait ensuite une entreprise spécialisée de produire ce dont il avait besoin. Il était tout à la fois patron, secrétaire et commercial.

Sa dernière idée lumineuse portait sur le vaste marché asiatique. Partant du principe que quatre vingt dix pour cent des gens ne sont jamais satisfaits par leur apparence, les bruns voulant être blonds et vice versa, les fluets enviant les muscles et les enrobés rêvant de minceur, il allait proposer aux Chinois une paire de lunettes sans monture, quasiment invisible, qui

englobait l'orbite oculaire de telle sorte qu'elle modifiait son apparence. Ce n'étaient donc pas des lunettes pour mieux voir mais pour être mieux vu. Ces verres conçus en laboratoire, réfléchissaient la lumière de telle sorte qu'ils atténuaient, voire supprimaient carrément l'étirement des paupières des populations orientales. En chaussant ces verres, un asiatique acquérait le regard d'un américain ou d'un européen.

Le marché était juteux. La Chine se développait à toute vitesse. Le pouvoir d'achat grandissait au même rythme que la croissance du vaste pays et les envies de paraître commençaient à poindre dans la tête de millions de Chinois. Seulement, il ne suffisait pas d'avoir une idée géniale, encore fallait-il savoir la présenter, la vendre. Dans un monde d'échanges, basé sur le commerce et la consommation, il était plus naturel de paraître que d'être. Et ce jour-là, le vieil homme à la peau ridée, si réservé, presque invisible, avait une présence qui le déstabilisa totalement. Il ne savait pas pourquoi. Aujourd'hui encore, parvenu au bas de l'échelle, il n'arrivait pas à comprendre ce qui s'était passé. Bien sûr, dans une vie, on rencontre quantités d'échecs. La force d'un homme n'est pas de réussir mais de savoir rebondir, voire traverser de longs déserts arides. Se remettre en cause, changer de direction. Tout recommencer, toujours, sans relâche. Ne jamais capituler.

Il faut croire que notre homme n'était pas le conquérant qu'il paraissait être. Tout lui avait toujours réussi jusqu'à présent. Il n'avait pas quarante cinq ans. Jamais une erreur. Jamais un refus. Il avait eu le flair des mauvaises opérations, ne s'y engageant pas. Il était toujours passé au travers des fréquentes averses acides du monde sans pitié des affaires. Son instinct l'avait toujours prévenu des dangers, des risques de chute. Il choisissait à chaque fois le bon chemin, la voie royale, un parcours sans embûches, net. Et voilà qu'un grain de sable allait faire dérailler toute la belle machine.



## - Quatre pensées -

Il erre dans les rues sans but, lui qui ne flânait jamais. Tout était planifié dans sa vie. La moindre parcelle de son emploi du temps, la plus infime seconde avait sa raison d'être. Rien n'était laissé au hasard. C'était sa réussite, sa force. Mais aussi sa faiblesse.

Il lève un regard perdu vers les façades sinistres des immeubles de ce quartier chic. Des immeubles bourgeois, imposants, austères comme de vieux professeurs sur le point de vous reprendre, de vous corriger, de bien vous montrer que vous ne savez rien, que vous n'êtes rien et que jamais, au grand jamais, vous n'arriverez à quelque chose. Cette impression, il la connaît si bien. Cette arrogance policée, ce mépris enrobé d'un sourire carnassier, ce dédain envers les plus faibles, des moins riches, cette suffisance propre aux nantis, à ceux qui ont toujours été du bon côté de la barrière, la considération qui leur revient de droit, enfin le pensent-ils et une parfaite indifférence à la souffrance des autres comme si on obtenait toujours ce que l'on mérite.

Aujourd'hui, ce soir même, il sait, il a compris. Il connaît désormais les deux côtés de cette barrière invisible mais pourtant bien réelle, si haute et si épaisse qu'elle est infranchissable. Il fait maintenant partie des ratés, des laissés pour compte, des perdants. Ses habits bien coupés dans le meilleur tissu n'en sont que plus délabrés.

Grandeur et décadence.

Là, ne sachant où aller car il n'a plus de maison, n'ayant plus de foyer depuis quelques mois déjà. En a-t-il eu un seul de toute sa vie? A trop vouloir ignorer les autres, il arrive un moment où tout le monde vous oublie.

Ses amis? Dans son monde d'affaires, le seul ami qu'il n'ait jamais eu c'est l'argent. Un bien mauvais ami en somme.

Sa femme? Leur rupture lui reste encore au travers de la gorge, donnant un arrière goût acide à tout ce qu'il peut avaler.

Sa famille? Une dame aux cheveux blancs et au regard définitivement éteint.

Il y a une semaine, il a poussé pour la seconde fois le grand portail en fer donnant sur une allée de graviers. Ses chaussures sur mesure faisaient crisser les minuscules cailloux comme lorsqu'on s'empiffre de chips ou que l'on mastique des billes de céréales au petit déjeuner. Les pelouses étaient d'un vert surnaturel comme si un fou avait passé ses heures à peindre chaque brin d'herbe minutieusement. De grands arbres s'élançaient vers le ciel. Il n'aurait pas su dire quelles essences. En matière de nature, il n'y connaît absolument rien. Il s'était avancé vers l'institut, avait grimpé la demi douzaines de larges marches de pierre, avait pénétré dans un hall semblable à une église d'où on ne voyait le plafond, perdu dans l'obscurité. A l'accueil il avait demandé Madame Marin. On l'avait accompagné par de longs corridors, d'interminables couloirs, vers une petite chambre propre donnant sur les jardins du parc où un bataillon de jardiniers s'affairaient au milieu de légumes tous plus magnifiques les uns que les autres. Devant la fenêtre, assise dans un fauteuil aux larges accoudoirs, une dame très digne attendait. Matin, midi et soir, elle attendait. Elle aurait bien été incapable de dire ce qu'elle attendait bien qu'elle donnait toujours la même réponse : « je l'attends ». Ses yeux étaient posés sur le potager par delà la fenêtre aux petits carreaux. Ses yeux ne regardaient plus rien. Son regard était vide, n'enregistrant plus aucun souvenir. Il posa un léger baiser sur la joue ridée. Elle détourna son regard et il fut transpercé par un courant glacé qui le fit frissonner dans cette chambre pourtant douce. Il n'y avait rien. Même pas un soupçon de surprise dans ce regard éteint, désespérément perdu au-dedans d'elle-même, semblant sonder une mémoire qui s'efface jusqu'à oublier son propre fils, jusqu'à oublier son propre nom. Il prononça son prénom, à elle, puis le sien. Rien. Alors, il resta de longues minutes à contempler le jardin, à ses côtés, se sentant inutile, prenant conscience que sa vie si remplie jusque là ne lui

avait pas permis d'éloigner ces démons impitoyables. Toute sa fortune ne lui avait pas épargné la maladie de ses proches, elle lui avait juste permis de choisir ce qu'il y avait de mieux pour elle. Au bout d'une heure de silence, il se leva, prononça quelques phrases, ces phrases maladroites qu'un fils ruiné peut dire à une mère à l'esprit envolé. Ses yeux sans vie le regardaient sans le voir. Il l'embrassa une dernière fois sur son front qu'il trouva étonnement frais et quitta la chambre.

Il ne vit pas un sourire apaiser le visage ridé de la vieille dame.

En longeant les interminables couloirs, il repensa à la première fois où il avait franchi ce portail, emprunté l'allée de graviers, grimpé les marches du perron et annoncé d'une voix claire et assurée qu'il accompagnait un nouveau pensionnaire.

Il était au sommet de sa gloire alors.

Son emploi du temps surchargé ne l'empêchait pas d'aller rendre visite à sa mère toutes les semaines, dans un petit pavillon de banlieue qu'il avait lui-même financé. Un havre de paix et de tranquillité afin d'échapper aux tourbillons de la vie parisienne. Juste deux pièces, un débarras et un petit jardin avec une pelouse régulièrement tondue. Au fil de ses visites hebdomadaires, il avait constaté le lent processus de la maladie. D'abord, ce n'étaient que quelques oublis, des ustensiles de cuisine retrouvés sur la pelouse, une vieille poupée sagement attablée. Puis, il trouva la boîte aux lettres remplie du courrier de toute la semaine. Monsieur Martinez, le voisin, lui raconta quelques anecdotes pas bien méchantes, mais il faudrait trouver une solution. Il engagea une aide qui démissionna rapidement, sa mère ne voulant personne d'étranger à la famille chez elle. Constatant que la maladie progressait sans possible retour en arrière, il prit la décision qui s'imposait.

Il retraversa le parc par l'allée de gravillons qui crissaient sous son pas. Devant le lourd portail, il fut secoué d'un nouveau frisson. Une prémonition. Et si c'était la dernière fois qu'il la voyait vivante? Il eut envie de faire demi tour, emprunter à nouveau cette allée, monter ces marches de pierre, longer les longs couloirs, ouvrir la porte de la petite chambre bien propre et la prendre dans ses bras.

Il était debout devant le grand portail, hésitant. Il n'avait jamais pris sa mère dans ses bras, même quand il était enfant. On ne s'embrassait guère dans sa famille, on ne montrait pas d'effusion. Il eut un moment une vague impression de gâchis. Toute sa fortune envolée, son statut social perdu, son train de vie oublié n'étaient rien face à un manque encore plus grand. Il n'avait pas raté sa vie, il l'avait gâchée.

Deux larmes coulèrent le long de son visage. Il n'essaya pas de les effacer.

Il n'avait jamais pleuré de sa vie. Ou plutôt si. Une fois, une seule.

Le compartiment est presque vide, quasiment sans bruit, excepté les tressautements réguliers des rails à chaque aiguillage. Le petit garçon est assis timidement sur la banquette rouge de l'autorail, les genoux nus, les jambes pendantes. La femme qui l'accompagne a le regard décidé de ces émigrants qui ont l'avenir devant eux, l'espoir pour les guider. Elle porte une robe légère imprimée de motifs de fleurs aux couleurs pastels, un fichu enveloppe ses cheveux dont quelques mèches dépassent, caressant sa joue. C'est sa mère. Elle a décidé de quitter les montagnes après aux hivers longs et rudes pour tenter sa chance dans la capitale. Le petit garçon traîne une tristesse d'adulte en tournant la tête vers la vitre où défile inlassablement un paysage flou d'où il ne peut distinguer le moindre détail. Tout semble gommé grossièrement, ne restent que des impressions; ici de grandes étendues vertes, quelques maisons à peine entrevues, une rivière longeant parfois pendant quelques minutes, là une partie plus sombre lorsque la voie traverse des bois. Il repense au petit bois qui jouxtait leur modeste maison à l'orée de l'immense forêt. « Sa » forêt. Il ne se passait pas une journée sans qu'il n'y gambade joyeusement, qu'il grimpe les premières branches faciles des sapins géants, qu'il s'ébatte gaiement parmi les fougères, qu'il n'arpeute ces sentiers où le tapis d'aiguilles amortissaient son pas léger. En Juillet, il revenait le visage barbouillé de myrtilles écrasées. A l'automne il était trempé comme une soupe, ses vêtements dégoulinants, la mine réjouie,

traversant les premières averses d'octobre. Au printemps, il rentrait un bouquet de fleurs à la main, parfois fanées d'être restées coupées tout un après midi. Mais sa saison préférée était l'hiver quand les journées étaient à peine éclairées par un soleil dissimulé derrière de lourds nuages de neige. Là, il s'en donnait à cœur joie. C'étaient glissades avec ou sans luge, construction d'igloos et bonhommes de neige. Il jouait au trappeur, seul. Il s'amusait en solitaire, ne manquant jamais d'idée de nouveau jeu. Il ne s'ennuyait pas une seconde. Combien de fois sa mère dut venir le chercher, criant à tue-tête son prénom sous les sapins géants qui veillaient comme de tendres nounous. Elle le trouvait en admiration devant une fourmilière ou encore assis, jouant avec des pommes de pin à un jeu dont lui seul connaissait les règles. D'autres fois, il avait disposé différentes herbes ornées de fleurs qui représentaient maladroitement un visage, une scène quotidienne. Alors son exaspération retombait comme un soufflé; elle était émue, se disant qu'après tout il ne faisait rien de mal et elle n'osait pas trop le réprimander pour n'avoir pas vu le temps passer, ajoutant simplement qu'elle s'était inquiété. Ils rentraient tous les deux. Voyant sa mère un peu triste, il lui racontait toutes les trouvailles qu'il avait faites l'après midi dans la forêt, « sa » forêt. Mais il gardait secret bon nombre de ses jeux, se gardant d'expliquer leur déroulement pourtant évident à ses yeux mais qui aurait déconcerté les adultes, sa mère en premier. Il restait secret, un peu rêveur. Durant ses premières années d'école primaire, il n'eut point d'amis. Il ne se mélangeait pas à ses petits camarades qui, de ce fait, en avaient fait leur tête de turc, prenant sa réserve et sa solitude pour de l'orgueil et du snobisme. Les journées d'école étaient désespérément longues, s'étirant sur des années lui semblait-il alors que les Jeudis filaient en quelques minutes.

Il détourna sa tête de la baie vitrée de l'autorail. Il pensa à sa vie qui allait nécessairement beaucoup changer. Là où sa mère l'emmenait, y avait-il une forêt, un grenier, un pré, un ruisseau? Neigeait-il seulement pour Noël? A toutes ces interrogations, il était persuadé qu'il fallait répondre négativement. Des larmes coulèrent sur ses joues, sans avoir voulu pleurer.

En quittant ses montagnes natales, il l'avait assuré : un jour il reviendrait. Il avait annoncé ça avec l'aplomb et le sérieux d'un adulte. Personne n'avait ricané de ce mot d'enfant qui n'en était pas un. Un serment.

Un jour, quand je serai grand, je reviendrai.

Il suffit de pas grand-chose pour nous faire prendre une décision. Une association d'idées, un coup de pouce du destin, la foi en un Dieu, l'instinct de survie. Jeté à la rue comme un vulgaire chien pouilleux, il n'aurait pas longtemps à attendre avant de rejoindre la cohorte des laissés pour compte, de devenir un sans domicile fixe, appellation politiquement correcte, renforcée par la simple expression des initiales (essedéheffe) pour désigner un homme qui a tout perdu, non seulement son toit, mais aussi sa dignité.

Car, après tout, tous les hommes étaient des sans domicile fixe, de simples chasseurs-cueilleurs avant de devenir sédentaires, certains le sont encore et ce ne sont pas les plus malheureux. Ils voyagent sans cesse, la tête haute, les épaules droites, forts et fiers d'être debout, d'avoir une raison de vivre. L'affront le plus sérieux qu'on puisse faire à un homme n'est pas de le priver de maison, mais de l'empêcher d'être debout. La bipédie fut davantage qu'un atout à l'aube du développement de notre espèce. Une surface exposée au soleil réduite, la possibilité de voir plus loin, d'anticiper, la capacité d'utiliser ses membres supérieurs pour façonner des objets mais avant tout, se relever est l'expression de la dignité humaine. Se tenir debout invoque le respect que l'on se porte, savoir que nous sommes uniques en ce monde, capables de grandes choses, de concevoir de hautes idées, de découvertes primordiales. Se lever c'est déjà s'élever, tendre vers un but, une intention, la fierté d'accéder à un niveau supérieur, dépasser nos bas instincts pour atteindre une nouvelle spiritualité, accéder à la vertu suprême et, pour ceux qui ont la foi, se rapprocher de Dieu.

On se lève toujours en présence d'une autorité, on est debout lorsqu'on se présente à quelqu'un, les militaires ne saluent que

droits sur leurs pieds. En revanche, un malade alité n'est déjà, dans sa tête, plus que la moitié de lui-même. On rampe pour se cacher, on s'accroupit pour exécuter quelque mauvaise action, on se plie, on se courbe devant la domination, on baisse les yeux et on rentre les épaules. La génuflexion est un signe de soumission. Enfin, le clochard, même lorsqu'il est debout, semble être couché, avachi, affaibli. Vivre à genoux n'est pas vivre. Nos jambes sont notre liberté, la possibilité de s'enfuir face à un prédateur ou de poursuivre une proie. Etre debout permet de choisir. Il sait cela. Et cette décision cruciale, il sait qu'il ne pourra plus la prendre s'il se laisse aller à une déchéance sans retour.

Il n'y a pas deux minutes, il ne savait pas où il allait. Maintenant il a un but. Instinctivement, il fait demi tour. Son pas, s'il n'est pas plus rapide, est plus assuré. Il a relevé la tête, légèrement bombé le torse. Ce souvenir du petit train aux banquettes rouges qui l'exilait loin de sa terre natale fut le déclic qu'il attendait. Personne ne peut lui venir en aide aujourd'hui.

Il a toujours été seul finalement. Très entouré, mais toujours résolument seul. Et les grandes décisions, les choix importants, se prennent toujours en son âme et conscience. Il se revoit gamin, gambadant dans une forêt de sapins. Son chez lui. N'étant ici qu'un déraciné, il doit retrouver ses origines.

Un jour, quand je serai grand, je reviendrai.

## - Cinq doigts -

Il n'y a rien dans ses poches. Pas la moindre monnaie. Aucun papier. Il n'est ni plus ni moins qu'un clandestin dans une grande ville, un homme abandonné sur le pavé. Mais il a dorénavant un but, un objectif, une étoile pour le guider.

La paire de baskets piochées dans un container sont à sa taille et bien plus confortables que ses Weston sur mesure. Il pourrait tailler la route jusqu'au bout du monde, du moins parcourir des milliers de kilomètres. Il ne lui en faut pas tant.

Il lève la tête, ébouriffé d'une nuit passée dehors. Son corps n'est plus que souffrance, les courbatures du novice tordent ses muscles. Le soleil se lève à peine. Il sait qu'il doit partir dans cette direction ci. Il tâte sa poche et y retrouve les deux oranges trouvées la veille. Il mord carrément dedans, ne prenant pas la peine de les éplucher de ses doigts engourdis. Le jus sucré semble le revigorer. Il se sent telle une terre aride, un désert soudainement arrosé d'une pluie fine. Ses crampes s'estompent, ses muscles se réchauffent. Il se met debout, s'étire longuement. Ce matin, le premier matin de sa nouvelle vie, il voit les choses différemment, comme si les couleurs étaient plus vives, les contrastes plus marqués. La perception de son environnement proche a changé, plus précise, plus éclatante, plus affûtée. Il met ces nouvelles sensations sur le fait qu'il a passé la nuit dehors. Sa première nuit dehors.

Lentement, il se met en marche.

La ville résonne différemment ce matin.

Son errance de la veille la lui avait rendue hostile. Un fauve qu'il croyait avoir apprivoisé se réveillant subitement et montrant les crocs.

Enfant, elle lui était apparue menaçante comme une prison. On lui avait ôté la liberté des grands sapins pour l'enfermer dans un



appartement étriqué d'où il ne sortait plus. Trop de béton, d'asphalte, trop de monde aussi. Il avait toujours l'air apeuré au dehors, sentant une pression inconnue peser sur ses épaules, ralentir son pas, condamner le moindre de ses mouvements. En quelques semaines, il avait perdu le bronzage qui halait sa peau dès les premiers jours d'Avril et jusqu'aux frimas de Décembre. Il avait surtout perdu sa vitalité, son dynamisme, sa joie de vivre à l'air libre, débarrassé de toute contrainte.

L'enfant sauvage était devenu en l'espace de quelques mois un élève sérieux et appliqué. Son air rêveur avait laissé place à une concentration studieuse. Il avait remplacé sa poésie lunaire par d'excellents résultats scolaires, exclusivement à l'écrit car il ne s'était pas seulement coupé du monde extérieur en demeurant cloîtré dans le petit appartement, mais il s'était aussi replié sur lui-même, développant une timidité de sauvage en une réserve complète. Il était devenu invisible, effacé. Souvent ses professeurs ne le remarquaient pas dans la classe. On pouvait passer une heure de cours, une semaine entière sans qu'il se fit remarquer, ni par son chahut inexistant ni par une quelconque participation. Il frappait en revanche la curiosité de ses enseignants par ses copies parfaitement présentées, sans aucune faute d'orthographe, développant et organisant des idées claires et pertinentes dans un style scrupuleux. L'élève terne dans la salle de cours se révélait par ses mots. On en ferait un haut fonctionnaire. Un gratte papier de haute volée. Il passerait toujours inaperçu, rédigeant les discours des autres, ceux qui avaient le bagout, une présence qui lui faisait cruellement défaut.

L'énergie qu'il dépensait dans sa forêt de hauts sapins il l'avait transformée en une imagination sans limite. Ses jeux en plein air s'étaient mués en jeux de société. Il passait tout son temps libre, ses mercredis et toutes ses vacances (puisque sa mère et lui ne partaient jamais) à élaborer et tester toujours et encore de nouveaux jeux, jouant plusieurs rôles à la fois. Une sérieuse schizophrénie le guettait.

A quatorze ans, il participa à un concours organisé par une célèbre marque de jouets. On était en pleine Star Wars mania.

Les produits dérivés inondaient les magasins, les longs métrages provoquaient de gigantesques files d'attente à l'entrée des cinémas, les déguisements et panoplies remplissaient les chaissons au pied de l'arbre de Noël. Il avait eu l'idée d'un jeu pendant le soporifique cours d'histoire de Monsieur Grandin sur les explorateurs du XV<sup>ème</sup> siècle. Le principe était fort simple : partir à la découverte de nouvelles planètes. A bord d'un vaisseau spatial qu'il avait lui-même construit, s'inspirant du modèle vu et revu dans la série Cosmos 1999 dont il ne loupait jamais un épisode chaque Samedi après midi, une poignée d'aventuriers (les participants au jeu) devaient traverser la galaxie à la recherche d'une planète habitable. Dés à lancer, cartes chance, coups du sort, monstres, atmosphères irrespirables, combats au laser, toutes sortes de dangers attendaient les valeureux chevaliers de l'espace (c'était le nom du jeu).

La société fut emballée par le jeu. Mais il ne gagna pas le premier prix. On le convoqua dans une tour du XV<sup>ème</sup> arrondissement, en bord de seine. Il était tétanisé bien que sa mère l'ait accompagné. Il serrait sa main convulsivement, terrorisé à l'idée de rencontrer des « grands » dans leur costume et cravatés comme des présidents de la république.

On les fit attendre dans une salle où des plantes en plastique constituaient la totalité du décor. Puis ils entrèrent dans un vaste bureau vide, à l'exception d'une grande table, immense (on aurait pu y disputer une partie de tennis ou même un match de foot pensa-t-il). Le jeune adolescent au regard d'enfant était éberlué. Il n'était pas au bout de ses surprises. Sauf un rapide bonjour, personne ne s'adressa à sa mère. On le considérait comme une grande personne, prenant soin de lui demander si ça ne le gênait pas d'être tutoyé. Les deux hommes ne portaient pas de costume (peut-être les avaient-ils laissé dans une pièce adjacente de peur d'effrayer le gamin). L'un était vêtu d'un polo vert pomme où un petit crocodile inoffensif semblait lui tirer la langue, l'autre arborait une chemise d'un blanc passé, les manches retroussées. Un air décontracté qui plut à notre inventeur. Sans chichis, les deux hommes lui parlèrent comme à

un adulte, lui expliquèrent que pour des raisons de communication et de stratégie (il aima ce mot) ils préféreraient ne pas lui remettre publiquement le premier prix du grand concours de jeux organisé pour relancer la marque auprès des jeunes. En quelques phrases, il avait compris qu'ils s'adressaient non plus au participant valeureux du concours, un simple amateur éclairé et motivé, mais bien à un futur collaborateur, lui dévoilant les rouages d'une grande entreprise où le hasard n'a pas sa place. Son idée de jeu (les aventuriers de l'espace) était tout bonnement géniale, surfant sur l'actualité (on ne parlait plus que de la prochaine guerre des étoiles où américains et russes allaient s'affronter, perpétuant une guerre froide qui s'épuisait, d'aller coloniser Mars, d'envoyer des sondes explorant l'univers, de lancer des ondes vers les lointaines oreilles d'extra-terrestres potentiels). Bien sûr il faudrait remanier un peu quelques détails mais le concept était solide. On se serra la main comme de futurs associés et il fut convoqué quelques semaines plus tard dans un autre bureau. Il s'y rendit seul, cette fois. Ainsi commença la longue thérapie contre sa timidité et son manque de confiance en lui. Ainsi débuta également son entrée dans le monde des affaires.

Le jeu connut un succès immense. Dès lors, tous les ans, un nouveau projet prenait forme. Il aimait bien les rendez-vous de conception où il devait présenter son idée. Alors qu'il aurait été incapable d'exposer un travail devant toute sa classe au collège puis au lycée, il se sentait étrangement bien face à une demi douzaine d'hommes mûrs, en costume cette fois, le prototype du jeu étalé devant lui, un tableau à sa droite et un marqueur dans sa main gauche (dont il avait, par jeu, appris à écrire). S'en suivait parfois une partie, un test grandeur nature. Il était cependant étonné de ne jamais rencontrer d'enfants dans ces locaux. Après tout, ne devaient-ils pas être les premiers à tester les jeux que leurs parents achèteraient demain?

Parallèlement, il poursuivait un cursus sans faute, collectant les meilleures notes de l'établissement, sauf bien entendu en éducation physique. Là était sa hantise. Personne n'aurait reconnu le petit garçon qui grimpait aux arbres, courait au

travers de la forêt, sa forêt, exécutant roulades et galipettes, toujours partant pour se démener dans la neige ou même les jours de pluie. Le changement avait été radical. On lui avait coupé ses racines en l'exilant loin de ses collines natales, privé de la sève qui irriguait ses jeunes muscles. Toute son énergie était dorénavant concentrée pour son cerveau, alimentant une imagination sans limite. Son corps, il le rejetait, inutilement encombrant. Cela ne s'arrangea pas à la puberté. Ses bras et ses jambes s'allongèrent tellement qu'il ne su plus qu'en faire. Sa voix mua, l'acné ajouta à sa timidité. Il lui arrivait de penser que s'il avait été privé de ses jambes, contraint à se déplacer en fauteuil roulant, cela n'aurait pas été si grave. A quoi bon posséder un corps dans une ville robotisée où la technologie prolongeait les aptitudes et les capacités de l'anatomie, les décuplant, les multipliant. Il rêvait d'homme-robot. Si les cours de français l'avaient passionné, il aurait certainement écrit des romans de science fiction. Mais c'étaient les mathématiques son domaine de prédilection. Il aimait manier les chiffres, résoudre des équations, dénouer des problèmes. Son bac en poche, une simple formalité en somme, il s'inscrit dans la plus prestigieuse école de physique appliquée, d'où sortait les cerveaux de la recherche sur la physique quantique, les futurs astronomes, les concepteurs de la technologie de demain. Bref, une école du futur.

Il fait assez doux ce matin. Il déambule lentement le long des trottoirs fraîchement arrosés par les hommes aux gilets réfléchissants de la voirie. Le soleil lèche les façades noircies par les gaz d'échappement. Il découvre la ville sous un nouveau jour.

Nous ne voyons les choses qui nous entourent que sous le prisme de notre état d'esprit. Accablé, fatigué, dépité, nous remarquons davantage la noirceur des éléments, nous sommes enclins à y déceler les coins sombres, y repérer la crasse et la décrépitude. C'est ainsi que la ville lui était apparue après sa chute. Un adversaire, un ennemi, contre lequel il n'aurait aucune chance, écrasé, pulvérisé, broyé d'avance.

Avant, au temps de sa splendeur, de sa toute complète réussite, il ne la remarquait même pas. Il ne voyait que sa propre route, guidé par un arrivisme à tout casser. Il ne voyait pas les limousines qu'il louait et qui lui cachaient les avenues et les immeubles de leurs vitres teintées. Il ne voyait pas les halls des tours dans lesquelles il recevait ses collaborateurs, pas plus qu'il ne remarquait les hôtels dans lesquels il donnait ses rendez-vous d'affaire. Il n'observait plus le ciel ni les arbres. Tout était devenu un simple décor dans lequel il se frayait son chemin, guidé par sa seule ambition. Son but n'était même pas l'argent. Ce n'était qu'un moyen finalement, un tremplin pour aller encore plus loin, plus haut. Il était comme ces himalayistes qui ne voient que le sommet sans même distinguer le chemin qui y mène. Ses œillères le protégeaient de toute distraction. Non qu'il ne prit du bon temps, mais ses loisirs étaient calculés, parfois obligés. Il partait un weekend à Marbella, emmenait son fils à Disneyland, pilotait un bolide sur le circuit de Montlhéry, participait au marathon de New-York... En éprouvait-il du plaisir? Même pas. Il dégustait les meilleurs plats du monde dans les restaurants les plus chers. Se régalaient-il? Pas davantage. Il visita les pyramides d'Egypte, la muraille de Chine, les chutes Victoria, la place Rouge. Qu'y vit-il? Uniquement la satisfaction de pouvoir offrir un morceau des merveilles du monde à sa famille. Une façon égoïste de partager, sous-entendu : c'est grâce à moi que vous êtes ici, sans le faire remarquer une seconde. Tous ses loisirs étaient en quelque sorte des obligations, comme on coche une liste préétablie. Il eut des maitresses. Le comblaient-elles? Parfois, au milieu de la nuit, dans une chambre d'hôtel à Boston ou à Amsterdam, il se levait, se plantait devant la fenêtre qui, invariablement, donnait sur une pépinière de gratte-ciels ou les toits d'une ville ancienne, et se demandait ce qu'il faisait là, qui était cette fille dans un lit qui n'était pas le sien. Rien d'humain dans sa vie. Il se recouchait. Au matin, ces interrogations s'étaient évaporées comme dans un rêve. Il repartait en avant, vers la seule occupation où il trouvait de l'intérêt et même du plaisir : sa réussite.

Ce matin, la ville lui paraît moins lointaine. Elle est là, une

réalité palpable, bien présente et déjà moins hostile qu'hier encore. Il peut remarquer quantités de petits détails qui se confondaient dans un flou indéfini il y a quelque temps encore.

Le piaillage des oiseaux dans les branches des arbres longeant l'avenue, le bruit rassurant de la circulation citadine comme un grondement sur lequel peut se développer d'autres sonorités, la couche de base que tout peintre applique à sa toile avant de commencer à peindre. Le soleil se réfléchissant sur une verrière d'un immeuble haussmannien, allumant un feu provisoire dans la monotonie des couleurs matinales. Les rares passants qui, pressés par un quotidien laborieux, allongent le pas en baissant la tête comme s'ils traversaient une rude tempête.

Il remarque tout, ce matin, débarrassé de son ambition d'avant et des doutes d'hier. Pourtant tout cela semble loin. La ville est derrière lui, déjà un souvenir. Il a retrouvé un but à son existence, un objectif qui ne lui fait pas accélérer le pas mais le rend simplement plus assuré. Il avance tranquillement, résolu dans sa conviction. C'est un autre homme. Un homme qui s'est débarrassé de son ancienne peau à la manière d'un serpent qui mue pour renaître et s'adapter. Il pense dorénavant que la plus grande force n'est pas un pouvoir sur chaque chose, chaque personne, mais la capacité de savoir s'acclimater aux changements. Savoir suivre l'air du temps. Ce matin, il est presque heureux. Il sourit à cette idée. Le bonheur, c'est quoi? Une chimère après laquelle toute l'humanité court? Pouvoir satisfaire immédiatement tous ses besoins? Profiter des plaisirs de l'existence? Ou bien simplement rendre les autres heureux? Qui est intérieurement le plus épanoui, Bill Gates ou Mère Thérèse?

Un minuscule village de moyenne montagne, collé aux flancs d'une imposante colline, avec ses maisons aux volets peints de couleurs criardes, aux toits de tuiles orangées, une demi douzaine de marches en granit pour accéder à la porte d'entrée. Son église posée au centre de ces habitations toutes semblables, le clocher rythmant la vie tous les quarts d'heure. La place envahie le quinze Aout par une brassée de forains venus égayer

une vie monotone, encombrée chaque Samedi par un petit marché où tout le monde se connaît, se tape sur l'épaule, rit des dernières plaisanteries et s'invite à boire un coup au café Chez Marcel, situé juste en face du perron de la maison de Dieu. Le Dimanche, les hommes y attendent les femmes. L'été, ils s'installent à l'ombre des érables dans des parties enflammées de jeu de quilles, leurs verres posés sur les rebords des fenêtres. Les vieux s'enthousiasment, assis sur leur chaise, ça leur fait de la distraction, leur rappelle un temps où leur corps ne les meurtrissait pas à chaque mouvement. La vie s'écoule lentement, joyeuse parfois, rude le plus souvent. Oh, il n'y a pas de hauts fourneaux comme dans la plaine Lorraine toute proche, aucune mine où l'ouvrier s'enfonce sous terre y gagner sa croûte et un peu de prestige aussi. Non, juste un village ouvrier d'une des nombreuses vallées comme il en existe tant. L'usine c'est pas le bagne, juste un quotidien sans cesse identique. Un ennui si présent qu'on ne le remarque plus. Ici, le labeur est physique. Les femmes tissent et filent le coton dans d'immenses bâtisses aux toits en zigzags, les hommes travaillent à la scierie, débitant les troncs imposants charriés sur d'énormes camions qu'il sont allés chercher en forêt, au bord de pistes ouvertes dans cet unique but. En amont, une poignée de valeureux coupent et défrichent au grand soleil comme sous une pluie battante. Ils sont la fierté de la vallée. Une besogne d'hommes. Le petit garçon les croise parfois, redescendant des coupes, la tronçonneuse sur l'épaule, une hache à la ceinture, avançant d'un pas souple et assuré, de grandes enjambés, comme s'ils marchaient au ralenti, les muscles saillants sous les bras de chemise enroulés, le torse volontaire, le regard lointain. De vrais seigneurs.

Alors le petit garçon joue au bûcheron. Il débite lui aussi de gigantesques troncs, abat toute une forêt. Il ramasse de vieilles branches vermoules, scie de frêles branches de noisetier, son imagination fait le reste.

Aux meilleurs jours de Juin, il utilise une serpette et fauche d'immenses carrés de prés, imitant une fois de plus les hommes qui, avant l'aube et sa lourde rosée, moissonnent les prés de la

vallée dans un immense ballet rythmé par le lent va et vient des faux parfaitement affûtées, dans un bruit caractéristique de tranchage, une note forte et puissante lorsqu'on guillotine l'herbe droite, puis le son plus aigu, cristallin, de la lame qui caresse les futurs condamnés. Parfois un faucheur arrête le beau mouvement du torse et des épaules, pivotant sur des reins solides, les jambes fermement plantées dans la terre. Il se redresse une main sur les hanches. Il bascule sa faux de manière à faire face à la lame, croissant de lune définitif pour toute cette verdure, transformant dans un même élan l'herbe en foin. Il saisit la pierre dans l'étui de bois accroché à la ceinture et polit le métal dans un bruit métallique et cinglant de lame qu'on aiguise. Puis, il crache dans ses mains, les frotte et empoigne de nouveau l'instrument, retrouvant instinctivement le bon rythme, d'une lenteur calculée.

Le petit garçon s'amuse à imiter les grands dans tous leurs travaux. Le dur labeur devient alors un simple jeu inoffensif. Le lourd travail sans cesse recommencé n'est à ses yeux qu'un amusement supplémentaire.

Au printemps, il détourne les ruisseaux, utilise la force de l'eau pour faire tourner un moulin inutile. Il s'attarde parmi les blocs de glace figeant tout liquide au cœur de Janvier. Il récolte pignes et fleurs, se fabrique un arc de fortune. Il aime à se rouler dans l'herbe fraîchement tondue dans la chaleur de Juillet, s'affaler dans le monceau de foin sous l'œil réprobateur des plus grands. L'hiver est la saison des glissades.

C'est un enfant de la nature.

Et dans ce village perdu au milieu des collines verdoyantes, la nature règne en déesse. Il se sent le prince de ce royaume. Sa vie c'est dehors.

Toutes ces images oubliées resurgissent dans l'esprit désormais libéré de notre homme, devenu à son tour père.

Il est sorti de la grande ville. D'abord, les rues étroites ont laissé place à de plus larges avenues, les immeubles sont moins haut puis totalement remplacés par des petits pavillons de banlieue.



La nature gagne du terrain, n'étant plus réduite à quelques arbres surgissant du béton ou du pavé et quelques fleurs accrochées à de minuscules balcons. L'espace grandit.

Il longe un immense parc lorsqu'une averse le contraint à s'abriter sous un abribus. Une jeune fille mâchouille un chewing-gum en balançant ses jambes en cadence. Au grésillemeent qui sort de sous son épaisse chevelure, il comprend qu'elle s'est immergée dans les notes provenant d'un baladeur qui accompagne sa solitude tout en la maintenant précieusement. Encore heureux qu'elle ne manipule pas ces petits téléphones mobiles comme si le monde n'existait plus. Il a horreur de ça. Croyant être relié au monde, les ados s'enferment justement dans un autisme sans rémission. Il n'a pas esquissé un bref salut et prend place sur le banc aux côtés de la demoiselle que celle-ci fit une moue désapprobatrice tout en extirpant un minuscule objet qu'elle fit jouer entre ses doigts fins.

- Tu... Vous attendez le bus?

La fille ne réagit pas. Pourtant le son de ses écouteurs ne peut masquer ces mots à lui. Il lui secoue gentiment l'épaule. Elle sursaute.

- Hein? Quoi?

- Je vous demandais si vous attendiez le bus.

- Le bus?

- Oui. Une sorte de grand tube posé sur quatre roues avec deux rangées de sièges pour transporter les enfants à l'école par exemple.

- Hé, ducon, je sais ce que c'est qu'un putain de bus! Non, mais je rêve, là!

- Vous n'allez pas au collège?

- L'école, le collège! Tatata! Mais tu sors d'où, toi? (puis après un temps) non, j'y vais pas à leur saloperie de bahut. C'est tous des connards là dedans.

- C'est dommage.

- Ah bon? En quoi ça te concerne d'abord?

- Ca me concerne, c'est tout. D'une part, on vous apprendrait en cours à émettre une phrase sans forcément y inclure quelque grossièreté.

- Sans forcément y inclure une grossièreté... Putain! Mais tu parles comme un dictionnaire, l'ancêtre!

Le rire de la gamine était métallique, pas plus distingué que ses manières ou son langage. Pour lui signifier que toute communication était rompue, elle commença à manipuler son minuscule téléphone portable.

Dans sa vie d'avant, sa supériorité et son dédain auraient rivé son clou à cette petite merdeuse, puis il aurait tourné les talons, l'oubliant sur le champ, comme une fourmi que l'on écrase d'un simple index posé. Pfutt. Il détestait la grossièreté.

Mais il n'y avait qu'un seul abribus et la pluie tombait serrée.

Alors, il pensa que lui aussi avait été grossier dans la façon de traiter ses affaires, il avait été encore plus hautain et méprisant que cette ado paumée dans ses relations commerciales. Ses costumes impeccablement cravatés et son langage choisi masquaient en vérité une âme aussi noire que celle qui pianotait inlassablement sur les minuscules touches de son portable en écoutant une musique qui n'était que du bruit.

L'adolescente l'avait définitivement rayé de son monde, obnubilée par ce petit rectangle aux minuscules touches qui semblait toute sa vie. Un cordon sans fil qui la reliait à il ne savait quoi. Mieux, une bouée. Cependant, il distinguait bien de temps à autre qu'elle essayait de loucher en douce vers lui. Lorsqu'elle remarqua qu'il avait compris son petit manège, elle explosa à nouveau.

- Putain, tu peux pas me lâcher une seconde!

- Il vous est déjà arrivée de commencer une phrase sans y inclure une seule insulte? Qu'est-ce que j'ai fait?

- Tu me mates comme un vieux pervers que t'es sans doute. Espèce de pédophile!

- On ne peut pas dire que vous ayez le sens de la mesure.

- Pfff. Je t'en donnerai moi du sens de la mesure, pauv' mec.

Décidément, il n'y avait rien à attendre d'elle. Pourtant, tout au fond de lui, quelque chose de vague, d'imperceptible, un sentiment qu'il n'aurait su nommer ni bien situer, le poussait à entamer une conversation stérile. Ces premiers jours dans sa nouvelle vie l'avaient profondément changé, rien n'était plus

évident.

D'un mouvement sec, impulsion témoin d'un énervement latent, elle rangea son mobile dans une poche de son blouson de simili cuir. Fouilla dans son sac informe et en retira une sorte de collier en silicone. Elle enroula son cou et referma la boucle. Aussitôt les anneaux du collier se mirent en mouvement, comme un serpent qui s'enroule lentement. D'infimes impulsions quasiment imperceptibles. Mais il avait compris. Il eut un sourire qu'elle ne manqua pas de remarquer.

- Quoi? Toi, tu te fous de ma gueule et tu voudrais que je sois une gentille petite fille, cédant à tous tes caprices.

- Mmm, en matière de caprices, je pense que vous n'avez aucune leçon à recevoir, non?

- Hé ducon, tu ne me connais pas d'abord, hein? C'est ce truc là qui te fais marrer?

- Probablement. Ce truc là comme vous dites c'est un détendeur première génération. Ou encore un D.P.G si tu préfères. On en a vendu des millions.

- Comment ça, *on* en a vendu des millions?

Il laissa un temps s'écouler, à la limite de l'énervement. Il avait enfin trouvé une porte d'entrée. La communication allait forcément s'établir. En matière de relation publique il en connaissait un rayon. C'était son métier, en quelque sorte. Et il n'était pas trop mauvais à ce jeu-là. Plutôt brillant même.

- Je suis le concepteur du DPG.

- Ca veut dire quoi, ça, concepteur?

- Hé bien, pour simplifier, je dirais que j'ai eu l'idée de ce gadget, je l'ai inventé en quelque sorte.

- Quoi? Tu... vous avez inventé le DPG? Arrête de te foutre de ma gueule, vieux con. Inventé le DPG, et puis quoi encore? T'as vu ta dégaine. Tu m'as plutôt l'air d'un vieux clodo que du génial créateur de ça! ajouta-t-elle dans son langage vert en tendant le cou et y posant trois des doigts de chaque main.

- Roi un jour, mendiant le lendemain.

- Tu parles par proverbe maintenant.

- Proverbe! Magnifique. Vous faites des progrès, demoiselle. Je ne vous imaginai pas détentrice d'un tel vocabulaire.

- Oh, ça va, hein! Je peux aussi bien parler que toi, tu sais. Simplement ça me fout les boules tous vos mots compliqués, là. Comme si vous vouliez ne vous comprendre qu'entre vous.

- Entre nous?

- Ben oui, quoi! Les Messieurs en costard et tout ça.

- Les messieurs en costard? Mais je croyais que tu me prenais pour un clochard.

- Ouais, bon. Ça se voit tout de suite que t'es pas un glandeur. Je me demande bien pourquoi t'es là. T'as pas de bagnole? T'as viré ton chauffeur?

Silence. Une fois le poisson ferré, il faut lui laisser du champ. Ne pas s'impatienter outre mesure.

Ils restèrent là quelques longues minutes à regarder droit devant eux. N'y tenant plus, elle reprit, un ton en dessous.

- C'est vrai?

- Qu'est-ce qui est vrai?

- Ben, que tu, que vous, enfin ce truc là, le DPG.

- Hé bien?

- Vous en êtes l'inventeur?

- Parfaitement.

- Putain, ça me troue le cul, ça!

- Vous ne pourriez pas éviter vos grossièretés? De mon côté, je m'engage à parler plus simplement.

- Parler plus simplement! Mais c'est toute ton attitude, ton comportement qui pue le fric, tu vois pas ça?

- Un Sdf friqué...

- Ouais, bon, j'ai déjà dit que... Je sais pas. T'as été attaqué pour être en lambeaux, là?

- Attaqué! Ouais, c'est pas mal comme image, ça. Oui, on peut dire ça. Mais alors, pas détrossé par une minable bande de racaille de quartier si tu veux mon avis.

- Ah bon? De quelle racaille tu, vous voulez parler?

- Hé bien, il y a deux façon d'arnaquer le monde, gentille demoiselle (au mot gentille, elle fronça méchamment les sourcils, mais se retint). On peut... piquer (et l'on sentait un effort sur lui-même pour utiliser ce terme, qui ne faisait pas partie de son vocabulaire) le sac d'une vieille... braquer (même

effort) une supérette de banlieue, menacer quelqu'un au guichet d'un distributeur de billets. Et puis, on peut mettre en place un système pour se remplir les poches en toute impunité, le plus légalement du monde.

Je faisais partie de ce monde là, se fit-il la réflexion.

- Ah? Mais vous avez inventé ça.

- Justement. C'est là que réside l'arnaque.

- Quelle arnaque?

- Allez, vous n'allez pas me dire que c'est parfaitement efficace, ce machin.

- Hein? Bien sûr que c'est efficace! Pourquoi tu crois que je l'emmène partout avec moi.

- Ca vous rassure.

- Bien sûr que ça me rassure, mais c'est EFFICACE, putain! Ca masse les cervicales et puis ça détend. Je suis bien quand j'ai ce machin autour du cou.

- Je ne dis pas le contraire.

- Je comprends pas, là. T'as inventé ça, et maintenant tu dis que ça ne vaut rien.

- Hola, j'ai jamais dit que ça ne valait rien. Juste que ça n'est pas plus efficace que de se masser le cou.

- Ah ouais? T'as déjà essayé de masser ton propre cou, toi?

- C'est pas difficile. Et il essaye de passer ses doigts sur sa nuque dans un mouvement, un roulement peu aisé. Au bout d'une minute, il renonce.

- Ah, ah, Monsieur je sais tout. C'est facile, hein? On attrape vite des crampes. Non, rien ne vaut ce machin là.

- A part... un petit ami, peut-être?

- Un mec? Tu parles! Ils sont tous débiles, oui. Y'a que le foot et les motos qui les intéressent.

- Pas tous quand même.

- Oh non. Y'a aussi les premiers de la classe qui considèrent les filles comme des garçons pas fini, et puis deux ou trois mecs mignons mais qui le savent et qui se servent de toi comme d'un kleenex. Non, les mecs, merci bien!

- Tu préfères peut-être les filles...

- Ca va pas, non? T'es un gros pervers toi, putain! C'est ça le

problème avec les vieux. Ils ont peut-être des choses à dire mais on en revient toujours à *ça*. Y'a pas que le cul dans la vie, bordel!

- Exact! Y'a le sexe aussi.

Elle le regarde fixement pendant quelques secondes suspendues, de ce regard étonné et mauvais qui est le terreau du pire... comme du meilleur. Alors, elle éclate de rire. Ils rient tous les deux de bon cœur. Sans savoir pourquoi au juste. La blague n'est que le déclencheur de quelque chose d'enfoui, qui ne demandait qu'à s'extérioriser, se répandre, se propager.

Le rire rassemble tandis que les larmes divisent. Le rire est communicatif alors que les pleurs sont solitaires. Et pourtant nous pleurons toujours pour les mêmes raisons mais nous ne rions pas des mêmes choses. Lorsqu'on partage un rire, c'est une connivence bien supérieure qui s'ouvre. Un niveau de complicité inédit, le début de quelque chose qui a à avoir avec une sorte d'amitié.

- Putain, ça fait longtemps que je n'ai pas rit comme ça (et, dans un hoquet, elle ajoute, détendue) ça fait du bien.

- Comme de manger un steak.

- De quoi?

- On dit qu'un bon rire équivaut à un steak.

- C'est complètement con.

- Pas sûr. C'est aussi bon pour la santé, sans les risques de cholestérol.

- Rire n'a jamais nourri personne.

- Hé, pas si sûr. Tu te sens comment, là?

- Magnifique! Tiens, j'ai même plus besoin de ça. Et d'un geste machinal, elle ôte le collier.

- Tu vois bien que ce n'est qu'un gadget. Partager un rire est plus efficace, non?

- Ok, ok. Mais pour partager comme tu dis, il faut être deux. (un silence, puis) mais dis donc, tu m'as tutoyé, là?

- Oui. Je crois que oui. C'est défendu? Tu préfères pas?

- Non, non, non. Jamais personne, même pas les profs ne m'avaient vouvoyé. Ca surprend. Alors, après.

- Disons que j'ai un peu de mal avec le tutoiement. Un peu

comme quelqu'un qui se tient à dix centimètres de ton visage lorsqu'il te parle.

- Ouais, je vois. J'ai horreur de ça. Y'avait un mec au bahut qui faisait toujours ça. Je le déteste! En plus ceux qui font ça ont toujours une haleine de chameau.

- C'est sûr! La loi de l'emmerdement maximum. Le rire se propage à nouveau entre les deux.

- L'emmerdement maximum. C'est quoi ce machin?

- Ben, tu vois, c'est quand tu attends aux caisses du supermarché et que la file d'à côté avance plus vite, quand tu t'aperçois qu'il ne reste plus de sauce tomate quand tu veux absolument manger des spaghettis ou qu'une tache tombe toujours sur un vêtement neuf et jamais sur un vieux t-shirt.

- Ah ça, oui! C'est vrai tout ça! Et il y a une loi pour ça? Comme la gravité, tout ça?

- Non, non (il rit). En fait, je crois que c'est le hasard, les coïncidences. Mais qu'on les remarque davantage parce qu'elles s'enchainent dans les mauvais moments.

- Je ne comprends pas.

- Tiens, le loto par exemple. Tu dois surement penser que c'est incroyable qu'on puisse trouver les six numéros, non?

- Ouais. Y'en a qui ont de la chance.

- La chance n'a rien à voir avec ça. Combien de gens y jouent chaque semaine, à ton avis?

- Je sais pas. Des milliers je suppose.

- Des milliers! Des millions, oui! Et plusieurs grilles. Ca fait des milliards de combinaison au total. Et la loi des probabilités permet à un joueur de toucher le gros lot.

- Encore une loi.

- Oui. Mais celle-ci est vraie.

- Moi, j'y crois pas. Regarde, tu prends un dé et tu le lances. Hé bien y'a toujours des chiffres qui reviennent plus souvent que les autres.

- Parce que tu ne le lances pas suffisamment. Essaie quelques millions de fois, tu verras. Chaque chiffre sera sorti à peu près le même nombre de fois.

- Des millions de lancer! C'est bien un boulot de chercheur, ça!

- Oui, tu peux le dire.

Il s'était établi, sur la base d'une conversation déliée, légère et empreinte d'humour, une nouvelle relation entre une ado mal dans sa peau et un ex millionnaire des affaires. Singulier partage. La jeune fille devint plus grave soudain.

- Qu'est-ce qui t'es... vous est arrivé?

- Oh, tu peux continuer à me tutoyer tu sais.

- Oui, désolée. J'ai un peu de mal avec les autres. Je ne sais pas comment leur parler.

- Alors, tu leur parles mal.

- Ouais (soupir). Je suis toujours sur la défensive, j'ai besoin de créer une barrière pour me protéger.

- C'est normal. Tu te sens fragile, alors tu te replie sur toi. Tiens, je t'appellerai l'hérisson.

- Hérisson? J'aime bien. C'est mignon.

- Il paraît que ça porte chance d'en avoir un dans son jardin.

- Probable, moi j'ai pas de jardin de toute façon.

- T'habites dans une tour, un appartement minuscule et crasseux?

- Exact. Putain, mais... désolée, je veux dire, c'est incroyable, comment tu peux savoir ça? T'es magicien?

- Non, non... Disons que tu me rappelles un petit garçon perdu, il y a bien des années. Un petit garçon à qui on avait enlevé tous ses rêves... et qui a dû s'en créer de nouveaux.

- Ce petit garçon... c'était... toi?

- Oui. Tu vois, toi aussi tu peux être perspicace.

- Perspicace?

- Oui. C'est quand on voit au-delà des apparences. Mais dis donc, tu as des progrès à faire en vocabulaire. Pourquoi tu n'es pas au lycée?

- Pfff. C'est tous des branl... des... euh, ça me gave, quoi!

- Inutiles, superflus, dérisoires, insignifiants, vains, infimes, banals, anodins, négligeables, superfétatoires...

- SUPERFETATOIRES!!!

- Parfaitement. Tout ce qu'il y a de plus français, Mademoiselle. Tu vois, la liste des équivalents à « branleur » est longue et, de surcroît (elle tique), en plus si tu veux, ils expriment chacun une



nuance. La langue française est si précise qu'on trouve toujours le mot juste pour exprimer sa pensée. Encore faut-il les connaître ces mots et les pratiquer, sinon on ne peut plus se faire correctement comprendre et on utilise des mots « à peu près », ou encore la grossièreté et la violence. Lorsqu'on a plus les mots, on utilise ses poings.

Un nouveau silence s'installe. Il y a dans cette absence de parole une connivence, presque une complicité. On ne ressent plus la tension qui, il y a quelques minutes à peine, flottait dans l'abribus, comme l'électricité précédant l'orage. La pluie continue de tomber mais plus finement. Il reprend.

- Il ne passe jamais de bus par ici?
- Si. Mais pas souvent. Comment tu peux savoir autant de choses?
- Autant de choses sur quoi?
- Sur tout. Sur la vie. Sur *ma* vie.
- Mais je sais rien sur ta vie.
- Peut-être mais tu me donnes l'impression de me connaître mieux que ma propre mère.
- Ne dis pas ça. Personne ne peut connaître quelqu'un mieux qu'une mère.
- On voit bien que tu ne la connais pas.
- Qu'est-ce qui ne va pas?
- Hé bien, ils sont, je veux dire mes parents, ils sont... comment dire? Ils n'attendent rien de la vie.
- Peut-être qu'ils sont simplement découragés. Tu sais, c'est difficile parfois.
- Non, c'est pas ça. Mais je trouve qu'ils bradent leur vie.
- Comment ça?
- Ben, ils n'ont pas d'ambition.
- Oh, tu sais, l'ambition. Ça ne fait pas faire que de belles choses. Ils font quoi dans la vie?
- Ma mère bosse dans un supermarché. Elle jette les produits qui ont dépassé la date limite et mon père il est chauffeur de bus. Pas de quoi parader, hein?
- Je trouve que c'est très honorable comme travail.
- Honorable? Pfff, ce sont des ratés, oui! Ma mère voulait être

chanteuse. Mon père... Je ne parle pas beaucoup avec lui.

- Comment tu peux oser dire ça? Ratés! Tu sais ce que c'est qu'un raté, au moins?

- Ouais, puisque j'en ai deux sous le toit de la maison.

- As-tu imaginé qu'ils sont utiles, tout simplement. Sans ta mère, les clients du magasin pourraient acheter des produits périmés et tomber malade. Quant à ton père, pense à tous les gens qu'il transporte chaque jour. Il leur permet d'aller à leur travail, d'aller au cinéma, d'aller voir leurs amis, de changer d'air tout simplement.

- Tu parles! N'importe qui pourrait le faire, ça.

- Je m'en sens totalement incapable, moi. Conduire un bus. Tu te rends compte de la responsabilité qu'il a, ton père? Derrière son volant, il est le patron de ses passagers.

- Putain... pardon, il est patron! Hé bien on dirait pas, à le voir.

- Tu sais, l'apparence des gens est souvent trompeuse. Tu l'as admis toi-même en me voyant.

- Toi, c'est pas pareil, on voit tout de suite que t'as, que t'as eu du fric.

- Et alors? Tu crois que c'est important?

- Ben, un peu, oui.

- Tu voudrais gagner de l'argent, plein d'argent quand tu auras un travail?

- Je connais personne qui ne veuille pas gagner de l'argent.

- Détrompe toi. Tu penses que le médecin qui part au bout du monde soigner les pauvres le fait par amour du gain? Tu m'as dit que ta mère voulait être chanteuse. Tu crois que les artistes veulent à tout prix gagner des fortunes? Ils vont au bout de leur passion, et pour la grande majorité c'est plus souvent le chômage que la gloire.

- Je suis d'accord. Mais c'est quand même mieux que de vivre comme des clodos. Et puis, tu dis qu'il faut vivre sa passion. Hé bien, mes parents, leur boulot, c'est pas leur passion.

- Ils ne sont pas les seuls. Ils n'habitent pas un château mais ils ne sont pas à la rue quand même. Je suis certain qu'ils t'ont toujours donné ce que tu voulais (il regarde ses habits de marque).

- Ouais, d'accord. Mais c'est pas ça. Bien sûr qu'on ne meurt pas de faim. C'est Balzac, ça.
- Non, c'est Victor Hugo.
- Hein?
- Les misérables, c'est Hugo.
- Ouais, bon, va pour Victor. Ce que je veux dire c'est l'espoir qu'ils ne m'ont pas donné.
- Allez, ne me dis pas qu'ils n'ont pas d'ambition pour toi.
- Si, peut-être. Je ne sais pas. J'ai l'impression que je vis dans un monde fini où tout a été fait, expérimenté. Y'a plus rien de nouveau à découvrir.
- Là, tu te trompes lourdement.
- Ah bon? Dis moi une seule chose de vraiment neuve qui soit arrivée récemment?
- Ce... Machin, le DPG.
- Tsss. C'est qu'un gadget, tu l'as dit toi-même!
- Et toi, tu m'as certifié qu'il te rendait la vie moins pénible.
- Non, j'ai pas dit ça. Ça me détend. C'est différent. La vie c'est autre chose. Le gars qui inventera un truc pour soulager le mal de l'existence, il se fera des cou... bref, il sera riche.
- Tu sais combien ça m'a rapporté le DPG?
- ???
- Six millions d'euros. Pas mal, hein?
- Pour quelqu'un qui dénigre le fric, c'est pas mal en effet.
- Je ne dénigre pas le fric. Il ne faut pas en faire un but, c'est tout.
- Et c'était quoi ta motivation, alors?
- C'est un peu compliqué, là.
- Ouais, c'est toujours compliqué quand on pose une vraie question à un adulte et qu'il ne veut pas -ou ne sait pas- répondre.
- Disons qu'il faudrait expliquer certaines choses. Ça prend du temps.
- Vas-y! J'ai tout mon temps, tu vois.
- Je ne sais pas si c'est vraiment intéressant. Tu sais, lorsque tu parlais de tes parents... Hé bien, moi je suis bien moins qu'eux au jour d'aujourd'hui. Je suis une merde.

- Houla! Monsieur le défenseur de la langue française, vous vous lâchez dangereusement. Reprenez-vous, voyons!
- De nouveau, un rire complice. Mais pas le fou-rire de tout à l'heure, plutôt un sourire lourd de sous-entendus, qui les rapproche un peu plus.
- Bien mademoiselle. Je vais châtier mon langage.
- Ca ira pour cette fois, mais ne vous avisez pas de recommencer.
- J'ai vécu comme un petit sauvage quand j'étais enfant. Je gambadais dans la forêt toute la journée. Et puis un jour...

Le pré vrombit sous l'assaut de milliers d'insectes, butinant d'une fleur à l'autre. C'est une matinée déjà chaude d'un printemps trop précoce. Toute la vallée semble s'être transformée en paysage de carte postale. Le vert tendre des prés où éclosent tant de fleurs, taches de jaune, blanc et rose pâle est rehaussé par un vert plus sombre émanant de la forêt de résineux, semblant être l'ombre des herbages. Quelques nuages, moutons de soie, égayent un ciel trop bleu.

Une journée idéale.

Une journée parfaite.

Une journée funeste.

Bien avant l'aube, une fumée s'échappant de la cheminée de la petite maison située à l'orée du bois, une lumière jaunâtre transparait derrière des vitres voilées de rideaux en dentelle.

Dans l'unique pièce du rez-de-chaussée, s'affaire un homme. Il avale d'une main un bol de café noir tandis qu'il croque machinalement dans une tartine beurrée. Il jette un coup d'œil par la mince ouverture. Dehors, les ténèbres se disloquent lentement mais on ne perçoit pas encore la lueur d'un jour nouveau, là-bas, au bout de la vallée, à l'est. Sans se retourner, il fait

- Il a encore gelé à pierre fendre, ce matin.

Elle n'a pourtant fait aucun bruit, se déplaçant comme un chat, mais il sait qu'elle est là, juste derrière lui. Elle se hisse sur la pointe des pieds et dépose un baiser sur sa nuque.

Il aimerait se retourner, la prendre dans ses bras mais l'idée ne lui vient pas. Pourtant il l'aime, sa Marthe, sa femme. Mais il n'a jamais vu ses propres parents ne seraient-ce que s'embrasser. Plutôt si. Une fois. C'était lors du mariage d'un vague cousin. Ils avaient valsé à s'en faire tourner la tête. Exténués, ils s'étaient alors effondrés sur le banc à côté de lui. Et, d'un geste rapide, sa mère avait embrassé son père sur le coin des lèvres. Il avait douze ans.

- Allez, va. Tu vas être en retard.

Et, d'un geste maternel, elle lui tend sa veste de coton bleu et sa casquette dont la teinte est délavée. Le chef d'atelier, un Monsieur qui avait fait les écoles, lui avait dit un jour

- René, si le bleu de votre casquette est passé, c'est à cause de la lune, de son rayonnement.

Ce matin, en mettant un pied dehors, il lève la tête vers l'astre responsable du vieillissement de son couvre chef et il a l'impression que ses rayons le transpercent lui aussi. Jusqu'alors il n'avait jamais songé qu'un jour, dans quelques années bien entendu, il serait vieux. Il n'aurait plus à partir dans la froidure du matin, été comme hiver, pour aller gagner sa croûte. On lui accorderait à lui aussi la retraite des ouvriers. Et ce serait alors tous les jours Dimanche. Il pourrait bichonner son carré de jardin où chaque nouvelle saison il cultive quelques plants de poireaux, une rangée de pomme de terres, une dizaine de salades, des choux... Bref, autant de choses qu'on n'a pas à acheter. Avec ça, une paire de clapiers. Il pense qu'il pourrait alors élever quelques poules aussi. Pour les œufs et puis, il aime encore bien leur chair rôtie, à la peau croustillante.

En s'éloignant de la petite maison, traversant le petit pré en pente douce, il pense à tout ça, René. Dans son dos, la petite mesure s'enveloppe d'obscurité, un panache de fumée bien blanche s'échappant du toit de tuiles orangées. Sans se retourner, il sait que ça à l'air d'une locomotive immobile dans la nuit.

Au premier étage, une petite main écarte timidement les rideaux, regardant son père s'éloigner dans le petit matin.

Il ne le reverra jamais plus.

Il s'était tut.

L'adolescente n'osait pas dire un mot. Elle savait que ce n'était pas le moment de dire une connerie, pas le moment de dire quoi que ce soit.

La pluie avait cessée.

- Ce qui se passe dans l'enfance c'est primordial. Ce sont nos fondations, sur lesquelles on se construit ensuite. Ou on se révolte.

- Mais on ne choisit pas quand on est enfant.

- Non. Mais choisit-on davantage lorsqu'on est adulte? J'ai un doute, là. Je croyais avoir mené ma vie comme je l'entendais et je m'aperçois que j'ai juste réagi à un manque, à une blessure. Et maintenant, le destin m'a fait payer mon arrogance.

- C'est arrivé comment?

- Comment quoi?

- Hé bien, on ne devient pas clodo, heu, misérable comme ça.

- Ca va plus vite que tu ne le crois, je peux te l'assurer. Plus vite que JE ne le croyais en tout cas.

Un contrat qui foire (elle fronce les sourcils), qui échoue, des démêlés avec le fisc...

- Ah? Tu truandais les impôts? Il eut un sourire.

- Je truandais tout le monde, je pense. Alors un peu plus, un peu moins.

- Ouais. Bref, t'étais un vrai salaud, alors?

- Tu vas un peu vite là quand même. Dans ce monde où règnent l'argent et les affaires, il n'y a pas de place pour les gentils, tu sais.

- Oui, je sais. C'est pour ça que votre monde, je le déteste.

- C'est aussi le tien, par la force des choses.

- Pourquoi ceux qui tiennent les rênes doivent ils nous emporter avec eux dans leur voyage?

- Très bonne question! On devrait avoir le choix. Le choix de ses idées, de sa vie. Mais nous sommes tous dans le même bateau.

Ce que je regrette, c'est pas tant d'avoir arnaqué quelques requins, ni même l'état français, tu vois. C'est d'avoir raté ma

vie avec ma femme, mes enfants.

- T'as des enfants?

- Oui. J'avais.

- Ah? Ils sont...

- Non, non. Ils sont bien vivants et débarrassés de leur connard de père.

- Tu t'es barré?

- Même pas. C'est elle qui en a eu marre.

- Ca, je peux le comprendre. Il n'y avait presque pas d'humour dans sa réplique. Il la regarda intensément.

Une scène apparut.

C'est une veillée de Noël.

Il est seul dans une luxueuse chambre d'hôtel, quelque part en Russie. Il venait de signer un important contrat sur un nouveau gadget et s'était laissé griser par une longue balade en moto des neiges sur l'immensité des étendues septentrionales.

Il compose un numéro à l'international. Le bip bip du téléphone semble voyager par delà les plaines de l'Europe avant d'accrocher une sonnerie plus nette. A la troisième impulsion, quelqu'un décroche. C'est une toute petite voix. Parlant français. Il n'a plus entendu un mot de sa langue natale depuis une bonne semaine, comme si quelque chose le replongeait dans un passé révolu.

- Allo, papa?

Il a reconnu le timbre de son grand garçon, Bastien, bientôt neuf ans... ou dix peut-être. Un désarroi s'empare de lui. Ne plus savoir l'âge de son enfant. Il calcule, cherche des points de repères, jalons d'une vie qu'il ne voit pas passer. La petite voix s'impatiente. Elle lui a posé une question qu'il n'a pas entendue. Devant son insistance, il repense au cadeau.

- Regarde dans le garage, sous l'escalier, bonhomme.

Une voix désabusée lui répond. Elle n'a plus l'entrain qu'elle avait il y a à peine dix secondes.

- Ouais, le cadeau, je sais. Tu n'as pas répondu à ma question, papa.

- Qu'est-ce que tu veux savoir, bonhomme?

- Quand est-ce que tu rentres?  
- J'ai encore quelques petits détails à vérifier ici. Je serai là pour la fin de l'année, ne t'inquiète pas.

- Papa? Tu viendras à la fête de l'école, dis?

La voix est plus fluette encore. C'est celle de Mathilde, la benjamine, sept ans. Là, il en est sûr. Bastien, lui, aura dix ans en février. Tout lui revient maintenant. Comment a-t-il pu oublier?

- Papa, tu m'entends?

- Oui, oui, chérie. Tu as découvert ton cadeau toi aussi?

- Non. Bastien, il fouille partout, lui. Et puis je m'en fiche du cadeau.

La communication a été coupée.

Dix secondes plus tard, le combiné vrombit. Il décroche. Une voix ferme de femme habituée à donner des ordres résonne.

- Excuse-les chéri. Ils sont un peu déçu que tu ne sois pas là ce soir.

- C'est pas grave. Ca va, à la maison? Vous êtes aux Saulières?

- Oui, comme convenu. Bastien a trouvé ton cadeau. Je ne te cache pas qu'il est déçu. Il aurait préféré que tu sois là pour jouer avec lui. Tu sais qu'il a neigé tout hier?

- Oh, tu sais, la neige. Ici, il n'y a que ça.

- J'imagine, oui. Mathilde espère que tu viendras à la fête de son école. Elle présente un numéro de magie et a bien envie que tu sois son faire-valoir. On a droit à ses répétitions tous les jours ici.

- C'est quand?

- Le spectacle? Le 27, à vingt heures, dans la salle François Mitterrand.

- Hmm, le 27. Je crois que ça va être serré, là.

- Fais un effort. Tu sais les enfants t'en veulent un peu d'être absent. Tu as loupé leurs anniversaires l'an passé. Je me demande parfois...

- Tu te demandes...

- Non, rien. Tu me manques, tu nous manque.

- Oui, moi aussi.

Il avait raccroché. S'était endormi, vaguement inquiet, à peine



troublé. Le lendemain, la frénésie des affaires qui rythmait sa vie avait fait disparaître toute trace de doute.

Aujourd'hui, sous cet abribus, à côté d'une ado qu'il ne connaît même pas, ce souvenir, ces paroles, prennent une toute autre importance. Il s'aperçoit qu'il a depuis toujours considéré ses enfants comme des objets, une décoration un peu turbulente, joyeuse et colorée. Qu'il n'a jamais été présent. Qu'il a toujours acheté son absence par de somptueux cadeaux. Les enfants, eux, avaient vite compris que plus le cadeau était cher, plus l'attention de leur père était vide. Ils en étaient venus à espérer de vulgaires et banals petits cadeaux ordinaires pour retrouver leur papa. Même lorsqu'il était présent, il n'était pas avec eux. Il ne partageait pas leurs jeux, ne s'intéressait qu'en surface à leurs petites vies, leurs désirs, leurs tourments, leurs envies et leurs déceptions. Ca auraient pu être les enfants d'un autre, de parfaits inconnus.

En réalité, c'est sa femme qui avait voulu avoir des enfants. Lui ne vivait que pour et par ses affaires. Les enfants, parfaits, un garçon puis une fille, que demander de mieux? Il les considérait comme faisant partie d'un tout, un passage obligé, comme le grand appartement dans le XIIIème, la maison aux Saulières, la semaine de ski tous les hivers et les vacances au bout du monde en Juillet. De plus en plus souvent, il ne les accompagnait même plus. Ils n'étaient que des accessoires à sa frénésie de réussite. Les bornes du succès, les appareils de la prospérité, les ostentations de la fortune.

Là, assis au milieu de nulle part, à côté d'une jeune inconnue, il prend conscience que sa vie n'était qu'un gigantesque ballon de baudruche gonflé et que, maintenant, il ne lui reste que quelques morceaux de caoutchouc entre les doigts.

- Vous allez bien?

- Hein?

- Vous... tu as une tête! Ca va? Tu ne vas pas avoir un malaise, hein?

- Non, non, rassure toi. Ca va passer. Je me rends simplement compte que j'ai été un gros nullard avec mes enfants.

- Ah? T'inquiète pas trop, vous êtes pas mal dans ce cas.

Il se lève comme s'il émergeait d'un long sommeil, en ayant la vague impression qu'il se trouve à des milliers de kilomètres d'ici. Loin, très loin de sa vie d'avant. Il s'avance sur le trottoir. Le soleil donne à nouveau, transformant toute l'humidité en une vapeur qui s'insinue par les pores de la peau.

- Tu vas où?

- Je ne sais pas. Vers l'est. Vers mes racines. Je n'ai plus rien à attendre ici. La grande ville c'était le territoire de celui que j'étais avant. Je ne m'y reconnais plus.

- Au moins, toi tu as eu une vie... avant.

- Mais toi, tu l'as devant toi, ta vie. Tu peux en faire ce que tu veux, éviter les erreurs que j'ai commises.

- Ah? Tu crois vraiment qu'on peut choisir? Au pire refaire les mêmes choses que ceux qui nous ont précédés.

- Je suis sûr que tu sauras trouver ta voie. Quand on croit à quelque chose, en quelqu'un, tout est possible.

- Mouais, merci quand même... Moi, c'est Barbara, avoue-t-elle en lui tendant la main.

Davantage surpris par le geste que par le prénom qui semble sorti d'un vieux polar américain en noir et blanc, il prend sa petite main dans la sienne.

- Hubert.

Et il s'éloigne accompagné d'un rayon de lumière qui semble n'éclairer que lui.

Cette simple poignée de main lui a soulagé le cœur. Il est d'une légèreté incroyable tout à coup. Pourtant des mains, il en a serré. Des saluts de convenance, des bonjours de façade. Sa vie n'était qu'une vitrine. Luxueuse, mais sans profondeur. Une simple conversation avec une ado un peu paumée a rallumé des braises qu'il croyait définitivement éteintes.

Il marche d'un pas aérien. Il pourrait aller au bout du monde. Il sait quel est son but maintenant. Il se doute pourtant que le chemin sera aussi important que la destination.

- Six convives -

De vastes étendues ont fait place aux petits pavillons qui avaient eux-mêmes remplacé les larges immeubles salis de la capitale. Ici et là quelques bosquets, parfois une étendue d'eau.

Il marche depuis deux jours. L'euphorie éprouvée suite à la rencontre avec la jeune fille a laissé place au doute. Il comprend maintenant pourquoi les oiseaux sont si nombreux en ville. Il n'a pas mangé depuis qu'il a épuisé ses maigres provisions. Ici, même les containers ne contiennent pas de déchets. Ils sont remplis à craquer d'emballages, pas un gramme de nourriture. Les campagnards auraient-ils meilleur appétit que les citadins? Ou sont-ils tout simplement plus économes, sachant la valeur des choses? Il va devoir faire preuve d'inventivité. Déjà, il sent son estomac le tirailler et son pas s'est ralenti. Il a passé les deux dernières nuits à l'abri d'une grange abandonnée puis d'un local équivoque : à quoi pouvait-il servir?

Il regarde les troupeaux de bovins ruminer lentement dans les prés qu'il longe pendant des heures et il lui vient une envie viscérale de viande. Lui qui ne se nourrissait plus que de plats élaborés, sophistiqués, raffinés, délicats à base de poisson et de crustacés la plupart du temps, jamais de viande rouge.

- Nous sommes ce que nous mangeons. Cette maxime lui revient en tête. Où l'a-t-il entendue déjà?

Un grelot retentit au loin le sortant de ses réflexions métaphysiques.

Une antique 4l qui avait dû être blanche dans une vie antérieure s'approche lentement. Le bras sorti par la vitre et pendant sur la tôle, le conducteur ralentit à son approche.

- Vous allez loin?

- Plus loin que vous ne le pensez assurément.

- Mais encore? Je peux vous emmener.

- Non merci.

- Ca ne me dérange pas, y'a une place libre, autant en profiter.

- C'est gentil... Disons que je fais un pèlerinage. Je me suis promis de n'utiliser que mes jambes.

Le conducteur s'arrête totalement. Jusqu'ici il avançait au pas,

ne ralentissant pas l'allure du marcheur.

- C'est pourtant pas la direction de Compostelle par là, non?

Hubert s'est arrêté lui aussi.

- Mon Compostelle à moi est dans cette direction, fait-il en levant le menton droit devant lui.

- Ah? Puisque c'est ainsi. De toute manière, je ne vais pas loin. Jusqu'au prochain village. Une petite bicoque aux volets verts. Au plaisir!

Il a crié les derniers mots, s'étant remis en marche dans un brinquebatement que n'offrent plus les berlines actuelles.

La faim se rappelle soudain à tous ses membres, son estomac est une pierre tranchante qui tressaute dans son ventre.

Était-ce une invitation? Il doit avoir une sacrée dégaine à trainer ses pas depuis trois jours. Il ne doit pas sentir la rose non plus. Machinalement, il inspire un grand coup, gonflant ses poumons de la puanteur de ses aisselles. Il ne perçoit rien. On ne s'aperçoit jamais de sa propre odeur, pas plus qu'on ne s'entend parler.

A l'entrée du village se dresse effectivement une modeste maison bardée de lattes de bois et aux volets vert sapin. Un enclos fait d'une barrière de bois pas plus haute que ne peut le franchir une bonne paire de jambes protège théoriquement un endroit qui respire l'accueil et la convivialité. Une large table trône à l'ombre d'un cerisier où une balançoire a été suspendue à la branche la plus solide. Et partout des fleurs, sans aucun ordre, comme poussées là par le hasard plus total et qu'on ne se résigne pas à arracher. Il y a un enchevêtrement de vélos appuyés contre le tronc du cerisier et la rustique 4l garée sur le trottoir, en bord de la route qui n'ose devenir rue dans ce si petit village. Tout le monde doit se connaître et s'appeler par son prénom, songe-t-il. Puis, une idée lui traverse l'esprit. La ville déshumanise l'homme car elle n'est pas à taille humaine. L'évolution n'a pas eu le temps de nous changer profondément. Au fond de nous, nous ne sommes encore que les hommes des cavernes, habitués et rassurés lorsque nous sommes en petits groupes, en clans. Nous cherchons instinctivement à nous regrouper en tribu, à former des groupes, des associations. Les

grands rassemblements (concerts, matchs de football, défilés militaires) ne nous valent rien. Pas plus qu'une vie d'ermite.

- Vous tombez bien, nous allons nous mettre à table!

Hubert se retourne, surpris. Le conducteur de la 4l débouche de la porte d'entrée grande ouverte (il n'avait pas remarqué ce détail) les bras chargés de couverts où se tiennent une demi douzaine de verres posés en équilibre instable sur une poignée de couteaux et de fourchettes.

- Je ne savais pas que vous teniez une auberge.

L'homme s'arrête un moment, interloqué, puis dépose son chargement sur la grande table.

- Une auberge? Grand Dieu, non! Il y a toujours quelques amis qui viennent déjeuner quand il fait aussi beau, et s'avancant en tendant une main franche : Joël. Bienvenue chez nous.

- Je m'appelle Hubert.

Il a quelque peu hésité avant de prononcer ce prénom qu'il n'utilise plus, même sa mère ne l'appelle plus comme ça. Sa mère ne l'appelle plus de toute façon.

Il semble renaître.

- Alors, vous êtes des nôtres? Mais ce n'est pas une question.

- Je peux vous aider?

- Exactement, voilà la bonne question! Il suit Joël à l'intérieur de la petite maison qui se révèle spacieuse, comme par magie.

- Ah! Vous êtes surpris vous aussi, hein? On ne croirait pas vu de l'extérieur. Mais ma Julie est un as pour l'agencement et le rangement... ce qui n'est pas mon cas, je dois le reconnaître.

Un petit rire illumine son visage bronzé où quelques rides partent du coin de l'œil vers les tempes. La mâchoire volontaire, le sourire loyal, le nez droit et les pommettes hautes. Un vrai visage de montagnard, juste patiné par le vent et le soleil.

Hubert ne dit rien. Il n'a pas encore l'habitude de ces rapports francs, sans nul sous entendu, empreints d'une confiance qu'on offre d'emblée, sans calcul. Ce que l'on appelle des relations humaines en somme.

Il se retrouve les bras chargés de condiments, de serviettes, deux plats et une carafe tandis que Joël s'est emparé de quelques bouteilles qu'il tient fermement entre ses doigts musclés.

Julie apparait tandis qu'ils organisent la table. Elle porte un bouquet de fleurs mélangées sans ordre dans un vase bleu ciel.

- Enchantée. Je suis Julie. Joël et Julie, quoi! Et les deux tourtereaux rient de plus belle, s'embrassant sans chichi. Cela étonne Hubert. Ils n'ont visiblement plus vingt ans et semblent partager leur existence depuis plusieurs années et pourtant, ils se comportent comme si ils étaient au début de leur passion.

Des dizaines de questions l'assaillent mais il ne sait pas comment les formuler.

- Jo! L'apostrophe stéréophonique provient de deux joyeux lurons vêtus d'une combinaison verte comme les éleveurs de bovins en portent constamment.

Joël fait de rapides présentations, accaparé par la disposition des couverts et tout à la joie de vivre l'instant présent, de partager la dernière plaisanterie, de retrouver des copains.

- Marc et Luc. Ils sont frangins. Ils s'occupent de la moitié des terrains de la commune. Cent pour cent bio. D'ailleurs, les trois quarts du repas provient de chez eux!

Une jeune femme aux cheveux masqués par un foulard fuchsia, précédée par une ribambelle de gamins bondissants, débarque comme si quelqu'un avait sonné la cloche.

- Salut Margueritte!

Ce n'est alors plus qu'embrassades, éclats de voix enjoués. Un joyeux tintamarre où les enfants, qui ne sont en réalité que quatre, piaillent comme un poulailler à l'approche du loup. Hubert rit de bon cœur, passe les plats, se ressert à la bonne franquette, on remplit son verre qu'il vide sans s'en rendre compte. Personne ne lui demande quoi que ce soit. Il est accepté par ce petit comité comme s'il avait toujours habité ce village. On parle beaucoup, mais de choses futiles, on plaisante, on échange des recettes. C'est un tourbillon, une tornade qui emporte tout, laissant les idées noires et la mauvaise humeur au placard. Hubert se laisse porter par cette allégresse qu'il n'a jamais connue. Il est un peu ivre. Remarquant son air songeur, Joël lui glisse:

- C'est un petit rouge d'un ami viticulteur qui vit dans le midi. Idéal pour accompagner le repas du midi et ses turbulences.

Il a prononcé ce dernier mot en clignant de l'œil, ayant repéré l'air désorienté d'Hubert.

Il n'y a que dix personnes autour de la table, dont quatre enfants, mais c'est une vraie fête, un véritable banquet. Hubert est conquis.

Alors, un souvenir enfoui si profondément en lui qu'il l'avait oublié, chassé d'une mémoire forcément sélective, ressurgit, comme réactivé par un catalyseur choisi.

Il a l'âge des gamins qui virevoltent autour de la table. C'est une matinée froide de Février. La veille, on a fêté la Chandeleur et un vieil oncle qu'il ne connaissait pas, venu de la lointaine plaine d'Alsace, emportant avec lui un accent exotique aux yeux de l'enfant, avait préparé des crêpes au grand Margnier. Ses six ans ne lui avaient permis que d'en avaler une, une seule. Puis il était allé se coucher, terrassé par sa première ivresse. Une sensation qu'il retrouve là, au milieu de gens vivants, partageant un repas simple mais savoureux, dégustant un petit vin qui rend gai. Ce matin là, le gel avait croûté la neige en surface. Lorsqu'il s'était réveillé, d'étranges odeurs lui parvenaient et une agitation peu commune remplissait l'air, devant leur petite maison. Sa mère et son père avaient revêtus des blouses qu'il ne leur connaissait pas. Se frottant les yeux, il avait découvert alors la masse imposante d'un cochon, allongé sur une large table en bois, sur lequel sa mère vidait lentement un broc rempli d'eau bouillante tandis que son père et l'oncle Alsacien raclaient la peau de l'animal à l'aide d'immenses couteaux qui l'avaient effrayé.

Des voisins étaient alors venus aider tout le reste de la matinée et on avait gardé toute l'assemblée à déjeuner. C'est cette ambiance bon enfant qui lui revenait maintenant en mémoire. On partageait des mets simples, arrosés d'un vin sans prétention auquel il n'avait bien entendu pas eu droit, sa mère s'étant un peu alarmée de son état, la veille, après avoir ingurgité une seule crêpe de l'oncle.

Il régnait dans la petite pièce qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de lieu à vivre, une ambiance de fête comme il

la retrouvait maintenant, parmi ces gens qu'il ne connaissait pas encore il y a une heure.

Tous ces sentiments le submergeaient. Il faisait l'expérience de la vie, la vraie, pas celle des affaires, des paroles qui n'avaient de valeur qu'accompagnées d'épais contrats, de déjeuners qui n'étaient qu'accessoires ou prétextes et d'un continuel stress alimenté par la peur de ne pas être à la hauteur. Toujours être sur ses gardes, à s'exprimer systématiquement en langage codé, à double sens, pétri de sous entendus. Ici, pas de langue de bois, de propos évasifs, de tournures alambiquées. Tout était simple et honnête.

Les deux éleveurs se levèrent d'un seul mouvement, remerciant leurs hôtes en leur promettant les premières poires pour la semaine prochaine. La jeune femme aux bambins sautillants prit également congé et Hubert se retrouva plongé dans le calme qui suit la tempête. Il s'assoupit.

Lorsqu'il ouvre les yeux, il met quelques instants à comprendre où il se trouve, à rétablir la succession des événements qui l'ont amené ici, affalé sur une chaise, un bras allongé sur une table sous un cerisier qui lui cache un soleil ardent.

- C'est ce qui s'appelle une sieste!
- Excusez-moi. Le vin sans doute.
- Il est traître, hein? Y'a pas de problème. Un petit café?
- Non merci. Il faut que je reprenne mon chemin.
- Ah oui, votre pèlerinage...
- C'est toujours comme ça, ici?
- Comme ça quoi?
- Hé bien, disons que ça respire la vie.
- C'est pas plus mal, non? Joël prend une chaise.
- Ce n'est pas la grande ville, ici. Tout le monde s'entraide. Une sorte de troc.
- Je vois. Je n'étais pas habitué à ces rapports dans mon ancienne vie.
- Et vous avez décidé de changer... D'où le pèlerinage?
- On peut dire ça comme ça. Disons que ce sont les événements qui ont décidé, la vie se charge de choisir à notre place parfois.
- Vous regrettez?



- Ma vie d'avant? Un moment, oui. Maintenant, je n'en suis plus si sûr. Je me rends compte que je suis passé à côté de beaucoup de choses, j'étais aveugle. Par exemple, le fait que vous m'ayez traité comme quelqu'un de votre famille, de vos amis, tout ça sans me connaître.

- Ecoute, on se tutoie, non? Si l'on devait attendre de connaître les gens pour partager la vie... Une histoire raconte que deux gentlemen échoués sur une île déserte ne se sont jamais adressés la parole pour la bonne et simple raison qu'ils n'avaient pas été présenté.

Tu vois, ici tout est basé sur l'échange. Mais ne va pas croire que c'est inné. Les frères Lampion, oui c'est leur nom, Marc et Luc Lampion, ils viennent du nord. Il y a dix ans, ils ont été mis à la porte de leur usine, comme tout le monde là-bas. Et puis, ils ont regardé la Mer du Nord, toute grise, le ciel bas, et pas d'avenir. Alors ils sont partis vers le sud voir si la vie était moins pénible au soleil. Bon, ils se sont arrêtés ici, et depuis, ils nourrissent le village entier.

- Mais... Comment ont-ils fait pour... Toutes ces terres?

- Pour bien comprendre, il faut savoir que ces terrains, la plupart des zones de pacage, appartiennent à un vieux monsieur qui leur loue les étendues pour une bouchée de pain. Lambert, il s'appelle. Et il a toujours été un farouche adversaire de Monfort. Ils se sont affrontés lors des élections municipales pendant des décennies. Monfort, c'était l'industriel, Lambert le cultivateur. Lorsqu'il a arrêté son activité, Monfort a tout fait pour lui acheter ses terres afin d'y construire un lotissement. Tout était prévu. Il avait choisi un architecte, des lots étaient proposés. Il a même élaboré une campagne de publicité pour les gens de la ville. Tu sais, on n'est qu'à trente minutes de Paris, ici. L'enjeu pour Monfort, c'était de vendre la campagne à des gens aisés, pas des gros riches, non, juste des professions libérales, des cadres. Bref, un petit monde bien comme il faut, qui aurait payé ses taxes foncières sur la commune. Parce que, entre temps, lors des dernières élections communales, Monfort l'avait emporté. Personne n'a compris comment c'était possible. Il avait été le challenger pendant de si nombreuses années. Lambert avait tous

les paysans du coin derrière lui, et les gens modestes. Tu sais, dans un petit village comme le nôtre (on est moins de deux mille habitants), il n'y a pas d'étiquette politique pour de tels scrutins, mais pour résumer, Lambert c'était le rouge et Monfort, le bleu. Lambert n'a pas digéré de s'être fait rafler la Mairie. Et, ici, on n'a pas bien saisi non plus. Quoi qu'il en soit, la promesse de vente d'une partie des terrains a été annulée. Monfort était en rage. Pire : Lambert, pour enfoncer le clou, a loué trois fois rien toutes ses terres à deux gars qui venaient du nord.

- Dis donc, c'est Dallas, ici!

- Oh tu sais, partout il y a ce genre d'anecdotes. En ville, on ne les voit pas, parce que tout le monde ne s'occupe que de sa petite personne et puis tout est noyé dans la multitude. Ici, quand quelqu'un pète, tout le monde est au courant. Le rire fuse comme un feu d'artifice.

- Et toi, dans tout ça?

- Moi? Hé bien, je mène une petite vie tranquille. Je suis également une pièce rapportée. Dans une autre vie, j'étais ingénieur chez Thompson. La haute technologie. Et puis l'informatique a pris de plus en plus d'importance dans nos produits. Je tournais en rond. J'allais au boulot comme on va à la messe, par habitude, vaguement obligé, pour les convenances. J'ai laissé tomber. J'ai débarqué ici, il a bientôt vingt ans.

Un jour, je ne sais plus trop comment, j'ai été amené à réparer une machine à laver pour une vieille dame du bourg. Puis, j'ai remis en état une trayeuse défectueuse. J'aime bien me servir de mes dix doigts. Je suis assez doué pour ça. De fil en aiguille, j'ai commencé à réparer divers objets. Les propriétaires restaient debout devant moi quand je dépannais leurs machines. Alors, je les mettais à contribution, leur expliquant ce que je faisais. Aujourd'hui, ils viennent ici avec leurs engins qu'ils auraient jeté sinon. Et je les aide à réparer eux-mêmes.

- Et... tu en vis?

- Oh, l'argent n'est pas tout, tu sais. Un moment j'en ai eu beaucoup, puis plus du tout. Maintenant, ça s'est stabilisé. Je ne cours pas après le gain comme tu l'as sans doute remarqué.

- En tout cas, c'est plus sérieux comme conversation, là, d'un

coup.

- Ah! Tu fais référence au repas. Il y a des règles, même ici. Le moment de partager la nourriture doit être et rester une fête, une occasion de se détendre. On plaisante, on rit, on parle bouffe, météo, vacances, voyages, on échange des anecdotes, à l'occasion on charme. Mais jamais de sujets sérieux, ni argent ni politique. Partager un repas est un moment sacré, trop éloigné des vicissitudes de l'existence pour être gâché par des considérations bassement matérielles. D'un autre côté, comment peut-on discuter sérieusement de sujets graves autour d'une bonne bouteille et d'un ragoût fumant?

- Je suis assez d'accord. Ça surprend, c'est tout.

- Et tu n'es pas au bout de tes surprises. Tu sais, les citadins qu'on croise ici sont tous étonnés du style de vie qu'on mène. Après quelques jours, même seulement quelques heures, ils sont sous le charme. Certains restent. Dans le village, au grand désespoir de Monfort, l'actuel maire, les nouveaux venus viennent bien de la grande ville comme il l'espérait dans son hypothétique lotissement, mais ils n'ont pas le profil qu'il souhaitait. Et je ne serais pas surpris qu'aux prochaines élections... En tout cas, Lambert boit du petit lait et rit de plus belle. Les frères Lampion, non seulement se sont parfaitement intégrés, mais encore ils proposent de vrais produits bio qui ont du goût. Du coup, ils se sont mis dans la poche les nouveaux venus qui ne jurent que par une vie saine, mais aussi tous les anciens. Savais-tu que l'an dernier, ils ont planté une ancienne variété de pomme de terre. Très peu, juste pour essayer. Et puis, il faut la bichonner, ça demande du temps. Bref, ils ont écoulé toute leur récolte en quinze jours. Ils n'en ont même pas gardé dix kilos pour eux-mêmes. Hé bien, les anciens du village, lorsqu'ils ont vu le tubercule sur la place du marché, à peine quarante huit heures après la récolte, pas joli, avec des excroissances, une couleur tendant sur le brun, ils n'ont pas fait les dégoûtés comme tous les parisiens en weekend. Ils l'ont bien reconnu. Cette patate, ils n'en avaient plus mangé depuis leur première communion pour certains! Lorsqu'il a pris ces pommes dans sa main de connaisseur, il paraît même que Lambert aurait

versé une larme.

Cette année, les Lampion ont doublé leurs plants.

Le silence s'était à nouveau étendu devant la maison. Hubert pensa que c'était un petit coin de paradis, ici. La tentation de rester commençait à s'imposer.

- Pourquoi vous n'installez pas cette grande table derrière la maison? Vous seriez plus tranquille, non?

- Mais qui te dit que nous voulons être tranquille? Viens voir, côté cour. Et ils contournèrent la petite maison. Là, s'étalait un bric à brac impossible. Un antique fauteuil, deux carcasses de vélo, des planches en équilibre instable, un poste de télévision datant des années soixante, une armoire désossée, quelques outils de jardin... Il stoppa là l'inventaire.

- Tu vois. La plupart des gens stockent leur bordel devant leur porte et installent leur salon de jardin à l'abri des regards. Ici, c'est tout le contraire. Nous voulons donner une image conviviale de notre « chez nous ». Si les passants nous voient partager la joie d'un repas, ils sont les bienvenus, mais tout ce... enfin, on ne peut décemment pas imposer ça aux regards, non?

- En effet. Et un rire commun s'échappa devant ce capharnaüm.

- Il faudrait que j'y mette un peu d'ordre, mais tu connais les bricoleurs, ils ne jettent rien. Ca peut toujours servir. Julie, elle, est l'ordre incarné.

- Et que fait-elle?

- La même chose que moi! Sa spécialité, c'est le raccommodage. Je répare les objets, les machines et appareils en tous genres, elle s'occupe de redonner vie à de vieux vêtements : rapiécer une paire de jeans, raccommoder un vieux pull ou reprendre une paire de chaussettes. Plus personne ne sait le faire. Dans notre société de consommation, lorsqu'un objet est usé, qu'il ne fonctionne plus, peu importe la raison, on le jette et on en achète un nouveau. Résultat : des tonnes de déchets qui pourraient être évités. Les gens ne savent plus se servir de leurs doigts. Et cela influe même sur nous-mêmes.

- Comment ça?

- Un objet, c'est un peu une prolongation de toi-même, non? Si tu en changes comme de chemise, tu ne lui accordes aucune

valeur, juste un prix. Tandis que si tu lui redonnes vie, tu t'occupes de lui, il fait partie intégrante de ta vie. Ca te rassure et te donne un équilibre, comme d'invisibles béquilles qui te soutiennent.

- Je n'avais jamais vu les choses de cette façon.

- Le problème, c'est que tout est fait pour qu'on ne voit qu'une partie des choses, plutôt pour qu'on y pense d'une certaine manière. La société actuelle est passée maître dans cette manipulation cachée. On croit qu'on choisit, mais en fait, nous sommes guidés dans nos choix exactement comme un magicien nous fait désigner une carte dans son jeu. C'est pareil pour tous ces objets qui nous entourent. On se laisse dépasser par trop de technologie qu'on ne maîtrise plus et ce qui devait nous rendre la vie plus facile, nous libérer, nous rend esclaves. Ici, non seulement, on redonne vie à des machines qui peuvent encore servir, on lutte donc contre tout ce gaspillage et cette pollution tout en économisant de l'argent mais surtout, et c'est ça le plus important à mes yeux, on domine la bête. En réparant un objet, on est amené à comprendre comment il fonctionne, on en est moins dépendant. C'est un peu pareil lors de sa fabrication. En morcelant les étapes de production afin de gagner en rentabilité, on a coupé ce lien fort qui unissait l'ouvrier qui réalise entièrement quelque chose, comme un menuisier qui fabrique de A à Z un meuble. Une fois terminé, il est fier de son travail, le respecte davantage. Le travail à la chaîne déshumanise parce qu'avant tout, il fait perdre ce goût du travail bien fait en déresponsabilisant l'ouvrier. Il sait qu'il y a vingt ou trente personnes qui vont avoir l'objet en main avant qu'il ne soit terminé, lui ne rentre que pour deux ou trois pour cent dans sa fabrication. Ce n'est même pas un travail d'équipe dans le sens où ces quinze ou vingt personnes travailleraient ensemble. Elles travaillent les unes à la suite des autres, sans se concerter. Les anglais possèdent deux mots pour évoquer le travail. Work et labour. Le premier terme désigne une œuvre, le second rend davantage le côté répétitif du travail.

De la même manière que l'on a moins de scrupules à jeter un papier dans un endroit jonchés de débris, on est moins enclin à

faire bien un travail dont on n'est pas le responsable. Avoir une vision d'ensemble permet de s'impliquer davantage, tout comme le tour de magie dont on se laisse bernier si on ne regarde pas tout ce qui se passe lors de la manipulation.

Hubert resta silencieux quelques minutes. Une sourde culpabilité s'insinuait lentement. N'avait-il pas été ce fameux magicien, proposant aux personnes influençables un superflu indispensable? Il connaissait toutes les ficelles pour orienter le désir des acheteurs, vanter leur mérite et leur faire constater un manque inexistant afin de pouvoir le combler par ces gadgets qui n'enrichissaient que lui. Mais il y avait eu Barbara. Elle avait l'air d'apprécier son collier. S'il lui avait rendu la vie plus facile, alors cela changeait tout. Il ne se méprisait pas totalement. Ou était-ce le contact de gens simples, dénués de tout calcul qui le rendait plus sincère lui-même?

- Tu restes dormir ici cette nuit, tu partiras demain matin.

- Je ne veux pas déranger.

- Tu ne nous déranges pas du tout sinon je ne te l'aurais pas proposé. Bon, il y a juste une petite contribution.

- Ah, je me disais aussi. Et tous deux partirent d'un rire complice.

- Ca fait bien longtemps que je n'ai pas ri comme ça.

- Sache qu'ici, une journée sans rire est une journée gâchée. Tout comme ne pas rencontrer des personnes, partager du temps avec eux. Nous sommes des animaux sociaux. Se renfermer sur soi-même est antinaturel, c'est tout.

Ils passèrent le reste de l'après midi à réparer toutes sortes d'objets, du grille-pain au réveil en passant par un aspirateur et même relier une collection complète de Paris Match.

- C'est pour une vieille mamie qui habite à côté de la Mairie. Elle les possède tous! Depuis 1947! T'imagines un peu. Il y a tout un mur dans son petit appartement, tapissé des reliures que je lui ai confectionné. Un volume par an.

Julie travaillait dans son coin, au milieu d'ours en peluche et de poupées de chiffons.

- Quand je ne raccommode pas, je soigne les peluches. Ici, c'est

la clinique des doudous, l'hôpital des ours. C'est ma passion. Souvent, ce sont des adultes qui m'apportent leur ancien compagnon tout défraîchi. Il leur manque une oreille, ils sont borgnes, manchots et usés jusqu'à la moelle de tant avoir donné d'amour à leur propriétaire.

## - Sept animaux -

Il avait parcouru presque cent kilomètres en trois jours.

Joël et Julie l'avaient équipé pour aller jusqu'au bout du monde. Un sac de toile remis en état par Julie contenait de la nourriture pour deux jours. Joël lui avait fourni une bonne paire de baskets dépareillées.

- Qu'importe! Elles sont confortables, c'est tout ce qui compte. Tu verras, tu vas peut-être lancer une nouvelle mode.

La veste molletonnée qu'il portait attachée à la ceinture lui tenait chaud au petit matin, la casquette à large visière le protégeait des brûlants rayons du soleil. Sans y prendre garde, il avait attrapé un bon coup de soleil le premier jour en dehors de la grande ville.

- Normal. Les immeubles font de l'ombre. Et puis, toute la journée en taxi ou enfermés dans vos immeubles. Là, à la campagne, les parisiens, on les repères tout de suite. Rouges comme des écrevisses au premier rayon de soleil.

Mais surtout, il avait quitté ce couple chaleureux avec un peu de leur bonheur dans le ventre. S'ils lui avaient rempli l'estomac, ils avaient surtout comblé un cœur à sec.

Lui n'en revenait pas de leur complicité, de leur passion encore toute fraîche. Joël lui avait confié, presque timide, que Julie et lui s'aimaient depuis plus de vingt ans. Elle était sa maitresse, sa compagne, son rêve, sa confidente, son amie, son désir, bref tout sauf sa femme, légalement. Hubert aurait voulu lui demander son secret. Comment, après tant d'années, ils arrivaient à conserver cette fraîcheur, à garder le désir intact. Lui avait pensé qu'entretenir une part de mystère permettait à la passion de se consumer indéfiniment. Il s'était trompé.

Il avait rencontré sa future femme alors qu'il collectionnait les aventures. Dans le petit carnet qu'il tenait secret où il notait dans les deux sens du terme ses conquêtes, il avait inscrit : gourmande, déterminée, intelligente, racée. A éviter. 17/20.



Lorsqu'un camarade lui avait appris que l'on soupçonnait un ancien président de la république d'avoir tenu pareil livret, il en avait été ravi. Qu'un personnage aussi impérial put partager cette manie excusait la goujaterie de son comportement. Il ne savait pas qu'un autre point commun unissait le grand homme d'état et un modeste vendeur de gadgets, tous deux se servaient des femmes dans l'unique but de leur ambition démesurée.

Ainsi il accordait quelques qualificatifs aux jeunes femmes qui traversaient sa vie, du moins son lit. Car il n'y avait jamais de suite. Histoire d'un soir, d'une nuit, parfois même disparue au petit matin. Souvent c'était lui qui s'enfuyait. Comme un voleur. Voleur de pureté, de cette innocence qu'il avait perdue depuis longtemps. Peur de s'engager, se découvrir, jouer franc jeu. Manque de courage devant le partage ultime ou simplement égoïsme exacerbé, narcissisme surdéveloppé. La note clôturait les quelques mots comme un couperet. Brigitte avait reçu dix sept. Presque un record. Elle n'avait été dépassé que par quelques filles de couvertures de magazines, terriblement vides à l'intérieur, mais lui ne s'intéressait qu'à l'enveloppe, comme tous les don juan de la terre. Dans un sens, Brigitte lui faisait peur. Belle, agréable au lit, mais effroyablement déterminée, portant une ambition comme on brandit une lance de fer. Son double.

Ils s'étaient pourtant revu, en dépit de la recommandation qu'il s'était faite dans son carnet. Très vite, un couple s'était formé. Ils cherchaient chacun la même chose. Réussir. Et pour cela, tout était valable à leurs yeux clos. Ils ne voyaient dans leur relation que l'apparence de l'autre. Plus précisément : leur propre reflet.

Ils s'étaient mariés. Une association, une alliance. L'amour n'avait rien à voir là dedans. Ce n'était pas non plus un froid contrat ou un arrangement dénué de tout sentiment. Ils s'aimaient. Comme peuvent s'aimer deux égoïsmes ne recherchant que l'écrin, que l'aspect extérieur qui donne d'emblée l'ascendant sur les autres. On les voyait partout dans les cocktails, les soirées, les avant premières. Un couple qui usait de sa puissance pour conquérir la ville.

Au soir de ses nocés, Hubert s'était rendu compte qu'il ne savait rien de Brigitte. Lui-même avait été particulièrement discret sur son passé, sa vie. Lui avait-il juste présenté sa mère? Quant à elle, il ne lui connaissait aucune famille. S'étant définitivement brouillé avec les siens, elle avançait sans racines, lui avait-elle déclaré un rare soir de confidences. Mais en dehors de la représentation qu'ils offraient autour d'eux, rien ne les unissait. Ils cherchaient dans l'autre un miroir à leur appétit. Lui voulait amasser une fortune. Elle, simplement vivre comme une princesse. Ils s'épaulaient sur de faux semblants. Deux coquilles vides se tenant la main. Puis il y avait eu Hugo. Leur enfant. Un bébé qui l'avait déconcerté. Des enfants, au fond, ce n'est pas qu'il n'en voulait pas, il n'en voyait tout simplement pas l'intérêt. Dans sa vie calculée, y compris sur le plan sentimental, ils n'y avaient pas leur place. A quoi cela allait-il lui servir? D'emblée, il fut mal à l'aise en présence du bébé Hugo. Ça ne s'arrangea pas lorsqu'il commença à parler. Qu'avait-il à lui dire, à ce bonhomme en miniature? Hubert n'avait pas compris que c'était à lui de se mettre au niveau de son fils, pas l'inverse. Puis Adèle est née. Il fut davantage désorienté. Deux petites têtes qui piaillaient dans le grand appartement. Deux personnes en modèle réduit, l'inconnu impénétrable pour lui. Deux enfants, une fille, un garçon, leur ressemblant fidèlement à lui et Brigitte, comme une image renversée de leur couple, où l'innocence et la pureté leur renvoyait leur propre image de bassesse et de superficialité. Il s'était donc imperceptiblement éloigné de ce cocon familial qui semblait l'étouffer. Adèle et Hugo étaient de puissants liens qui voulaient s'enrouler autour de lui. Gulliver pris au piège. Sa relation avec Brigitte n'avait jamais eu rien d'exclusif. Ni pour lui, ni pour elle. Un couple libre. Sans ostentation toutefois. Chacun restait discret sur ses aventures d'un soir. Les liens du mariage peuvent être particulièrement élastiques, et à l'image du roseau, plient mais ne rompent pas. Pourtant, même le lien le plus souple peut se déchirer à force d'être malmené.

Brigitte était-elle plus amoureuse qu'elle ne voulait bien se l'avouer? L'arrivée des enfants avait-elle soudain tout changé?

Lui avaient-ils fait prendre conscience d'autres valeurs que celles du paraître et de l'argent? Ou bien était-ce en prenant de l'âge qu'elle se rendait compte de la futilité d'une telle union, basée essentiellement sur les apparences, une vulgaire baudruche remplie d'air, un ballon gonflé à vide. Elle s'échappait de plus en plus souvent. Les enfants étaient confiés à leur nounou. On avait même engagé deux précepteurs. Cependant cela avait continué des années durant. On peut toujours trouver un équilibre, même dans le chaos.

S'il n'y eut jamais de coup de foudre entre eux, on ne peut pas parler de scène de rupture.

Un soir de Décembre, quelques jours avant Noël. Les enfants avaient regagné leur chambres et eux deux étaient pour une rare fois réunis autour de la table encore parsemée des assiettes du repas. Les propos voguaient sur l'air du temps, futiles et superficiels comme l'était leur couple. Avec un calme olympien mêlé d'une ironie glaciale, elle lui dit qu'elle ne comptait pas sur lui pour la veillée de Noël encore une fois. Il rétorqua quelques mots vagues, à peine des excuses (s'excuser était une marque de faiblesse pensait-il), ronchonna. Sans élever la voix, elle prononça des mots qui auraient dû faire sortir le plus placide des hommes de ses gonds. Lui ne broncha pas. Il y avait même une once de soulagement dans ses réparties.

Elle s'en allait, mettait un terme à ce simulacre d'union, ce mariage fantôme. A peine lui dit-il de bien considérer sa décision. Elle était déterminée. Rien ne pourrait remettre en cause son choix, pas même les convenances avec lesquelles pourtant ils avaient fait leur lit.

Il n'y eut pas de cris, pas de pleurs, tout juste si en se levant de table, ils ne s'étaient pas accordé une poignée de main, sellant un contrat rondement négocié.

Ils s'étaient mariés sans passion. Ils se séparaient sans tapage.

Il eut soudain très froid en repensant à cette scène austère. Ce qui faisait leur force, à Julie et Joël, c'était justement une honnêteté et une sincérité que Brigitte et lui n'avaient jamais rencontré. Aucun calcul dans leurs intentions, pas de malice

dans leur comportement, nul sous-entendu dans leurs propos. Ils n'avaient même pas besoin d'enfants pour cimenter un couple solide comme l'acier.

Toutes ces pensées traversaient son esprit vagabondant sur les petites routes et les chemins de pierre. Il y eut une salve d'aboiements dans son dos. Instinctivement, il se retourna, prit peur. Un molosse fonçait droit sur lui. Les oreilles battant ses babines dégoulinantes d'écume, le regard prédateur. Il se sauva, visa le premier arbre qu'il put trouver au bord du chemin et sauta dans les premiers branchages. La scène eut été comique s'il n'avait pas été tétanisé par la peur, une peur viscérale.

Enfant, il éprouvait une appréhension envers les animaux, une frayeur non dissimulée vis-à-vis des insectes même. Les repas chez Monsieur et Madame Gonzales, de charmants voisins au demeurant, étaient une punition. Ce couple fraîchement retraité des chemins de fer habitaient un petit appartement dans le même immeuble que sa mère. Une fois par semaine en moyenne, sa mère et lui étaient invités à partager une paella, un couscous, des beignets de boulettes de viande dont il n'a jamais pu établir l'origine, bref une cuisine latine aux relents épicés et accompagnés d'un vin rouge bien sombre dont il était autorisé à boire une verre « en y ajoutant de l'eau bien évidemment » répétait madame Gonzales. Ils avaient le cœur sur la main, toujours prompts à rendre service. Monsieur Gonzales servait de chauffeur à sa mère lorsqu'elle devait se rendre dans un lieu lointain mal desservi par les transports en commun. Il pestait gentiment sur la déliquescence du réseau ferroviaire français, tempérant son tendre courroux par l'aveu qu'en Espagne c'était bien pire. Toute sa vie, il avait sillonné le pays en tous sens, ne connaissant de chaque ville que sa gare. Il savait les horaires par cœur, le nom des locomotives, le numéro des trains. A n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, il poinçonnait les titres de transport des passagers des grandes lignes. Il en avait vu des paysages, défilant à grande vitesse par les vitres des trains corail, des michelines de banlieue, en avait croisé des voyageurs. Familles au complet partant au grand soleil des

vacances, simples représentants de commerce accompagnés de leur maigre valise, des groupes de trouffions dont la clameur cachait mal l'angoisse de se retrouver pour un an sous les drapeaux alors qu'ils vivaient leur jeunesse et il est bien connu que douze mois quand on a vingt ans représentent bien plus que lorsqu'on en a le double. Un an avant de profiter d'une heureuse retraite, il avait fêté son cinq millionième kilomètre sur les rails en compagnie de collègues, d'amis conducteurs, de simples ouvriers oeuvrant sur les voies. Il y avait même un modeste chef de gare. On avait bu du mousseux et il avait découpé un fabuleux gâteau au chocolat en forme d'antique locomotive.

Les trains, c'était toute sa vie. Pourtant, aucune pièce ne déployait un réseau ferré en miniature. Il n'avait pas cette passion-là, il trouvait ça mesquin. Ne jugeait pas, mais il aimait à dire que les passionnés de modélisme ferroviaire n'étaient que des envieux de ne pouvoir partir sur les voies. Il avait conservé sa casquette de contrôleur et une étagère entière était remplie d'anciens numéros de la Vie du Rail. Il n'en manquait aucun.

Josépha, sa femme, avait aussi travaillé pour la société des chemins de fer. C'était sa voix que les voyageurs entendaient en gare d'Etampes bien avant que les messages ne soient enregistrés par une voix professionnelle. Les époux Gonzales pestaient contre cette déshumanisation en oubliant que les annonces faites par Josépha n'étaient pas plus chaleureuses.

Monsieur et Madame Gonzales étaient communistes et n'hésitaient pas à donner un coup de main lors des campagnes d'élection, mais ils ne parlaient jamais de politique à table.

La cuisine, c'était le domaine privilégié de Josépha. Monsieur Gonzales n'y était simplement que toléré, avait-il tout juste le droit de préparer une cafetière de café, de déboucher une bouteille de vin d'Espagne. Les saveurs d'Andalousie vous accueillait dès le pas de porte franchi. La cuisine embaumait de parfums méditerranéens, tous délicats et puissants à la fois. Pour le petit Hubert, cela avait un air de vacances. On prenait l'apéritif, autrement dit un grand verre de sirop de grenadine pressé maison, rien à voir avec le pale jus trop coloré vendu en magasin, dans lequel madame Gonzales versait une eau à peine

pétillante. Hubert se goinfrant de cacahuètes sous le regard réprobateur de sa mère et les rires des époux Gonzales. Jusque là, tout allait bien. On se mettait doucement à table, jamais avant quatorze heures. Les époux Gonzales avaient gardé de leur Espagne natale le goût des horaires décalés.

Il n'a jamais su si c'était le bruit des couteaux et des fourchettes ou bien l'odeur de la viande, mais apparaissait alors le monstre des lieux, un fauve redoutable aux griffes acérées, à la démarche ondulante du propriétaire d'un territoire qu'il ne daigne à aucun prix vouloir partager.

Le matou était noir comme le charbon et répondait invariablement au sobriquet de mistigri. Les années passaient, les chats se succédaient mais, vu de l'extérieur, on avait l'impression que c'était toujours le même félin, à l'allure éternellement jovencelle. Si le profil était identique, le caractère l'était également, toujours hautain, un rien méprisant, sûr de sa supériorité, considérant les humains, ses propriétaires y compris, comme de vulgaires serviteurs.

S'en suivait alors un chemin de croix pour le petit Hubert. Il se tortillait sur sa chaise, épiant du coin de l'œil les agissements du chat, maître de maison. Il redoutait plus que tout ce moment, où, lassé de se faufiler entre les jambes, flattant les mollets des convives de sa souple queue couleur de jais, épuisé de miauler des plaintes d'affamé, il bondissait sans crier gare sur les genoux nus du petit garçon, provoquant un bond et lui coupant définitivement l'appétit.

Lorsque le repas commençait en l'absence du matou, c'était pire. Hubert cherchait sans relâche d'où allait provenir le terrible fauve qui, une fois de plus, allait bondir lui lacérer ses cuisses. Pendant ce temps, dans l'assiette, la paella refroidissait, et le festin tournait à l'agonie. De ces jours-là, Hubert en a gardé une aversion pour la cuisine espagnole, se privant de mets délicieux tout en reconnaissant qu'il lui serait difficile d'y retrouver le tour de main de madame Gonzales, même en réservant dans un trois étoiles Michelin.

Les intimidations du chat Gonzales n'était pas le seul souci du jeune Hubert. On lui répétait sans cesse, ne fais pas attention à

lui, tu lui donnes trop d'importance, il le sent, alors il aime à t'embêter, rien n'y faisait. Il était terrorisé devant un chat d'à peine trois kilos. Les aboiements des canidés du quartier le faisait sursauter comme si une bombe avait soudain éclaté à quelques mètres de lui. Heureusement pour lui, à Paris, les chiens en liberté sont rares, mais ses vacances à la campagne étaient un enfer. Il restait ainsi, quinze jours durant, cloîtré dans sa chambre, les volets à demi tirés tandis que le soleil inondait une luxueuse flore. Sa mère s'énervait devant tant d'entêtement.

- Tu pourrais au moins sortir un peu. Regarde-moi ce beau soleil. Tu es blanc comme un linge. N'a-t-on pas idée!

Ses invectives obligeaient Hubert à poindre le nez dehors. S'il ne dépassait pas les abords du jardin, s'allongeant sur la pelouse fraîchement tondu, il arrivait toujours un moment dans la journée, un instant où il s'y attendait le moins bien entendu, pour qu'un épagneul inoffensif ou un labrador amical vienne fourrer sa truffe toute humide sous son bras, entre ses jambes. Il détaillait alors en poussant des cris d'orfraie qui n'avaient pour autre conséquence que d'exciter le chien qui avait enfin trouvé un petit copain avec lequel s'amuser.

D'autres rencontres involontaires s'invitaient pendant ces journées gorgées de soleil. Une couleuvre, même aperçue de loin, suffisait à le cloîtrer le reste de la semaine dans sa petite chambre. Les insectes n'étaient pas ses amis non plus. Leur petite taille aurait dû les rendre inoffensifs à ses yeux. Au contraire, elle leur permettait de s'introduire sous sa chemise, de pénétrer dans la touffe de ses cheveux. Il se grattait alors convulsivement afin de repousser l'assaillant. Parfois, il allait jusqu'à se déshabiller complètement et rester un bon quart d'heure sous la douche.

Mais le plus grand péril résidait dans leur propre appartement parisien. L'ennemi s'était subrepticement introduit chez lui, dans la salle de bain ou la cuisine. Ses pattes étaient immenses, comme des échasses lui permettant des accélérations inouïes, multipliées par leur nombre : six! Le plus souvent, elle se tapissait dans un recoin humide de la pièce, tendait un fil invisible au plafond. C'était alors une vraie crise de nerfs. Sa

mère devait tuer le monstre arachnide devant ses yeux ou bien lui prouver le trépas du monstre en exhibant son cadavre qui lui provoquait de longs frissons d'horreur, mais le mal était vaincu provisoirement, il se sentait rassuré.

Perché dans le fragile arbrisseau, il revoyait défiler différentes scènes où les animaux le martyrisaient joliment. Mais il avait passé la quarantaine et cette peur des chiens, entre autre, devenait pesante, un rien ridicule. De toute sa vie, jamais il n'avait été mordu, il devait le reconnaître. Il était doué pour négocier, mener, diriger, guider une âpre discussion d'affaires avec des spécimens autrement plus voraces qu'un simple chien, mais il était incapable de prendre l'ascendant sur le meilleur ami de l'homme, son pire adversaire.

Il se résolut à retomber lentement sur le sol. Le chien s'était couché au pied de l'arbre comme s'il attendait son maître. Une fois sur la terre ferme, il comprit que, tout comme les humains, il fallait parler à l'animal pour effacer toute appréhension, établir un contact. Car la peur est communicative, spécialement chez les canidés. Montrer son effroi provoque une panique chez le chien. S'il n'osa pas, ce premier instant, poser sa main sur le crâne de la bête, il prit une voix rassurée et apaisa les craintes du chien autant que les siennes propres. Le molosse bondit pendant un temps, puis il devint plus calme, venant se frotter contre les mollets d'Hubert, qui n'en menait pas large. Il marcha un peu plus vite. Le chien allait et venait maintenant, ayant compris qu'on allait lui faire faire une belle balade.

On n'aurait pu affirmer quelle était la race de l'individu. Ce n'était plus un croisement, mais un véritable carrefour de différentes espèces. Il avait la tête bienveillante des labradors, sa démarche était plutôt celle d'un chien de chasse, un basset quelconque, son attitude évoquait ces grands chiens élégants, sorte de lévriers, mais il était aussi opiniâtre et endurant qu'un border-collie. Une mosaïque de chiens réunis en un seul exemplaire. Hubert sourit en se disant que l'animal était peut-être aussi perdu et désorienté qu'il ne l'était lui-même et qu'il cherchait avant tout un compagnon pour tailler la route.



En moins d'une heure, une complicité débutait. A la fin de la journée, une amitié était née. Le chien l'accompagna deux jours durant. Il devait être dix ou onze heures du matin, Hubert n'avait plus de montre depuis qu'il avait quitté la ville. A quoi bon? Bref, il n'était pas midi lorsqu'une fourgonnette s'arrêta à sa hauteur. Il marchait sur une petite route de campagne, rectiligne entre de vastes champs de céréales dont il ne savait pas le nom. Un vieil homme passa la tête par la vitre ouverte.

- Il est à vous, ce chien?

- Pas du tout. Ca fait deux jours qu'il me suit.

Le bâtard n'avait pas réagi davantage. Il s'ébattait dans un champ d'épis jaunâtres. C'est en entendant crier son nom qu'il rappliqua ventre à terre. Ayant reconnu le véhicule, il sautait tout autour. Le conducteur ne s'était pas levé de son siège, en se contorsionnant, il débloqua une porte latérale et le chien grimpa avec fracas à l'arrière, se cognant aux parois métalliques.

- Ca fait deux jours que je le cherche. C'est bizarre, il ne suit jamais personne. Il marqua un temps avant de poursuivre alors que le chien s'était affalé à l'arrière de la fourgonnette et mâchait méthodiquement un os en caoutchouc.

- Vous allez où?

- Bien loin, bien loin.

- De toute manière, je ne peux pas vous avancer, il faut que je retourne, moi. Je suis bien content d'avoir mis la main sur lui. Je commençais à m'inquiéter, il ne fugue jamais. Et puis, comment j'aurais fait avec les moutons?

Les deux hommes restèrent un moment en silence. Il n'y eut pas d'au-revoir ni de merci prononcé mais les yeux du vieil homme étaient plus éloquents que des paroles usées à force d'avoir été trop souvent dites.

La fourgonnette fit demi tour. En s'éloignant, il vit le chien lever sa tête et derrière la vitre sale, son regard était triste d'une amitié brisée. Hubert eut un serrement dans le cœur. Il n'aurait jamais cru que...

La fourgonnette disparut entre les plants de céréales, l'image du chien resta.

## - Huit maçons -

Il avait pris son rythme de croisière. Il cheminait depuis plus d'une semaine et commençait à prendre ses marques. Il préférait marcher dans l'air vif du petit matin, allongeant le pas pour se réchauffer. Souvent il dormait à la belle étoile, emmitouflé dans une sorte de blouson qui lui servait de sac de couchage. La plupart du temps il dénichait un abri de fortune. Plus rarement, on l'invitait à passer la nuit sous un toit. Il découvrait ce que l'intelligentsia parisienne nommait avec un léger dédain la France profonde. Des gens humbles et souvent modestes qui ne brilleraient sûrement pas par leur culture dans quelque diner mondain mais qui savaient la juste valeur des choses et, surtout, possédaient un don précieux, inconnu aux gens prétendument cultivés, savoir rendre service. Combien de personnes l'invitèrent à partager un repas, à l'accompagner un bout de chemin, lui donner un coup de main, étoffer son paquetage. Il était parti sans bagages et maintenant, après trois cent kilomètres sur les routes et les chemins, il trainait un balluchon qui le ralentissait mais lui était d'une utilité qu'il n'aurait pas imaginé. Aller lentement permettait d'aller loin. Il commençait à se convaincre des bienfaits de la lenteur. Pourquoi vouloir aller toujours plus vite? Pour arriver le premier? Vainqueur de quelle course? Il sentait bien désormais que la vie n'était pas une compétition, que d'autres valeurs que celles qui avaient été les siennes existaient. Qu'on ne pouvait établir une hiérarchie dans les différentes façons de vivre, que les plus voyantes n'étaient peut-être pas les plus souhaitables. Ruiné, il avait admis que la toute puissance de l'argent créait d'infranchissables barrières qui isolaient les nantis dans un monde irréel, coupé de toute réalité et plongeait les indigents dans un dénuement qui flattait leurs penchants envieux. Désormais, il comprenait que le temps était élastique, qu'il se distendait lorsqu'il était sagement utilisé et se contractait dans la banalité de jours semblables. S'il vivait moins vite, il appréciait mieux les choses, ressentait plus

ardemment les rencontres. Ces quelques dix jours lui semblaient une année entière; non qu'il s'ennuyait, bien au contraire, mais chaque jour était radicalement différent du précédent, il ne savait pas de quoi serait fait le lendemain. Ce n'est pas la routine qui allonge les jours, mais la nouveauté, le dépaysement, la curiosité. Il se souvint alors de ses rares vacances à l'autre bout du monde. S'il s'ennuyait au bout de cinq jours, les premières heures semblaient plus longues, davantage remplies. L'inconnu marquait plus durablement l'esprit et, aujourd'hui encore, il se souvenait des détails des premiers jours loin de ses habitudes mais il serait incapable de se rappeler une seule de ses journées types, toujours entre deux avions, entre deux contrats. Un chant le tira de sa rêverie. Il tendit l'oreille. Cela venait d'un monticule, à peine une colline, où frissonnaient quelques peupliers dans le petit vent de dix heures. Il pouvait désormais, en jetant un œil au soleil, avoir une indication précise de l'heure. Il se réappropriait le temps et l'espace.

« ...elle m'a dit d'aller siffler là-haut sur la colline,  
...de l'attendre avec un petit bouquet d'égantines,  
...j'ai sifflé sifflé tant que j'ai pu,  
...j'ai attendu attendu, elle n'est jamais venue,  
... zaï zaï zaï zaï »

Une vieille rengaine qui le renvoyait à ses jeunes années. La même ritournelle qu'il sifflait, gamin, en courant dans sa forêt. Il se mit à fredonner l'air en se rapprochant de cette chorale improvisée.

Il déboucha sur un chantier peu commun. Une bonne demi douzaine de joyeux gars, certains torse-nu, entonnaient des airs connus tout en charriant des pierres. Ils se démenaient dans une apparente confusion mais, à y bien regarder, tout était parfaitement organisé. Un grand gaillard maniait une pioche pour extraire les pierres enfouies dans un talus parsemé d'orties, un petit trapu aux épaules musclées transportait d'incessants chargements venant d'on ne sait où. Deux blonds triaient les moellons tandis que les quatre derniers agençaient les cailloux sans utiliser aucun mortier. Le muret prenait forme, lentement, sous un soleil de plomb.

Hubert s'arrêta pour contempler le chantier. L'adresse et la dextérité des jeunes gens l'époustouflait, notamment un type à l'allure d'intellectuel (lunettes à épaisse monture, fluet, mèches brunes tombant dans ses yeux) qui choisissait minutieusement une pierre et la disposait d'un seul geste, lent et précis. Elle s'emboîtait parfaitement dans ce puzzle géant en trois dimensions.

Ils continuèrent un bon quart d'heure, ne prêtant aucune attention à leur visiteur impromptu, l'ayant juste salué d'un hochement de tête. Leur apparente décontraction dissimulait une concentration totale. Loin de les distraire, leurs sifflets et leurs chants rythmaient une cadence connue d'eux seuls.

« ...et quand la nuit va tomber, sur la voie ferrée,  
...on sera bien loin de la ville,  
...on n'entendra que le bruit de nos bottes,  
...sous la pleine lune immobile... »

L'intellectuel posa une dernière pierre et tous s'arrêtèrent comme si une cloche avait résonné. L'un des deux blonds s'avança vers Hubert.

- Alors, ça vous plait?

- Le résultat est épatant, mais c'est votre organisation qui est vraiment impressionnante. Un vrai ballet.

Tous partirent de rires sonores et différents. Ca allait du petit gloussement de fausset au bon rire d'ogre. Au championnat du monde des chorales de rires, ils auraient été disqualifiés d'emblée.

- On ne pensait pas que notre chorégraphie aurait des supporters!

- Jo, tu devrais venir en tutu demain matin.

- Hé, ton tutu, tu sais où tu peux te le mettre, hein?

Et ça rigolait de plus belle. Hubert sentait le groupe complice comme si tous se connaissaient depuis l'enfance, rompus à toutes les plaisanteries et les bons mots. Une ambiance de chantier certes, mais quelque chose clochait. Leur attitude, quelque chose de diffus, d'imperceptible au premier regard mais qui intriguait, n'était pas celle d'ouvriers maçons ordinaires.

Le groupe faisait une pause déjeuner et, bien entendu, Hubert y était maintenant habitué, ils l'invitèrent à partager quelques grillades et une gigantesque salade composée.

Les blonds étaient jumeaux, Hubert en aurait mis sa main à couper, et ils s'affairaient devant un barbecue de fortune, tandis que les autres découpaient des tomates bien juteuses, faisaient cuire une dizaine d'œufs, épluchaient concombres et carottes, ouvraient des boîtes de maïs, de pousses de soja...

Hubert retrouvait la même méthode que lors de l'élaboration du mur. Il prit un couteau et participa sans autre forme de procès à l'élaboration de la plus gigantesque salade composée qu'il lui été amené à partager.

On ne devait pas s'ennuyer avec cette bande, toujours prêts à lancer une plaisanterie, à se tordre de rire à la moindre occasion. Hubert apprit que tous étaient étudiants dans divers domaines : archéologie, histoire, philosophie, beaux-arts, mais tous avaient une passion pour les vieilles pierres. Tous les étés et chaque fois que leur emploi du temps leur en laissait la possibilité, ils restauraient murets, chapelles, cabanes, cazelles, chemins pavés. Tous avaient en commun le goût des belles choses, l'amour de l'ouvrage bien mené, du geste parfait. On l'invita à participer à la réfection du muret pour l'après midi. Il protesta mollement qu'il n'y connaissait rien et on lui répondit que, bien souvent, dans les villages, des anciens venaient donner un coup de main, retrouvaient des gestes perdus. Des anciens et des plus jeunes. Ils avaient eu la compagnie d'un gamin de sept ans pendant toute la durée d'un chantier! Sa mère devait venir le chercher le soir quand le travail s'éternisait avant l'annonce de mauvais temps.

- Restaurer notre patrimoine permet aussi de rapprocher les générations. On a tous besoin de ces pierres, elles sont notre berceau d'une certaine façon.

Tous y allaient de leur tirade. Tous, excepté le maigrichon à lunettes. Il n'avait pas dit trois mots durant le repas et n'était pas davantage prolix une fois l'ouvrage repris. En revanche, il n'était pas le dernier à entonner de vieux airs connus.

- Vous ne connaissez pas de chansons du XXIème siècle?

La remarque fut saluée par une nouvelle bordée de rires et Hubert se rendit compte que, dans son ancienne vie, personne ne riait. Depuis qu'il avait quitté la ville, il ne se passait pas un jour, il ne rencontrait pas une personne qui ne riait au moins une fois.

Tout en continuant leur labeur, deux d'entre eux imitèrent le rythme d'un rap tandis que deux autres se répondaient en vers scandés, façon gang. On s'y serait cru, mais le charme et la bonne humeur n'était plus de mise. Il y avait dans les vieilles rengaines un décalage désuet, une sorte de second degré, que les airs modernes ne permettaient pas d'obtenir.

- Tu vois. Ca ne marche pas. Les chansons, c'est comme les pierres, il faut de la patine, que les années ou les siècles passent pour qu'elles acquièrent une âme.

- Ouais, l'âme des pierres! Et, de nouveau, des rires en cascade. Hubert passa toute l'après midi à trimballer des cailloux, à trier les pierres rondes de celles aux arêtes tranchantes, de pousser la brouette lourde de son chargement, à déloger de gros galets du talus et, enfin, à placer correctement la bonne pièce dans le mur.

- Tu vois, tout réside dans l'art de bien examiner la forme de la pierre. Le mur doit se maintenir sans ajout de ciment. On peut ainsi construire des maisons même. Chaque pierre agit sur ses voisines comme une équipe de rugby lors d'une mêlée.

- Oh, tu sais, moi le rugby!

- Bon, imagine donc que chaque pierre se solidarise avec sa voisine, impossible ensuite que cela s'effondre, ça peut supporter des pressions énormes.

Ce n'était pas celui qui agençait les pierres qui lui expliquait tout ça. Il restait silencieux comme un moine en retraite.

Lorsque le soleil amorça sa plongée définitive, le groupe s'ébroua, se disloqua, chacun partit dans son coin.

Devant l'air interdit d'Hubert, le petit trapu expliqua.

- Nous ne sommes pas des moines, nous ne formons pas une communauté. Chacun est libre de ses faits et gestes. Si un jour, quelqu'un n'a pas envie de travailler, qu'il ait quelque chose de mieux à faire, il vit sa vie. Ainsi, souvent en fin de journée, on se délasse avant de se retrouver autour d'une bonne table.

Le groupe avait loué un gîte qui avait le mérite de proposer une vaste et unique pièce. Deux gars s'affairaient déjà autour des fourneaux.

- Qu'est-ce qu'on prépare ce soir?

- On va se faire un petit tajine de canard, qu'est-ce que tu en dis?

- Parfait! et se retournant vers Hubert, tu vas m'en dire des nouvelles!

Dehors, le soleil entamait son plongeon vers l'horizon, des oiseaux se répondaient en une sérénade de gazouillis, la campagne exhalait des parfums différents, certains puissants d'autres plus discrets. Hubert s'amusa à essayer de les reconnaître, au gré d'une petite brise changeante plusieurs odeurs lui parvenaient. Il s'était assis sur un banc de pierre disposé face à d'interminables champs. Le gîte était bâti sur une petite hauteur, de sorte que la vue embrassait des kilomètres à la ronde.

Pour la première fois de sa vie, Hubert contemplait. Il se laissait glisser dans une nonchalance qu'il aurait combattu une semaine auparavant. Depuis son adolescence, sa vie n'était qu'une fuite en avant, toujours plus haut, toujours plus vite. Pas de place pour l'observation, ou alors celle-ci était dirigée, dictée par une volonté d'écraser les autres, d'en avoir l'ascendant. Une lutte de pouvoir, une détermination sans égale pour régner grâce à des intentions pas toujours très honnêtes. La loi de la jungle.

Ici, il se relâchait. Le ciel changeait imperceptiblement de tons, l'obscurité allait remporter la bataille, mais toujours d'une manière différente. Il n'existe pas deux couchers de soleil identiques.

Une image vint se poser en surimpression sur ce spectacle unique. Petit garçon, il aimait contempler les couchers de soleil, bien assis sur une large branche de son sapin préféré. Enfant, il savait encore rêver. Sur les bulletins scolaires qui parvenaient chaque trimestre, il était écrit « élève appliqué, mais souvent dans la lune ». On n'enferme pas la vie dans une salle de classe. Et, à passé quarante ans, Hubert se rendait compte que l'activité physique n'était pas incompatible avec ces moments de trêve, de contemplation. Ralentir le rythme infernal d'une vie trépidante

où le stress est le seul guide. Le retour aux choses simples de la nature. Savoir lire dans le grand livre de la création, de l'évolution. Un chant d'oiseau, la brise dans le feuillage des arbres, le crissement des coléoptères dans les champs d'orge et de blé, le son lointain d'un clocher qui sonne l'heure. Des petites touches de bonheur qu'il faut savoir saisir. Et les odeurs. Même s'il était incapable de déterminer leur provenance, il parvenait maintenant à les dissocier les unes des autres, comme on arrive à démêler les différents ingrédients d'un même plat.

Il posa ses mains sur le sol. La terre était chaude et sèche, elle avait besoin de pluie. Il passa ses doigts entre les pousses d'une herbe dont il ne connaissait pas le nom. Il ne cherchait plus à donner un nom aux choses, aux êtres. A quoi cela l'avancéait-il? Petit, il se rappelle qu'il nommait les choses à sa façon. Chaque sapin de sa petite forêt avait un nom, les arbrisseaux, les herbes, même les chemins, les monticules, les buttes, les maisons et les collines que l'on voyait à l'horizon. Il se les était appropriés en les baptisant, en avait fait « son » monde mais sans chercher à le dominer. Il faisait partie d'un tout et en était conscient. Plus tard, dans cette ville inhumaine, déraciné, exilé, il avait commencé la lutte. Une lutte sans merci ni espoir de bonheur. Une lutte contre les autres, contre le monde entier, y compris contre les insectes. Il se rappelait maintenant tous ses jeux d'enfant. Il manipulait avec joie scarabées, escargots, hannetons, tout un bestiaire forestier. Les souvenirs se pressaient, remontant des profondeurs de sa mémoire. Il redécouvrait des scènes qu'il avait cru oubliées, mieux : dont il ne pensait pas qu'elles aient existé un jour, comme lorsqu'on fouille une vieille malle poussiéreuse au fond d'un grenier tapis de toiles d'araignées. Depuis dix jours, le rythme plus lent de sa vie faisait remonter à la surface des réminiscences toutes nouvelles. A trop s'agiter, on ne brasse que la surface.

Le souvenir le plus précis prenait les formes d'un berger allemand. Il revoyait très précisément la gueule ouverte sur une langue pendante, bien rose, découvrant d'imposants et menaçants crocs qui ne lui auraient fait aucun mal. C'était son ange gardien. Le chien le suivait partout. Il se rappelle



maintenant que c'était le chien d'un voisin, situé plus bas vers le village. Une scène lui revenait parfaitement. L'hiver, une épaisse couche de neige sous un soleil qui frôle l'horizon. Eux deux pataugeant dans l'épaisse couche de poudreuse. Des rires et des aboiements.

Une autre décor tout à coup. Le petit garçon semble apeuré. Un homme patibulaire, sinistre, rôde dans la forêt. Il s'en prend au petit garçon, le menace, le bouscule. Soudain un galop retentit, juste amorti sur le sentier tapissé d'aiguilles de sapin. Le chien vient se poster entre l'homme et l'enfant et ses aboiements ne sont plus un jeu. Il a l'air menaçant, la bave coulant de sa gueule prête à mordre. L'enfant a peur. Il ne reconnaît plus « son » chien. L'homme insistant, le molosse l'attrape à la cuisse et ne lâche pas. L'homme se débat, donne des coups de pied désordonnés que le chien n'a aucun mal à éviter, vocifère des imprécations dans un vocabulaire imagé et grossier, des mots que le gamin a l'interdiction de prononcer, des mots qu'il ne connaît même pas. L'homme tente de s'échapper, mais le berger tient bon. Le sang coule. La bête lâche son étreinte et l'homme part en boitillant. Alors, le chien change radicalement d'attitude, se retourne vers le gamin et lèche doucement ses mains, afin de l'apaiser, de lui dire que tout danger est écarté, qu'il est là, qu'il veille.

Ainsi sa frayeur des animaux est postérieure à ces années de liberté, comme si, en le privant de sa forêt, on lui avait coupé tous ses sens, qu'il s'était enfermé dans sa propre prison, craignant le monde entier et ses dangers potentiels.

Un élan le tire de sa rêverie. Machinalement, il se masse les lombaires. Une après midi à transporter des cailloux l'avait bien broyé. Des courbatures remplacent désormais les premières ampoules aux pieds dont il s'était débarrassé deux jours plus tôt. Un bruit de pas, à peine perceptible, dans son dos. Il sourit. Il y a encore peu, il n'aurait pas eu l'ouïe aussi fine pour entendre ce léger frémissement, comme lorsqu'on marche sur la pelouse. Il se rend compte que, depuis son départ, il réapprend à vivre, à profiter de l'instant et à ouvrir tous ses sens. A nouveau.

- Belle soirée, non?

Il ne se retourne pas. Il sait que cette voix est celle du grand gaillard qui, tout à l'heure s'agitait en cuisine. Il vient s'asseoir à ses côtés. Ils restent ainsi tous les deux à regarder dans la même direction pendant de longues minutes. Une sorte d'intimité de crée avant même la première parole.

- Tu viens de la ville, n'est-ce pas?

- Oui. Et je pense que je ne suis pas prêt d'y retourner.

- Bienvenue au club, répond-il en tendant une main bien ferme. Je ne sais pas ce que tu faisais avant. Moi, j'étais informaticien. Toute la journée, parfois pendant de longues soirées, je pianotais inlassablement sur des claviers, baigné de la seule lueur des écrans d'ordinateur. J'avais des migraines, j'étais devenu insomniaque, toutes mes copines foutaient le camp. Un jour, j'ai dit stop. J'ai tout envoyé balader et j'ai rencontré ce groupe. Il y a deux ans. Depuis, je les suis partout.

Une agitation provenait du gîte.

- Je crois qu'on va pouvoir passer à table. Sans me vanter, tu m'en diras des nouvelles de ce petit gueuleton.

Une fois encore, Hubert s'aperçut que bonne chère rimait avec convivialité. Il retrouvait cette ambiance déjà partagée chez le couple de réparateurs, un peu plus potache ici. Le tajine était succulent. On déboucha quelques bouteilles de Sidi Brahim et un jeune homme qu'il n'avait pas remarqué jusqu'ici raconta son enfance au Maroc. Il évoquait si bien les senteurs épicées, la casbah baignée d'un puissant soleil en plein été, l'appel à la prière cinq fois par jour, les parfums d'orange et de raisin, le sirocco qui vous giflait et les nuits de pleine lune. Pendant quelques minutes, on n'était plus en bourgogne mais sur une terrasse de la médina. Hubert découvrait un univers qui lui était totalement étranger.

Il aurait aimé pouvoir parler du pays de son enfance avec les mêmes mots, si simples et tellement évocateurs. Rachid faisait partager l'amour de son pays, la nostalgie de ses racines sans aucune tristesse, comme un bonheur non pas enfui, mais qui est là, profondément ancré, rayonnant, et qui donne à son possesseur la force d'affronter toutes les incertitudes de l'existence. Une force capable de le maintenir à flots même

dans les pires situations. Un équilibre, une énergie et une inertie qui rendaient plus maître de soi, sans pour autant se couper des autres.

Hubert revint s'asseoir sur le banc de pierre. La nuit n'était pas obscure et pourtant, la lune n'était pas encore levée. Elle conservait une légère clarté, pas celle artificielle qu'offre les lumières de la ville, se reflétant sur les nuages, illuminant un ciel surnaturel. Suffisamment de lueur pour distinguer les formes des arbres et des habitations. Tout était sombre mais avec de subtiles nuances qui rendaient cette nuit magique et envoutante, propice aux réflexions et aux souvenirs.

Lui aussi avait gardé une vénération pour son pays natal, une évocation empreinte de romantisme de ses plus jeunes années. Arraché à sa terre originelle, il s'était enfermé dans une carapace de battant, était devenu quelqu'un d'autre. Et n'y avait plus repensé, si ce n'est d'un pays imaginaire, un lieu de légendes qu'on ne rencontre que dans les contes.

Une fois, une seule, il était retourné sur les lieux de son petit paradis perdu. Il n'avait pas trente ans, avait déjà réussi dans la vie, avait une femme et le plus jeune de ses enfants était encore au berceau. Il avait fait un crochet par l'est avant de rentrer sur Paris, une réunion s'étant déroulée plus rapidement que prévue, glorieuse une fois de plus. Dans le Tgv qui remontait sur la capitale, une pensée nostalgique, un rêve étrange lui avait commandé de descendre à Lyon. Il avait loué un taxi et s'était rapproché de ses collines natales.

La grosse berline avait débouché par le col qui verrouillait la vallée. C'était la fin d'un après midi pluvieux, le soleil faisait de vénérables efforts pour transpercer l'épaisse masse nuageuse. Tout était revenu, là, devant ses yeux. Les sommets arrondis par des millénaires, couverts d'un dense tapis de sapins vert bouteille, tirant sur le bleu vers l'horizon, la fameuse ligne bleue. Si l'ensemble était conforme à ses lointains souvenirs, sûrement embellis par l'éloignement, les détails étaient tous trompeurs. Il avait prié le chauffeur de prendre une petite route de montagne, celle-là même où il avait fait ses débuts à bicyclette. Il ne retrouva rien de la poésie qui perdurait dans ses

souvenirs. Le bitume avait été défoncé par d'incessants passages d'engins de débardage, les bas-côtés étaient terreux, boueux à souhait, aucune plante, aucune fleur n'ornait cette petite route qui n'était plus qu'un chaos de nid de poules et d'ornières.

Il parvint sur le tertre où s'élevait la maison de son enfance. Un pincement au cœur, il recommanda au chauffeur de ralentir, il voulait profiter au maximum de ces instants d'avant, se délecter de cette approche comme de délicieux préliminaires. Mais la magie ne fonctionnait plus. Rien n'était à sa place. La petite épicerie qui proposait n'importe quel article avait un panneau « à vendre » planté dans la cour, le chemin herbeux qui menait à son petit paradis avait fait place à une route goudronnée de frais, on avait fait sauter les rochers couverts de lichens bleutés sur lesquels il s'amusait à varapper pour élargir le passage. Enfin, la maison apparut, « sa » maison. Ce fut le coup de grâce. Laisée à l'abandon, la porte démise de ses gonds, une fenêtre cassée, des volets battant au vent, le toit menaçant de s'effondrer...

Assis confortablement à l'arrière de la luxueuse berline, il finissait de perdre ses derniers rêves. Le pré pentu sur lequel il faisait tant de glissades l'hiver venu n'était qu'un faux plat, des buissons envahissaient l'espace, dissimulant la rivière en contrebas. Le taxi contourna la maison délabrée. Sa petite forêt avait disparu. A la place, des friches et deux ou trois grumes oubliées là, rongées par la maladie et ne pouvant être utilisées même comme bois de chauffage. De surcroît, tout semblait plus petit, les collines étaient moins hautes, les sapins moins élancés. Tout semblait vieilli, à l'abandon. Il ne versa pas une larme sur son enfance définitivement enfuie, ordonna au taxi de rentrer directement sur Paris. Il voulait mettre au plus vite le maximum de distance possible entre ce paradis déchu et sa vie actuelle. Il avait tiré un trait irrévocable sur ce pays transfiguré. Plus jamais il ne reviendrait.

Le taxi suivit les indications routières et, très vite, ils roulèrent à bonne allure sur une quatre voies qui coupait la vallée en deux parties. Cette déviation n'existait pas lors de ses jeunes années. On avait dû tracer ce ruban de bitume pour désengorger les petits villages que la sinueuse départementale traversait.

Nouveau coup de couteau dans l'estomac d'Hubert, comme une blessure qui laisse une cicatrice éternelle.

Parvenus au chef-lieu, le taxi prit la direction de l'autoroute et Hubert ne se retourna pas une seule fois vers les ondulations de son pays désormais renié. La pluie se remit à tomber et le ballet des essuie glaces semblait effacer les trop tendres souvenirs de sa mémoire.

Plus jamais il ne reviendrait.

## - Neuf paroles-

- Quelque chose te tracasse?

La voix était douce, mais ferme. Il se retourna lentement, comme s'il ne maîtrisait pas bien ses muscles, s'ils échappaient à son contrôle. Dans la pénombre, il vit briller les verres des lunettes de l'intello de la bande. Il s'était assis à ses côtés, tout comme le grand gaillard l'avait fait quelques heures plus tôt.

- Je pensais à mon enfance. Un paradis perdu.

- Oui. Je sais de quoi tu parles. On ressent parfois comme une trahison.

Hubert l'avait dévisagé soudainement. Cet être taciturne qui n'avait pas aligné cinq mots de toute la journée avait mis le terme exact sur ce qu'il ressentait à cet instant précis.

Il comprit vite que l'individu ne s'embarrassait pas de préambules. Il parlait peu et allait directement à l'essentiel.

- On finit la semaine ici, puis on part dans le midi, vers Avignon.

On a un chantier de prévu, un gros truc. Si tu veux, viens avec nous. Pour un novice, tu t'en sors pas trop mal.

- Merci bien. Ca me touche vraiment, là. D'autant plus que je n'ai jamais été doué de mes dix doigts.

- Vingt doigts.

- Pardon?

- Tu possèdes vingt doigts, ne l'oublie jamais. D'ailleurs c'est une expression bien révélatrice de notre société. On oublie systématiquement la moitié de nos capacités.

- Oui, bon, mais j'ai un but. Je crois bien que c'est la première fois que j'ai un vraiment un objectif. Avant, c'était l'ambition qui dictait ma vie.

- L'ambition, c'est bien. Lorsqu'elle sert une cause, c'est mieux. Tu t'es trouvé une cause?

- Tu veux dire aider les autres? Non, pas vraiment.

- Chaque geste que nous faisons, nous devons le faire pour les autres. Notre famille, nos amis, notre communauté, notre pays,

l'humanité. Œuvrer pour soi n'a rien de productif, c'est du vent. Mais avant de donner aux autres, il faut se construire soi-même. Tu en es peut-être là.

- Oui. C'est ça. J'étais un peu perdu ces derniers temps. Je crois que je faisais fausse route. Alors, selon toi, on doit passer sa vie à œuvrer pour les autres, on ne peut jamais rien faire pour soi?

- Dans l'idéal, c'est ça. Le principe est que chacun donnant aux autres, chacun reçoit en équivalence. Comme une partie de tennis, c'est plus amusant à deux que seul devant un mur. Tu ne peux pas savoir comment la balle va être renvoyée, ni avec quelle force et sous quel angle, avec quel effet. Juste une question d'ennui. Rester dans son coin à amasser de l'argent par exemple, ce n'est guère captivant, regarder son égo gonfler comme une baudruche, à la fin, ça devient pesant.

- Je vois parfaitement, là. C'est comme si tu m'avais mis à nu.

- Oh, le mérite n'est pas bien grand. Tu es loin d'être le seul dans ce cas. Je dirais même que cette catégorie augmente d'année en année.

- Et votre groupe, c'est différent?

- J'espère. Mais ce n'est le groupe de personne. Nous sommes ensemble, nous formons une équipe. Elle évolue. Certains s'en vont, d'autres arrivent. J'en fais partie depuis six ans, presque depuis le début. L'intello s'interrompt. Il regardait l'obscurité devant lui, y cherchant la suite de sa confession.

- C'est difficile à imaginer, mais je suis agriculteur.

Hubert s'était attendu à une révélation banale. Il pensait que son compagnon avait le même parcours que le sien. Banquier, économiste, haut fonctionnaire, travaillant pour le grand capital, dépouillant les pauvres pour enrichir les riches, en prenant au passage une large commission. Et puis, un jour, le grain de sable qui enrayer la belle machine. Un scrupule, une prise de conscience, un doute, la honte. Tout comme lui, aidé ou non par le hasard, la révélation que l'on fait fausse route, que l'on s'est engagé dans un chemin sans issue. Mais là, il ne comprenait pas où se situait la rupture.

- Enfin, j'étais. J'avais repris la ferme familiale. Mon père me donnait un coup de main. On faisait de l'intensif, aidé par les

subventions de Bruxelles. On ne se posait pas de questions. Des centaines d'hectares, du fourrage, des céréales, pour nourrir un bon cheptel. Des bovins uniquement. On ne lésinait pas sur les engrais et les pesticides. Le bio, ça nous faisait doucement rigoler. L'affaire tournait bien. J'avais toujours vu mon père travailler de cette façon et j'aimais les gros tracteurs, travailler dehors et surtout, ne pas avoir de patron.

Quand tu as vingt ans, tu ne comptes pas ton temps, tu ne réfléchis pas trop à l'éthique. Tu bosses, tu es en forme, une ambition démesurée. J'avais des projets pour la ferme. Moderniser, en faire une ferme pilote. J'avais rencontré des élus qui étaient devenus mes potes. J'ai compris, un peu tard, qu'en fait d'amitié, ils se servaient de moi, de mon projet, de ma ferme modèle et moderne pour assouvir leur propre ambition. Pendant cinq ans, ça a marché du feu de Dieu. J'avais investi dans de nouvelles infrastructures, un matériel coûteux. Mon père avait essayé de me ralentir, mais au fond, ça lui plaisait aussi. J'allais concrétiser le rêve de toute sa vie. Devenir un grand parmi les grands. Au volant de mes machines, j'étais le roi. En fait, il n'y a pas tant de différence entre banquiers, politiques, patrons de multinationales ou même exploitant agricole. On mord tous dans le même gâteau et tant pis s'il ne reste que des miettes pour les autres. Exploitant agricole. Tu vois, même les mots ne mentent pas. Exploitant. Plus paysan, gens du pays.

Et puis, il y a eu ce scandale de la vache folle...

Hubert avait senti un léger frémissement dans la voix de son interlocuteur. Une émotion passait. Une douleur aussi, de ces blessures qui ne cicatrisent jamais tout à fait.

- Tout va très vite alors, comme un château de cartes qu'on élève lentement, minutieusement, soigneusement et qui, soudain, s'effondre d'un léger souffle d'air. J'avais deux cas déclarés de maladie au sein d'un troupeau de plus de mille huit cents têtes. On a dû les abattre toutes. A chaque électrocution, c'était un poignard qu'on m'enfonçait, de plus en plus profondément. J'aurais pu rebondir. D'autres l'ont fait. Mais, au-delà de la pandémie, c'était tout un mode de production qui était montré du doigt. Je me sentais un Oberstumführer de l'agriculture,



exécutant des ordres. Je n'éradiquais aucune population, juste maltraçais la terre. Mes animaux étaient dopés pire qu'un coureur du Tour de France, mes sols gorgés de substances chimiques qui s'infiltraient profondément, souillant cette terre nourricière pour des dizaines d'années. Je produisais du poison qui allait nourrir ceux qui n'avaient pas les moyens de s'offrir du bio, du sain. J'ai compris tout ça en voyant mon troupeau partir à l'abattoir. On était en train de m'ouvrir brutalement les yeux, trop longtemps fixés sur le profit et une certaine manière de faire.

A cette époque, je suis allé visiter une ferme entièrement bio. Ce n'était pas le même métier. Les productions étaient plus faibles, le matériel moins ostensible, les cadences plus douces. Mais surtout, j'ai rencontré un paysan, un vrai, pas un agriculteur, pas un productiviste à tout prix. Un homme qui aimait sa terre et ses animaux, qui était fier de ses produits. J'ai vu son regard lorsqu'il m'a exhibé ses tomates, ses carottes, lorsqu'on a visité ses étables. L'odeur n'était pas la même. J'avais l'impression que nous faisons deux métiers à l'opposé l'un de l'autre. Si jamais quelqu'un était venu visiter ma ferme, je lui aurais exhibé mes tracteurs, mes machines démesurées, j'aurais parlé chiffres, affolants. Ici, rien de tout ça. D'une certaine façon, je l'enviais. J'étais jaloux du chemin qu'il avait pris, lui. Il était en paix avec sa conscience et on aurait pu lui abattre tout son bétail, il aurait conservé cette foi.

Moi, je n'étais plus rien. Jamais été un paysan, même plus un producteur, à peine un homme.

Alors, j'ai tout lâché. Il était impossible de recommencer comme je le voulais. Mes terres étaient contaminées de la même façon que mon troupeau. C'est à ce moment là que j'ai rencontré un autre fermier. Un gars comme moi, sauf que lui, ce n'est pas son bétail qui a fait les frais de cette course au profit. C'est lui. A force d'utiliser des pesticides à haute dose, de les pulvériser, il en a reçu une petite quantité. Tous les jours. Comme un venin. Par petites doses, régulièrement. Il a développé une tumeur au cerveau. Il ne pouvait plus alors continuer à exploiter sa ferme. D'exams en exams, de traitements en traitements, il n'en

avait plus le temps, plus la force. Je crois que ça l'a secoué encore plus sur un plan moral. Tous les médecins, les spécialistes ont diagnostiqué un cancer dégénèrescent de l'hypophyse dont la cause est clairement établie : l'utilisation sans suffisamment de protection d'un fongicide puissant. Tout le monde est d'accord là-dessus, sauf le ministère de l'agriculture. Il s'est lancé dans de longs et coûteux procès. Le monde de la santé ne veut pas reconnaître son état comme maladie professionnelle. Depuis, il a renoncé à se battre pour lui-même, mais il continue à sillonner les campagnes de France, à donner des conférences, à alerter l'opinion publique, à faire entendre sa voix dans un monde devenu sourd. Enfin, je devrais dire plus exactement qu'il continuait à se battre pour les autres. Il est mort il y a cinq ans.

Moi aussi j'étais mort, d'une certaine façon.

J'ai laissé la ferme. Mon père, dégoûté, a proposé une sorte de location. Il ne veut plus entendre parler d'agriculture. Il continue un petit potager pour ses propres besoins, c'est tout. Il a été, je crois, autant déçu de ce qui nous est arrivé que de mon choix de tout plaquer. Depuis, on ne se parle plus. Pour lui, j'étais un lâche, qui fuyait devant les problèmes.

Je suis parti un peu au hasard, sans savoir vraiment où j'allais et je suis tombé sur un gars, un ancien maçon qui lui aussi en avait marre de bâtir des immeubles immondes, sans âme. Il recherchait un sens à ce qu'il faisait et ne le trouvait plus dans les constructions inhumaines, de vraies prisons disait-il. On a partagé quelques mois ensemble. On restaurait des anciennes chapelles, on confortait des murets qui s'affaissaient, on pavait des places de petits villages authentiques. Voilà comment j'en suis arrivé à parcourir les routes toute l'année.

Changer de monde m'a ouvert les yeux sur plein de choses qui m'étaient totalement étrangères. J'avais le nez dans mon exploitation, je ne voyais pas plus loin que le bout de mes terres. J'avais suivi un bref cursus dans un lycée agricole qui nous confortait à l'époque dans le chemin que je m'étais tracé.

Depuis, j'ai rencontré d'autres gens, entrevu un autre monde, repris des études. J'ai soutenu une thèse portant sur l'influence

de la pierre dans la vie de l'homme, comment le fait de la façonner pouvait influencer son existence. Là, j'attaque une maîtrise d'histoire et me passionne sur la relation intime de l'homme et de ses réalisations. Comment les grands empires ont marqué leur époque en édifiant de gigantesques structures.

Tu vois, je suis bien loin de l'agriculture intensive.

J'étais abasourdi. D'abord par le flot de paroles. Un gars qui ne dit rien de toute la journée, là, il avait parlé pour un an au moins. Et puis son parcours qui, d'une certaine manière, n'était pas si éloigné du mien, à cette différence près que si je savais où aller, je ne savais pas encore très bien ce que j'y ferais.

- En somme, nous avons un peu le même itinéraire.

- Ne sois pas surpris. Ici, parmi les gars, tous ou presque ont quitté une vie dans laquelle ils ne se reconnaissaient plus. On ne choisit pas d'emblée de partir sur les chemins. On le fait en réaction à un style de vie, on s'échappe, on redevient libre.

- Oui, c'est exactement ce que je ressens. Etre libre. Pourtant, au début, j'avais l'impression d'être entravé de toutes parts.

- C'est normal, tu n'avais pas trouvé tes marques. Lorsqu'on arrive dans un nouvel endroit, à fortiori lorsqu'on change de vie, on a besoin de nouveaux repères, on se sent oppressé par l'environnement, les gens. Puis, petit à petit, on intègre ces nouvelles données et, si on les maîtrise, on devient libre.

- Pourquoi n'y avais-je pas pensé avant?

- Tout simplement parce que ce n'était pas le moment sans doute? Un fruit doit mûrir avant de tomber de l'arbre. Rien ne se fait sans rien. Mais attention, la griserie d'une liberté toute récente ne doit pas faire oublier son prix.

- Qui est?

- La difficulté de choisir. Devenir libre, c'est effectuer des choix, donc forcément renoncer.

- Renoncer, ce n'est pas la liberté.

- Si, justement. Trop de gens se font une fausse idée de la liberté. Pouvoir mener sa vie comme on l'entend ne signifie pas faire n'importe quoi. Prends un exemple. Tu es au restaurant, un bon restaurant. Sur la carte, plusieurs plats te plaisent et pourtant il faut faire un choix. Ou bien les essayer tous, mais cela

demande de trop fortes contraintes, le temps qu'il faudra pour tout ingurgiter et le service sera terminé avant que tu n'aies fini, et puis le prix sera un frein, enfin ta santé sera mise à mal. Donc, tu dois arrêter une préférence. Seulement, choisir le canard au vin te prive de l'andouillette dans son jus ou de la poularde farcie. Pouvoir choisir, c'est avant tout savoir renoncer.

Et cela induit le sens de la responsabilité, qui peut être décuplé lorsque tu dois choisir pour quelqu'un d'autre.

- Comment ça?

- Lorsque tu deviens parent, tu dois aiguiller le destin de tes enfants, si tu es patron tu dois mener à bien une entreprise, et celle-ci comporte des être humains, enfin responsabilité suprême, chef d'état ou homme politique en fonction. Tu conduis alors un pays.

- Ca donne le vertige ton truc.

- Et encore, ce n'est rien. Dans la vie de tous les jours, même à une petite échelle, souvent sans t'en rendre compte, tu influences d'autres personnes, comme celles-ci peuvent interférer sur toi-même. Cet aspect est crucial dans une relation amoureuse. Les gens se séparent plus facilement aujourd'hui qu'autrefois car ils ne se considèrent plus comme les deux forces, les deux appuis d'un tout, mais comme deux individualités propres qui vivent un moment ensemble, comme deux électrons qui se sont joints en vertu de lois physiques mais qui, selon ces mêmes lois, peuvent se détacher le moment venu.

- Donc être libre, c'est ne pas l'être.

- Non. L'impression est faussée par une mauvaise définition de la liberté. Tout, tout de suite, c'est la devise de profiteurs, pas d'êtres libres. Il y a un élément important dans tout ce processus. Devenant libre, tu deviens par la force des choses responsable et cette responsabilité te rend la chose la plus essentielle à l'être humain doté d'une conscience : la dignité.

As-tu vu, rencontré des moines bouddhistes? Ils se détachent le plus possible des choses matérielles, même des êtres, pour atteindre à ce degré où ils peuvent libérer leur esprit, accéder à une spiritualité dénuée de toute contrainte. Et par contrainte, j'entends l'influence qu'ils pourraient avoir sur leurs

contemporains.

- Oui. Je les admire d'un tel détachement, c'est la vraie liberté. Uniquement le spirituel.

- Hé bien, tu te trompes tout autant qu'eux. Vouloir réguler sa vie, c'est bien. Mais s'isoler des autres, du monde, ne serait-ce que spirituellement n'est qu'une attitude irresponsable, une fuite devant la difficulté. Or l'homme libre ne fuit pas la difficulté. Il l'affronte, la contourne, la fait évoluer. Il faut se rendre à l'évidence. A moins de se retirer dans un couvent, et encore, d'une manière qui confine à l'ermitage. A moins d'éliminer toute passion de sa vie, être libre signifie vivre parmi les autres tout en menant de front deux objectifs : limiter son influence dans ce qu'elle a de plus positif et savoir déjouer les pièges de l'attraction d'autrui.

- Hou la, c'est comme marcher sur un fil, non?

- L'image n'est pas idiote. Tout n'est qu'équilibre dans ce monde, ne l'as-tu pas remarqué? Les grands empires finissent toujours par se fissurer, tomber en ruines par trop de grandeur. Tout comme une espèce, animale ou végétale, qui aurait asphyxié son environnement en se multipliant, en pullulant. La nature se charge de rétablir l'équilibre, mais celui-ci est fragile.

- Mais, dis donc, l'espèce dominante c'est bien nous, les humains, non?

- Exactement. Nous sommes le cancer de la terre. Dans pareil cas, il arrive un moment où, soit l'être est terrassé par la maladie ou celle-ci régresse.

- C'est la planète ou nous, alors?

- Non. Réfléchis un instant. Nous vivons sur cette planète, tout comme le cancer se nourrit d'un corps, multipliant ses cellules devenues folles. Une fois ce support mort, tout disparaît. C'est donc la planète ou rien. Mais, ne t'en fais pas, dame nature a plus d'un tour dans son sac et je ne donnerais pas cher sur les chances de l'humain s'il continue dans cette voie.

- Pas très optimiste tout ça.

- Ah voilà! Un autre problème de la liberté, c'est qu'elle rend plus lucide et cette acuité permet de voir les choses sous un aspect plus noir. L'objectif est de savoir se détacher de ces

mauvaises impressions. Parfois, je me sens comme un voyageur dans un train à grande vitesse qui fonce vers un mur en acier. Il connaît le terme du voyage mais ne peut s'empêcher d'admirer le paysage qui défile ou bien se raconter les dernières blagues à la mode.

- C'est pas très responsable tout ça?

- Non, mais je te l'ai dit, tout est question d'équilibre. Les croyants se réfugient dans la prière ou la méditation, moi je suis dans la contemplation. Cela demande de ralentir son rythme de vie. En allant moins vite, tu peux mieux discerner les choses, découvrir les détails cachés, lire entre les lignes, te découvrir toi-même. En ralentissant, tu vis plus intensément, plus profondément. Telle est ma philosophie.

- Hé bien. Moi qui pensais que tu n'ouvrais jamais la bouche.

Cette constatation fit rire son interlocuteur.

- Oui, on me l'a déjà dit. Un proverbe ancestral dit « si ce que tu as à dire est moins important que le silence, alors tais toi ». Je n'ai pas la prétention, ce soir ni en d'autres moments, d'être aussi crucial ou essentiel, mais parler pour parler ne m'intéresse pas. C'est une manière de détachement aussi.

- Une sécurité aussi. Celui qui ne parle pas ne se dévoile pas, est certain de ne commettre aucune erreur.

- Très juste. D'ailleurs je crois que j'en assez dit pour ce soir.

Et dans son style si particulier, sans détours ni fioritures, il souhaita une agréable nuit à Hubert et regagna le gîte à pas de loup. Hubert resta quelques minutes seul dans l'obscurité, à regarder davantage au fond de lui-même que de scruter un horizon invisible. Il ne savait même pas le nom de son confident d'un soir.

## - Dix désirs -

Il resta avec la bande pendant trois jours. Il régnait une ambiance formidable, faite d'échange de plaisanteries, de bons mots et par-dessus tout, ornée de chants continuels. On sifflait ou on fredonnait des paroles oubliées. Hubert s'était encore une fois découvert une nouvelle famille. Mais il n'était pas dupe. Son voyage devait continuer, il devait poursuivre le but un peu flou qu'il s'était fixé sur un trottoir parisien un certain soir, un objectif qui devenait plus clair et précis chaque jour. Ses rencontres le confortaient dans son choix qui muait en une évidence limpide. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt? Et ce pèlerinage devait se faire par ses propres moyens, il devait expurger son ancienne vie au long des routes et des chemins, purifier son âme dans un purgatoire fait de champs de blés et de collines baignées d'un soleil toujours plus ardent. Ce n'était pas si désagréable, il y prenait de plus en plus de plaisir. Il se rendait compte que, plus détendu, plus ouvert, souriant davantage, les portes des relations humaines s'ouvraient toutes seules.

Combien de fois, il dut refuser qu'on le charge en voiture pour l'avancer. Les invitations à partager un verre, à diner, se multipliaient. Lui-même avait changé. Il était toujours prêt à rendre service sans aucune arrière pensée mercantile. L'échange venait de lui-même, il n'était pas provoqué.

Il était ainsi passé d'une existence où chacun de ses faits et gestes étaient dictés par la volonté d'obtenir quelque chose en échange, de l'argent le plus souvent, mais pas seulement. Flatter son ambition, conquérir davantage de pouvoir, extorquer plus d'influence. Cette vie était régie par une lutte sans répit, une guerre envers et contre tous, un combat sans cesse renouvelé où il fallait être sur ses gardes et attaquer sans arrêt sous peine de se voir ravir la bonne place. On appelle cela la compétition. Vouloir gagner au détriment de tous les autres puisqu'il ne saurait y avoir plusieurs vainqueurs.

Désormais, son approche, son abord des autres se faisait d'une

manière plus douce. Il s'apercevait, à son grand étonnement, comme s'il découvrait tout un monde inconnu, qu'une main tendue et un sourire désamorçait toute envie de lutte. Il n'était plus question de prendre, mais de donner. Et cela changeait tout. Chercher à conquérir implique une méfiance de la part de l'autre, un replis qui doit être anéanti à grande force de courbettes obséquieuses, de faux sourires, de négociations ardues, de transactions millimétrées. Donnant-donnant, mais cette expression était vide de sens, tellement il n'y avait dans ce schéma aucune largesse, pas la moindre offrande, aucune générosité, seulement un troc qu'on espérait le plus fructueux possible. Il s'était aperçu que donner plutôt que prendre offrait de plus belles perspectives, sans le vouloir vraiment. Il donnait de son temps, de sa personne, rendait service sans rien demander en échange. Il s'était tourné vers les autres sans vouloir les déplumer à tout prix, simplement pour instaurer une relation, parfois éphémère, superficielle, mais qui le rendait heureux. Il n'en attendait pas davantage et était toujours surpris d'en récolter les fruits, nombreux, juteux et rebondis.

Il commençait à se plaire dans sa nouvelle vie. Il ne regrettait plus les temps fastueux de sa grandeur toute relative, César dans le petit monde des affaires. La vraie richesse n'était pas mesurable en quantité chiffrable, voiture de sport, majestueux loft en plein Paris, solide portefeuille d'actions, compte en banque à cinq chiffres. Etre riche c'était posséder ce qu'il y a de plus précieux, le don de faire le bien, d'offrir aux autres. Ces deux semaines l'avaient changé bien plus que l'exil forcé de ses dix ans. Il était redevenu le petit garçon qui observe les choses, s'émerveille de la beauté du monde, doué d'une innocente curiosité sans arrière pensée. La vie lui apparaissait plus dense, aux contours plus contrastés. Il découvrait de nouveaux paysages, non qu'il ne les connaissait pas avant, mais parce qu'il ne savait pas regarder. Pareil pour les gens. Il ne voyait plus en eux une menace, des adversaires qu'il fallait à tout prix combattre. Et, luxe suprême, il avait le temps. Depuis qu'il avait ralenti, à commencer par son mode de transport, il était maître de son temps. Avant, il courait en tous sens, était sans cesse en



retard. Les journées défilaient devant ses yeux, impuissant à les retenir. Le réparateur n'avait-il pas dit que connaître un objet, savoir son fonctionnement et comment le restaurer, nous délivrait de son emprise? Hubert se rendait compte que cette philosophie s'appliquait à peu près à toute chose, à commencer par ce qu'on a perdu : dominer le temps. Ne plus être son esclave, inverser les rôles pour supprimer cette dictature absurde qui fait d'un concept inventé par l'homme lui-même un maître sans merci. Depuis qu'il ne courrait plus après, le temps ne le rattraperait plus. Ce dernier mois lui avait fait rencontrer d'autres gens que ceux du milieu dans lequel il baignait, des gens qui n'avaient pas les mêmes envies ni les mêmes rêves. Un autre monde existait non pas en marge, mais à côté de celui qui broyait consciencieusement les individus.

Il souriait en pensant à tout ça. Parfois une catastrophe était salutaire. Il y a à peine un mois, il lui semblait que le monde s'écroulait autour de lui mais ce n'était que SON monde à lui qui tombait en ruines.

Parvenu au sommet d'une colline un peu plus haute que toutes celles déjà franchies, il stoppa net. Devant lui s'allongeait un plateau qui laissait entrevoir là bas, très loin, à peine voilé de la brume qu'un air chaud d'été produit, une ligne bleutée, presque un mirage. Cette fameuse ligne bleue, il l'avait déjà rencontré dans ce maudit taxi qui l'avait ramené sur les lieux de son enfance. Un paysage qu'il n'avait pas reconnu à l'époque. Et il se demandait avec un fond d'angoisse, si ce serait toujours le cas ou bien si l'homme qu'il était devenu alors n'avait bien voulu voir que ce qui l'arrangeait.

Des petits nuages se dispersaient dans un ciel bienveillant, autant de moutons broutant le bleu de l'azur. Une légère brise faisait ondoyer les hautes herbes dans un mouvement lent et régulier, métronome d'un tempo supportant la mélodie des chants d'oiseaux qui s'égaillaient dans les arbres proches en piaillements disparates. C'était tout simplement une belle journée d'été, comme tant d'autres. Cependant, Hubert notait chaque détail de ce qui l'entourait. Le moindre mouvement attirait son attention, le plus infime écho parvenait à son oreille

aiguisée, et les odeurs. Il lui semblait découvrir un nouveau sens. Il n'utilisait jamais son nez auparavant. Lorsqu'il respirait, ce n'était que purement physiologique. Il était une machine. En pleine forme, certes, mais juste un robot qui s'entretenait trois fois par semaine dans une salle de sport. De tous ses sens atrophiés, l'odorat était celui qui était le plus spectaculaire en terme de retrouvailles. Si tout lui semblait plus contrasté, plus profond, avec davantage de valeur, c' était en grande partie dû à son flair retrouvé. Il se donnait l'impression d'un ballon qui gonflait, enflait sous l'action du soleil et, se dilatant, offrait davantage de surface au contact du monde extérieur. Il ressentait l'environnement avec plus d'acuité, une intensité accrue, comme s'il était relié directement au monde qui l'entourait, que ses propres molécules frottaient et se fondaient dans celles qui composaient l'air, le sol, la terre, le vent et le ciel. Il sourit à la pensée qu'il devenait mystique. Bientôt, il allait entrevoir au-delà des apparences, plonger dans un passé lointain, revivre ses anciennes vies.

Il s'imaginait dans les tranchées de la grande guerre, pataugeant dans la boue, démangé par une horde de poux. Il se vit marchant au pas au milieu des troupes napoléoniennes. Il chantait parmi la foule fondant sur la Bastille une serpe à la main. Il fut serf servant son seigneur, croisé quittant le pays le cœur volontaire, marin viking sillonnant les mers glacées, centurion romain soumis à la discipline, bâtisseur des pyramides, puis simple berger menant son troupeau dans la vallée de l'Euphrate, homme des cavernes tremblant devant les fauves, primate velu sautant de branche en branche. Il fut pris de tournis. Tout s'accélérait. Il était devenu un petit animal rampant, se cachant dans de minuscules terriers, puis il rejoint l'immensité des océans. A chaque transformation, il se simplifiait à l'extrême, débarrassé de tout superflu. Il tendait vers une forme de plus en plus élémentaire, primitive. Il n'était plus qu'une cellule, une simple et unique cellule sans plus aucune volonté, même celle de vivre, juste celle de se reproduire. Mais ce n'était pas fini. Il se réduit encore. Il n'était que poussière, atomes. Il eut la conscience très nette des électrons qui tournoyaient sans cesse

dans un monde en perpétuel changement. Plus rien n'était stable. Comme si son corps se désagrégeait pour se reformer illico en une forme différente. Les particules se simplifièrent encore. Tout ça n'aurait-il pas de fin? Ou cela le mènerait-il? Il sentait confusément que l'espace se réchauffait. Bientôt, ce ne fut plus tenable alors, soudain, il y eut un grand éclat de lumière, aveuglant même des yeux bien clos. Cela brûlait à l'intérieur et à l'extérieur, comme si toutes les particules de l'univers se frottaient les unes aux autres, dans une foule qui se pressait en un unique et minuscule point. Un entonnoir. Il n'y avait plus de volonté, aucun libre arbitre. Une force poussait l'ensemble au même endroit, bouillant et éclatant de lumière...

Alors, il entendit la voix de Dieu.

Il lui parlait, doucement. Et ce n'était pas cette voix caverneuse dont on affuble le tout puissant dans les films et les scènes religieuses. Il n'avait pas cet accent tonitruant qui faisait trembler le monde et ses hommes. Non, juste une voix douce et claire comme le murmure d'un ruisseau sur les pierres, presque une mélodie chantée par une voix pure aux bébés pour qu'ils s'endorment sauf que là, il avait l'impression que le créateur voulait le réveiller. Il ne savait plus quoi penser. Avoir atteint le Big Bang à rebrousse poil, puis découvert ce que le monde scientifique cherchait depuis toujours. L'origine du commencement. La source de la vie. La genèse.

C'était bien autre chose que de rencontrer un couple d'extra-terrestre au détour d'un bosquet, non? Mais peut-être tout cela n'existait-il pas vraiment. Peut-être était-il en train de faire l'expérience ultime, de celle que personne n'a pu témoigner. Était-il tout simplement mort, doucement, sans s'en rendre compte. Rupture d'anévrisme, crise cardiaque foudroyante, ici, au sommet d'une colline d'où il pouvait distinguer à l'horizon le pays vers lequel il rentrait.

La voix douce, claire et chaleureuse de Dieu lui parlait encore et il eut une nouvelle révélation, et de taille! Cette voix si mélodieuse, si calme, était une voix féminine. Dieu était une femme! Il n'en revenait pas.

- Monsieur, s'il vous plait! Réveillez-vous...

Il eut l'impression de sortir d'un gouffre, de revenir du centre même de la terre. Un frisson le parcourut, il faisait désormais très froid.

- Ah, enfin. Dites donc, j'ai bien cru que vous étiez dans le coma. Vous m'avez fait une belle peur!

Il ne pouvait toujours pas articuler un mot. Il reprenait lentement conscience de qui il était, où il se trouvait et, par-dessus tout, quand.

- Vous allez bien? Faites-moi un signe de la tête.

Machinalement, il dodelina légèrement. Sa tête pesait des tonnes, une barre lui enserrait le front et une violente migraine enserrait ses tempes. Il tenta de se lever mais on l'en empêchait. Ce n'est qu'à ce moment qu'il vit une jeune femme en robe légère accroupie devant lui.

- Non, restez allongé. Vous vous êtes sûrement endormi en plein soleil et vous devez avoir une belle insolation. Ce n'est pas bien grave, un peu d'aspirine et tout devrait rentrer dans l'ordre. Vous m'entendez? Ca va?

Il ne savait pas encore très exactement où il se trouvait. Les connexions neuronales avaient du mal à fonctionner semblait-il. Puis, peu à peu, les bribes de souvenirs refirent surface, comme des bulles d'air s'échappant des grands fonds marins. Il s'appelait Hubert Modane, avait fui la ville et sa vie d'avant et parcourait routes chemins vers le pays de son enfance. Il s'était arrêté pour admirer le paysage lointain et avait dû s'endormir, là, sur le sol cogné par un soleil impitoyable. Il s'appuya sur le coude droit.

- Ca va, ça va. J'ai juste un peu mal à la tête.

- Rien de plus normal. Vous avez une bonne insolation. Vous devriez porter un chapeau ou quelque chose pour vous protéger. Ici, ce n'est pas la Provence mais le soleil n'en est que plus traître. On a l'impression qu'il a du mal à réchauffer ce plateau, mais ses rayons sont aussi dangereux qu'en plein midi.

Petit à petit, les sensations revenaient, il avait moins froid, mais brûlait d'un feu intérieur.

- Je crois que j'ai de la fièvre.

- C'est un symptôme également. Vous habitez loin d'ici? En vacances, peut-être?

- Non. Enfin, si. Pas tout à fait.

Hubert ne pouvait détacher son regard du visage de cette femme qui avait été Dieu dans un rêve si réel...

- Pouvez-vous vous lever?

Il obéissait, n'entendait que cette voix si douce, si pure. Il saisit sa main afin de se remettre sur pied. Ses jambes flageolèrent un instant avant qu'il ne trouve un équilibre. Elle maintenait son épaule d'une main ferme.

- Vous pouvez tenir debout, c'est déjà ça. Est-ce que vous pouvez faire quelques pas?

Bien sûr qu'il le pouvait. Il l'aurait suivie au bout du monde, ses jambes fonctionnaient parfaitement. En revanche, impossible de formuler une phrase censée. Il fut soudain traversé d'une peur insurmontable, une angoisse sourde qui s'insinuait dans chaque partie de son corps, taraudant sa tête meurtrie par le soleil. Et s'il ne souffrait pas simplement d'une banale insolation? Si ce rêve si concret avait endommagé une partie de son cerveau? Y avait-il des précédents? Pouvait-on subir de graves dommages sans s'en apercevoir directement? Pouvait-on s'endormir jouissant pleinement de toutes ses facultés intellectuelles et se réveiller débile? Ce voyage aux premiers temps de nos origines lui avait-il ôté toute raison? Avait-il subi un lavage de cerveau d'une forme nouvelle?

Le sourire qu'elle lui accordait fit disparaître cet égarement passager. Non, tout allait bien. Il était juste un peu groggy. Il fallait qu'il bouge un peu pour retrouver toutes ses aptitudes.

- Quand je vous ai vu allongé sur le sol, j'ai bien cru que...

- Que j'étais mort?

- Oui, j'avoue que oui. Ca m'a fait un coup.

- Rassurez-vous, l'espace d'une seconde, je l'ai cru moi aussi.

Ils échangèrent un regard lourd de conséquences, un regard où l'avenir était entièrement contenu. Ils ne voyaient pas simplement l'âme de l'autre, mais tout son futur. La littérature abonde de ces exemples de coups de foudre où les deux protagonistes restent figés tels des statues de marbre, pétrifiés

d'un amour éternel. Quelle erreur! En ce moment, à cette seconde où leurs regards se croisèrent, se mêlèrent et s'unirent, Hubert était résolument plein de vie, en parfaite santé. Il voulait bondir, courir, exécuter toutes sortes de prouesses physiques et son mental n'était pas en reste. Ça bouillonnait sous son crâne, ses neurones en pleine effervescence comme un chercheur sur le point d'aboutir. Il allait être drôle, spirituel et débordant d'entrain. Il serait joyeux, confiant. Rien ne pourrait plus lui arriver de mauvais, de désagréable, d'ennuyeux, rien ne pourrait leur arriver, excepté un bonheur infini.

Il lui sourit. Sans raison, sinon le fait d'être là, d'être bien. Comme un remerciement de sa présence à elle. Un don. Une faculté qu'il venait de découvrir dans sa nouvelle vie.

Elle lui sourit en retour et c'était comme au matin du plus beau jour de sa vie.

Elle avait laissé sa main reposer sur son épaule, juste pour le guider, comme on accompagne un jeune enfant lors de ses premiers pas. En effet, Hubert avait l'impression qu'il effectuait ses tous premiers pas. Il pénétrait dans une nouvelle partie de sa vie, peut-être la plus belle, la plus heureuse. Il lui semblait sortir de l'ombre où les êtres maléfiques pullulent, il avançait au grand soleil, l'espoir brillant au fond des yeux.

- Vous allez vous reposer quelques heures chez moi. J'habite pas très loin d'ici. Elle empoigna un grand sac volumineux. Devant son air ahuri, elle précisa.

- Des produits naturels, fit-elle dans un rire de petite fille. Je collecte.

- Vous êtes une collectionneuse de la nature?

- (elle rit) Oui, c'est une jolie façon de le dire, très poétique. (puis, reprenant l'air plus sérieux d'une maitresse d'école) je confectionne des tableaux un peu particuliers... Enfin, vous verrez bien.

Elle avait enveloppé la révélation sur son activité d'un voile de mystère qui plut à Hubert. Il était impartial : tout ce qui venait d'elle le séduisait.

Ils parcoururent quelques centaines de mètres côte à côte. Parfois leurs épaules se frôlaient et Hubert en éprouvait un

délicieux frisson. Le terrain était idéalement plat et il put apercevoir la maison seulement masquée par un imposant cerisier. Une échelle aux barreaux incurvés comme si des millions de pas l'avaient martelée pendant des années était appuyée contre le tronc telle une invitation à la dégustation de ses fruits rouges Bordeaux, à la limite d'un noir qui indiquait une bonne dose de sucre. Il y avait une barrière entourant à moitié la maison, davantage décorative que dissuasive. Elle était faite de rondins de la taille de poteaux télégraphiques savamment emboîtés les uns aux autres. La pelouse était taillée et un petit potager laissait apparaître ses couleurs et ses reliefs. C'était la maison du bonheur pensa Hubert, en continuant de projeter ses propres sentiments inspirés par la jeune femme sur tout ce qui la touchait de près ou de loin.

Les fenêtres aux petits carreaux étaient minuscules et ornées de rideaux faits maison, il l'apprit plus tard.

- Voilà mon chez-moi, dit-elle avec une petite pointe de fierté, enfin je loue cette bicoque, mais je suis toujours dehors. Elle a toutes les qualités sauf que la lumière n'y entre pas.

Ils avaient abordé l'habitation par son côté nord. Plein sud se déployait une large terrasse abritée par une avancée du toit. Tout un bric-à-brac s'entassait pêle-mêle ne laissant qu'une table rustique, une sorte d'établi sur laquelle on avait utilisé de la peinture récemment.

- Et voici mon atelier. Quand il fait trop froid, je me réfugie à l'intérieur. J'ai la chance de posséder une vraie cheminée. Mais je préfère de loin travailler au grand air et à la lumière du jour. Les couleurs ne s'épanouissent pas de la même façon sous un éclairage artificiel.

Hubert était sous le charme. Qui d'autre employait le qualificatif d'épanouissement pour caractériser des couleurs?

La jeune femme n'était pas peintre, il le comprit assez vite. Contre la façade de la maison, sous une autre minuscule ouverture se tenait un tableau un peu particulier. Il s'approcha sous le regard amusé de la jeune femme, apparemment ravie de la curiosité que son art déclenchait chez lui.

Le tableau était de bonnes dimensions, à peu près de la taille

d'un matelas d'un lit pour une personne. Elle n'y avait pas simplement déposé des couleurs, mais collé sa récolte glanée par les chemins, les champs et sous les bois.

Le paysage représentait une vue champêtre. Un arbre au premier plan projetait une ombre sur un champ de blé ou d'orge, Hubert n'y connaissait rien après tout. L'illusion, ici, n'était pas rendue avec les couleurs de la palette d'un peintre, mélange de gouaches, élaborée par des techniques diverses. C'était un immense collage d'éléments bruts, comme si on avait voulu recréer un paysage naturel à l'aide des mêmes ingrédients qui le composaient. Bien entendu, le panorama en miniature était en relief et lorsque le soleil léchait l'œuvre, il lui donnait une nouvelle dimension.

Mais ce n'était pas tout. A l'intérieur de la petite maison plusieurs autres réalisations attendaient patiemment, disposés un peu au hasard, comme en attente, en transit.

Toujours le même principe appliqué à toutes sortes de créations. Certains tableaux n'étaient que minéraux, d'autres entièrement réalisés à partir de graines disposées de telle sorte qu'avec trois pas de recul on découvrait une foule, un visage. Un ogre entièrement fabriqué grâce à des pignes de résineux réjouissait grandement Hubert, il avait l'air si réel! Dans un coin de la vaste et unique pièce trônait sur une sorte de guéridon un amas de cailloux bien reconnaissable, une pointe minérale au sommet en forme de pyramide, le Cervin.

Elle s'avança.

- Tous les cailloux qui forment cette reproduction miniature proviennent des flancs de la célèbre montagne.

- Vous en avez fait l'ascension?

- Oh non, dit-elle dans ce rire que nous avons lorsque des inconnus nous prêtent des exploits qui dépassent largement nos capacités s'ils nous connaissaient mieux. Je me contente d'admirer les pics mais, c'est vrai, j'aime bien me balader en montagne. Il y a du relief. Un peu comme dans mes « tableaux » qui ne sont pas seulement réalisés en deux dimensions. En fait, le terrain plat m'ennuie...

- Et pourtant vous vivez ici?



- Mouais. Il perçut dans son regard évasif comme la révélation du paradoxe qu'elle portait en elle. Ne pas être en adéquation avec ses aspirations sans en souffrir, sans même s'en apercevoir. Un peu comme lui avait vécu toutes ces années dans le faux et s'y plaisant. Il avait fallu un méchant coup du sort pour que la machine s'enraye, que toute sa vie soit remise en cause. Peut-être cela viendrait-il pour elle aussi un jour ou l'autre.

- Mettez vous à l'aise. Je vous apporte un peu d'aspirine pour soulager votre insolation. Reposez-vous si vous voulez. J'ai deux ou trois choses à faire et je reviens. Vous... vous accepteriez bien d'être mon invité ce soir?

- Avec joie, oui. Je peux peut-être vous aider à faire quelque chose?

- Là maintenant, j'en doute, à moins que vous n'ayez quelques notions de mathématique. Mais un coup de main pour préparer le repas, je ne serai pas contre.

Hubert était intrigué par cette répartie concernant les mathématiques. Difficile d'imaginer cette jeune artiste en austère professeur dans le lycée du coin. Il fallait peut-être revoir ses appréciations sur le corps enseignant. En tout cas, il aurait adoré avoir comme prof un spécimen de cet acabit. Il voulait en savoir plus.

- C'est personnel, ces deux ou trois choses?

- Non, pas du tout, et comme si elle avait lu dans ses pensées, vous pouvez venir si le cœur vous en dit.

Elle gravit d'un pas aérien l'escalier grinçant, ouvrit une grande porte donnant sur l'une des deux pièces du premier étage. Là aussi régnait une pénombre due à la présence d'une maigre fenêtre. Des lumières vertes et rouges clignotaient dans la presque obscurité et un doux ronflement emplissait l'air. Hubert était intrigué. Que recelait cet endroit?

Elle appuya sur un interrupteur et une lumière douce vint se répandre sur un arsenal informatique dernier cri. Des imprimantes, plusieurs ordinateurs, des écrans qui s'allumèrent de concert (il comprit que l'interrupteur déclenchait à la fois la lumière et pilotait écrans et imprimantes, les ordinateurs, eux, devaient fonctionner en continu).

Elle pianota sur quelques claviers, puis elle se retourna et présenta son armée électronique.

- Les tableaux, c'est mon passe temps. C'est ici que je travaille, en réalité. Je suis météorologue de profession. Il y a toute une station météo derrière la maison, mais je traite toutes les informations collectées dans la région et j'établis des diagrammes, des courbes, des modules, pour ensuite créer une base de données, et au final, prévoir le temps. C'est un peu abscons pour un néophyte, mais c'est passionnant.

- Je n'en doute pas. Hubert était scié par cette révélation à des années lumières du personnage qu'il avait pensé rencontrer quelques minutes plus tôt. Ainsi ce petit bout de femme, rêveuse, collectant feuilles et herbes, cailloux, morceaux de terre, bouts d'écorce, attifée comme une vraie paysanne, vivant dans une chaumière modeste cachait bien son jeu. Une spécialiste des masses d'air, une tête qui manipulait les équations comme lui jouait avec l'argent.

Elle s'affairait d'un écran à l'autre, notant ici et là, lançant des programmes, en fermant d'autres, une vraie petite abeille dans une ruche sophistiquée. Hubert se demanda combien de choses allait-il découvrir la concernant, combien de fois allait-elle le surprendre, l'étonner? Lui, qu'avait-il à lui offrir? Il se sentit alors un peu péteux de sa superficialité. Il avait changé, certes, mais il lui restait beaucoup de chemin à parcourir avant d'être un homme respectable. Et sans doute encore davantage avant d'être appréciable.

Rapidement, elle eut terminé ses mises à jour.

- C'est un peu comme un bébé, dit-elle, ça demande une constante observation. Je ne peux pas prendre de vacances, ni même un week-end. Mais ça me va comme ça.

- Oui, vous avez l'air passionné. C'est beau.

- Beau?

- Disons que je me cherche un peu en ce moment. J'ai croisé pas mal de gens depuis que je taille la route et tous étaient passionnés par leur activité, avaient un but dans la vie, quelque chose à proposer.

- Vous avez décidé de changer de vie, mais vous ne savez pas

encore vers quoi vous tourner?

- C'est un peu ça, oui. Toute ma vie, j'ai œuvré pour moi. Même pas ma famille, non, rien que pour moi. J'ai fait des affaires, ça m'a rapporté pas mal d'argent, puis j'ai tout perdu. Et je me suis retrouvé tout seul, parce que j'avais toujours été tout seul, même quand mon carnet d'adresses était bondé. Des connaissances, des relations, pas vraiment d'ami sincère. Jusqu'à ma femme que je considérais comme un accessoire, une collaboratrice. Je n'ai eu que ce que je méritais.

Depuis deux semaines, je deviens un autre homme. Mes bases ne sont pas trop solides. Je découvre que la vie peut-être vécue bien différemment de ce que j'en ai vu. Que la vraie vie, ce n'est pas d'amasser une petite fortune ou gagner un pouvoir bien éphémère finalement, que les choses les plus importantes sont parfois les plus simples.

- Tout juste. Hé bien, je vous invite à préparer un repas tout simple, mais si important.

Elle rit de bonne grâce. Il émanait d'elle une vraie simplicité, comme une évidence. Soudain, Hubert n'était plus trop sûr de vouloir continuer son périple. Il était pourtant presque arrivé à destination, peut-être un jour ou deux en marchant d'un bon pas. Mais quelle destination? Il avait eu cette révélation un soir sur le bitume parisien, mais il s'en rendait compte tout à coup, le but n'était pas forcément la destination mais simplement le chemin parcouru.

Il sentait naître en lui un nouveau sentiment.

L'impression de ne plus être seul.

Il n'est jamais trop tard pour tomber amoureux.

En épluchant et découpant concombres, tomates, aubergines, melons, il s'aperçut qu'il n'avait jamais fait la cuisine, jamais passé du temps à simplement préparer un repas, l'exemple du don et du partage. Il avait davantage de complicité avec cette inconnue rencontrée dans l'après midi même qu'avec sa femme au bout de quinze ans de mariage.

- Mais où est la viande?

- Ah? Je suis désolée. Je peux aller vous en acheter si vous le désirez. Je ne suis pas très portée sur la barbaque.

- Non, non. C'est moi qui suis désolé. Je suis encore à penser qu'un repas ne peut se concevoir sans viande. Vous voyez, j'ai du chemin à parcourir.

- Ne vous en faites pas, je suis à peu près sûre que vous êtes sur la bonne voie. De nouveau, ils partagèrent quelques rires. De toutes les nouveautés dont il faisait l'apprentissage, c'était sans doute cette hilarité constante dans les rapports humains qui le troublait le plus. Il venait d'un monde où l'on ne riait que pour se moquer. Il découvrait que c'était un mode de communication formidable.

- Vous allez vous régaler, vous verrez.

Il en était convaincu. Il savourait déjà.

Lorsque les aliments, essentiellement des crudités, des légumes et des fruits commencèrent à rissoler sur la pierre brûlante ou à cuire lentement dans des papillotes, de gourmands parfums commencèrent à s'exhaler, emplissant la pièce d'une atmosphère propice à ouvrir les appétits les plus faibles.

Il se sentait si bien, là, en compagnie d'une femme qu'il aimait déjà. Elle n'était pourtant pas du tout dans une attitude de séduction. Elle se montrait enjouée, rieuse, confiante et encore quelque peu mystérieuse, ingrédient principal du charme. D'elle émanait une telle innocence, une pure authenticité, une ingénuité qui effaçait tout sentiment de calcul, de double jeu. Il pensa qu'elle devait avoir des origines scandinaves. Non par sa blondeur, ses cheveux tiraient davantage sur le miel que le platiné suédois, mais par son attitude franche et dénuée d'arrière-pensée. Ce devait être une femme qui, lorsqu'elle se trouvait nue, n'en éprouvait pas la moindre gêne. Elle devait considérer le corps comme une simple enveloppe, non une arme redoutable dans la guerre des sexes. Et Hubert se mit à penser à toutes ses conquêtes, même et surtout depuis son mariage, un mariage de raison en quelque sorte qui n'excluait pas les entorses à un contrat qui les prédisposait même.

Toutes les femmes avaient un tronc commun. Jeunes et jolies car on ne peut qualifier une jeune femme de belle. La beauté vient avec l'âge, avec l'expérience, le vécu. La beauté, c'est une forme d'aisance, ces minuscules rides qui embellissent un

visage trop lisse, des gestes et des attitudes qui ne sont pas encore des habitudes, des manies ou des rictus, mais qui définissent mieux que des mots une personne. Non, vraiment, une fille de vingt ans, vingt cinq ans ne peut être qualifiée de belle.

Elle, elle respirait la beauté.

D'autre part, il y avait un point commun relatif au caractère de ses maitresses d'un soir, pour la plupart. Elles ne souriaient que rarement, comme si on les avait forcé, comme si le rire n'était pas un atout séducteur, qu'il ne leur était pas naturel. Car leurs rapports étaient basés essentiellement sur la séduction. Il ne leur demandait que ça, pas étonné qu'elles ne lui en donnent pas davantage. Entre une femme aussi ambitieuse que lui pouvait l'être et une armée de maitresses qui jouaient le mystère, préférant cacher pour mieux dévoiler, il n'avait jamais eu cette impression d'évidence entre un homme et une femme, la justesse d'une relation dénuée de tout sous entendu sexué, sexuel.

Un copain de régiment, voilà.

Cela ne l'arrangeait guère car il est peu probable qu'on arrive à coucher avec son camarade de chambrée.

D'un autre côté, cela le rassurait presque. L'évacuation de tout ce pathos lié aux rapports de séduction où l'on joue forcément un jeu, un personnage qui n'est pas totalement soi, donnait à ces rapports une légèreté toute nouvelle, une certaine grâce.

La contradiction entre les manières si douces de cette femme, sa voix si bien posée, presque chuchotant par moments et sa formidable gaieté, son envie de vivre, le troublait au plus haut point.

Selon une légende, on ne rencontre qu'une seule fois la femme ou l'homme de sa vie. Parfois on ne fait que la ou le croiser, quelquefois un regard nous plonge dans l'expectative, trop vite oublié par une vie que l'on a pas envie de lâcher même si elle nous pèse. On préfère encore un commun médiocre à un inconnu hasardeux. Plus rarement, on chemine un moment avec cette bonne personne mais les œillères d'une routine nous empêchent de la reconnaître vraiment. Il peut aussi arriver de

rencontrer l'âme sœur mais pas au bon moment. Nous ne sommes pas prêts et l'occasion s'évanouit comme la brume d'un matin d'automne.

Selon cette légende, les chanceux qui reconnaissent leur double vivent un amour sans fausse note jusqu'à leur mort. Bien souvent, ils disparaissent à peu de temps d'intervalle, comme si ce lien si fort qui les unissait était une sorte de cordon ombilical et qu'une fois rompu, celui qui reste ne pouvait continuer seul.

Toutes ses pensées tournoyaient dans sa tête et il se retrouva en face d'elle, séparé par une minuscule table dressée sous le cerisier, deux verres posés devant eux.

- Vous semblez perdu dans vos pensées. J'espère qu'elles ne sont pas trop nostalgiques.

- Euh. Non, non. Quand on change de vie, subsistent quelques ficelles de l'ancienne qu'il faut dénouer et couper.

- Oui, je sais. Mais il faut avant tout profiter du moment présent. Carpe diem! Elle leva son verre comme pour porter un toast. Il l'imita et son sourire le fit fondre à nouveau.

Les préparatifs du repas l'avait mis en appétit. Il avait une faim de loup.

- Depuis que j'ai abandonné ma vie d'avant, je découvre le bonheur de déguster un repas. Ce qui n'était qu'alimentaire devient une fête, même un simple casse-croûte. Maintenant, je remarque que préparer un diner est autant un plaisir que le partager.

- J'ai fait un peu de montagne dans mes jeunes années, dit-elle, et ce qui est vrai pour les balades l'est aussi pour les repas.

- C'est-à-dire?

- Que le paysage est toujours plus beau lorsqu'on a gravi la montagne à pied, s'être élevé lentement plutôt que d'avoir emprunté une remontée mécanique. Tout comme une vue époustouflante sera toujours plus contrastée par l'effort fourni pour en bénéficier, on savoure mieux les mets qu'on a préparé.

- Surtout lorsqu'ils sont si bien accompagnés, et il remplit leurs verres d'un fabuleux petit côtes du Rhône.

- Végétarienne, mais pas contre un petit coup de rouge, non?

- C'est le sang de la terre.

Le dîner était succulent, il en appréciait chaque bouchée comme s'il découvrait ces aliments, que son palais en faisait l'inauguration.

La nuit était bien là avec son cortège d'étoiles dans le ciel et sa fraîcheur réparatrice. Ils s'installèrent un moment sur un banc de pierre, juste devant la maison. Les insectes tournoyaient autour de l'unique source de lumière.

- Il ne manque plus que les cigales, fit-il.

- Pour ça, il faut descendre un peu plus au sud, mon cher.

Le silence accompagnait l'obscurité et cependant, cela ne rendait pas les ténèbres oppressantes. Il se sentait soutenu par un courant, un peu comme lorsqu'on se laisse porter par les eaux d'une rivière. D'un geste évident, il posa sa main sur celle de la jeune femme. Elle ne bougea pas. Il sentait la fraîcheur de sa peau, sa douceur aussi.

Lorsqu'ils se levèrent, il fut tout contre elle sans l'avoir voulu vraiment, sans malice. Tout semblait si naturel, dénué de raisonnement, juste deux corps qui se trouvaient dans une évidence. Il sentait sa poitrine contre la sienne, juste séparé par une légère étoffe, il reprit sa main et sa tête se pencha, ses lèvres posèrent un baiser délicat dans le cou de la jeune femme. Il ne savait toujours pas son prénom.

Elle dégagea sa main avec délicatesse, et avec la même bienveillance, elle le repoussa en appuyant légèrement sur son torse. Elle agissait comme on le fait avec un animal blessé afin de lui porter secours sans l'effrayer. Par ce geste, elle lui signifiait un non sans conditions mais sans vouloir lui faire de la peine, sans vouloir l'humilier. Ils restèrent quelques secondes debout là, l'un devant l'autre. Il ne savait que penser. Qu'allait-il se passer maintenant? Elle prit la parole, de la voix la plus douce qu'elle put saisir.

- Vous êtes quelqu'un de bien et je ne veux pas vous faire de peine. J'apprécie votre compagnie, sinon je ne vous aurais pas invité à dîner. Je vais aussi vous proposer de dormir ici... mais pas avec moi. Pas dans mes bras. Cela n'a rien à voir avec vous, ni avec une fidélité supposée. Je vais être franche car vous êtes suffisamment intelligent pour me comprendre. J'aime les

femmes, voilà tout.

Que répondre à ça? Il avait tout imaginé pendant cette demi minute. Tout, sauf ça. Elle lui souriait. Elle semblait sincèrement désolée. Il allait parler, s'excuser, dire quelque chose, n'importe quoi. Elle mit son index sur sa bouche avant qu'il n'ait pu formuler le moindre mot.

- Non. Pas de mots. C'est inutile. Je vais vous préparer un lit dans un coin de la maison. Vous verrez, on y dort bien.



Il faisait particulièrement chaud dans cette forêt de hauts sapins. De la mousse tapissait le sol d'où émergeaient en bouquets d'un vert tendre quelques fougères. Le soleil envoyait ses rayons au travers des branches jouant avec les ombres. Il y avait aussi ce parfum de résine. Quelque chose de son enfance revenait lentement, insidieusement, comme s'il portait tout ça en lui depuis toutes ces années, comme en germe, et qu'il ne fallait que certaines circonstances pour que cela éclore à nouveau. Un état d'esprit, la maturation de l'âge, une expérience particulière. Il atteignit le col où une saignée dans la forêt lui ouvrit tout grand le panorama inouï d'une vallée de moyenne montagne. Sa vallée. Tout lui revenait instantanément. Les crêtes au loin se découpant sur un ciel voilé. Toutes ces forêts qui encadraient un écrin de verdure. Le clocher de l'église qui pointait fièrement. L'eau de la rivière qui chantait joyeusement entre les grosses pierres polies par tant d'années. Il commença à descendre. Il ne marchait plus, il dansait. Il rentrait chez lui, enfin.

Il revit le pré envahi de buissons, la petite maison en ruines. Qu'à cela ne tienne. On peut réparer ce qui est détruit, déboiser les talus. Il était désormais chez lui. Rien ni personne ne le séparerait une nouvelle fois de ce paradis.

Personne?

Il pensait à elle à chaque instant depuis qu'il l'avait quittée. Il avait parfaitement bien dormi dans cette pièce, dans ce petit lit improvisé. Il n'avait pas rêvé d'elle.

Au petit matin, il pensa partir en ne laissant qu'un mot d'au revoir. Et puis, sur le pas de la porte, il s'était ravisé. Il avait préparé deux petits déjeuners. L'odeur mêlée de café et de chocolat l'avait réveillée. Elle était descendue par l'escalier en bois comme une apparition. Il s'était retourné, tenant dans ses mains deux verres de jus d'orange qu'il venait fraîchement de presser.

Elle ne fit aucune allusion à la soirée de la veille. Ils

s'installèrent autour de la table sans se dire un mot. Leurs yeux parlaient sans artifice, ils se comprenaient pleinement.

S'il n'avait pas rencontré la femme de sa vie, il avait trouvé une amie sûre, authentique, infaillible.

Il s'était éloigné d'un pas ralenti par cette brassée de nouveaux sentiments qu'il semblait éprouver pour la première fois de sa vie. Elle l'avait rejoint en quelques bonds artistiques. L'avait pris par les épaules alors qu'il s'était retourné vers elle. Lui avait plaqué deux bises bien sonores sur les joues. Et, dans un grand sourire plein de promesses, lui avait dit

- Je m'appelle Lise. J'espère qu'on se retrouvera.

L'amitié entre un homme et une femme était-elle possible? Il y a un mois à peine, il aurait franchement ri d'une pareille incongruité. Mais ce voyage l'avait changé. Plus encore que de tout perdre. Il était ruiné, certes. Mais au cours du chemin qu'il avait entrepris de suivre, il avait rencontré de vraies gens. La joie d'être ensemble, de faire quelque chose d'utile. Et l'amitié. S'il n'avait pas rencontré l'amour, il savait qu'il était prêt dorénavant. Qu'il était un homme neuf. Il s'était trompé pendant toute la première partie de sa vie. Il n'avait que quarante ans. Il allait réussir la seconde moitié, il en était convaincu.

Il se coucha dans l'herbe fraîchement fauchée. Des relents de verdure venaient lui titiller les narines. Il retrouvait les parfums de son enfance. Trente ans s'étaient écoulés depuis son exil, mais rien n'avait changé pour qui sait regarder, observer, sentir, ressentir, toucher.

Bien sûr le monde moderne ne s'était pas arrêté aux portes de sa vallée. De nouvelles routes, de nouvelles maisons et puis ces larges bâtiments d'usine désaffectés, ces fermes qui tombaient en ruine, des prés envahis de taillis et des parcelles de forêt rasées. Mais, au fond de lui, il avait retrouvé cette innocence qui n'appartient qu'à l'enfance. Adulte, lorsqu'il était revenu, il n'avait vu qu'avec ses yeux de conquérant de marchés, comme une caméra vidéo enregistre sans état d'âme des paysages. Maintenant, il voyait de nouveau avec son cœur. Et ça faisait toute la différence.

Les feuilles de l'arbre sous lequel il s'était assoupi bruissaient sous un faible vent. La vie, il le savait dorénavant, n'est que ce que l'on en fait.

Il s'installerait ici, chez lui, dans « sa » vallée. Il ne savait pas encore trop ce qu'il ferait de sa vie, de sa nouvelle vie, mais il était sûr d'une chose : ne plus refaire les mêmes erreurs que par le passé. Peut-être mettrait-il son savoir faire en matière de relations publiques au service du développement touristique de la région, ou bien reprendrait-il une vieille ferme, la retaperait et en ferait un gîte, convivial, une grande famille. Pourquoi pas? Il avait soudain des projets plein la tête. Lise pourrait le rejoindre. Il savait qu'une histoire d'amour était impossible entre eux, mais l'amitié. Ils pourraient accueillir des touristes en mal de verdure, leur réapprendre les choses simples. Elle continuerait ses calculs météorologiques et ses compositions naturelles. Ça plairait sûrement à leurs clients, heu, leurs invités. Les années passeraient comme ça, doucement, mais sans ennui. Une belle vie bien remplie.

Il se voyait au crépuscule de son existence. Assis sur un banc donnant sur la vallée qui s'agitait en contrebas. Il observait toute cette animation avec la sérénité des grands sages, avec cette conviction tout au fond de lui d'avoir réussi sa vie.

Les saisons se succéderaient comme dans un livre. Les années défileraient. Le paysage en serait modifié, forcément. Un hiver, il ne tomberait pas un flocon de neige. Puis, la végétation se modifierait, évoluant vers des espèces acceptant mieux la chaleur. Les premiers palmiers grandiraient sous un soleil ardent. Des tempêtes ravageraient les étendues boisées, principalement constituées de pins maritimes. Les sols s'acidifieraient. Alors, le désert s'installerait. Qui aurait pu penser une chose pareille, ici, dans ce cœur de verdure, aux mille torrents bondissants des collines ombragées? Oui, ce ne serait alors que pierrailles et minéraux, transformés en sable et poussière par de puissantes averses denses, mais désespérément stériles. L'homme finirait par disparaître, serait-il le dernier des mammifères encore présents. Il s'accrocherait à cette bonne vieille terre, multipliant les technologies qui ne feraient, au final,

que précipiter sa chute. Quelques ahuris embarqueraient vers les plus proches étoiles. Et cette boule asséchée continuerait de tourner. Inlassablement. Un jour lointain, la force de la vie reprendrait le dessus. De nouvelles plantes tenteraient leur chance. Des animaux inédits s'en nourriraient et tout recommencerait. Peut-être que cela serait voué à l'échec une nouvelle fois. Qui peut le dire? Mais la course du temps ne s'arrête jamais et, par delà les siècles, il viendrait un jour, inexorable, où le soleil finirait par gonfler, gonfler. C'en serait terminé des intentions de vie ici bas. Ayant épuisé toute son hydrogène, l'astre exploserait telle une gigantesque supernova, bien visible des proches galaxies. Et tout continuerait comme toujours. Les étoiles s'éloigneraient de plus en plus. Le froid deviendrait glacial. L'univers s'éteindrait lentement. En regardant le ciel depuis le sol d'une improbable planète, on ne distinguerait plus que quelques centaines d'étoiles. Puis, toute vie ayant disparu, on finirait par n'apercevoir plus aucun scintillement. L'expansion se poursuivrait vers le néant. Et vers le zéro absolu. Une température à vous glacer. Le dernier électron resterait figé pour l'éternité. Le temps lui-même s'arrêterait. Dans un froid qui aurait pétrifié l'univers.

Un froid mortel.



